UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 01314030 6

BLASONS,

POÉSIES ANCIENNES.

De l'Imprimerie de J.-L. CHANSON, rue de Sorbonne, N° 2, au coin de celle des Mathurins.

F G
36446

BLASONS,

POÉSIES ANCIENNES

DES XV ET XVIMES SIÈCLES,

EXTRAITES DE DIFFÉRENS AUTEURS IMPRIMÉS ET MANUSCRITS,

PAR M. D. M. M***

NOUVELLE ÉDITION,

AUGMENTÉE D'UN GLOSSAIRE DES MOTS HORS D'USAGE.

PARIS,

Chez { GUILLEMOT, Libraire, rue de Cléry, N.° 11.
NICOLLE, rue de Seine, à la Librairie Stéréotipe.

M. DCCCIX.

150785/30/5/19

PQ
1324
M4
1809

GLOSSAIRE.

A.

Abay, gêne, situation pénible.
Abesti, abruti, stupide.
Achoison, sujet, occasion.
Accouardi, lâche, poltron.
Acqueste, acquisition.
Aduyre, instruire.
Ær, lieu, place; air.
Affier, assurer, certifier.
Affiere, il convienne.
Affollé, malade, blessé.
Ainçois, *ains*, au contraire.
Amene, agréable.
Amodérer, tempérer, modérer.
Annelet, petit anneau.
Aorner, orner, embellir.
Apostz, appui.
Arable, labourable.
Arbalistre, soldat armé d'une arbalête.
Archée, trait d'arc.
Ard, il brûle.
Ardillerie, artillerie.
Armoié, blasonné.
Arroi, train, pompe, cortège, équipage.
Artien, savant dans les arts.
Asserra, assurera.
Astus, p. e. trompeur.
Ausé, hardi.
Autentique, brillant, magnifique.
Avallant, descendant.
Avere, il justifie, il prouve.
Avillaner, mépriser, avilir.
Ayer, aider, secourir.

B.

Babit, babil.
Balladeur, danseur, sauteur.
Barbaysantz, portant de la barbe.
Barboire, (rime) barbare.
Bardée, cheval avec son harnois pour le combat, son armure.
Belin, mouton.
Belistre, coquin, soldat, misérable.
Benéission, bénédiction.
Benivolence, bienveillance, affection.
Bescuz, qui a deux pointes.
Bistarde, *voyez* Bescuz.
Blanc, monnaie qui valait cinq deniers
Blandimens, caresses.
Blocquier, bouclier.
Boc, bouc.
Boillans, bouillans.
Bourder, tromper, se moquer.
Bourne, borne, limite.
Boyture, débauche, ivrognerie.
Bragarde, gentille, aimable.
Bragues (faire), se divertir, folâtrer.
Bresse, brosse à nétoyer les dents.
Bretaine, Bretagne.
Broillant, qui met le trouble, le désordre.
Broillis, brouilleries, dissentions, guerres.
Bruyant, ayant de la renommée, de la réputation.
Buer, laver, lessiver.
Bura, boira.
Busard, sot, hébété.
Bustavin, homme qui fait le jeune, l'aimable.

C.

Camelin, qui appartient au chameau.
Cancellé, annullé, anéanti.
Carlin, petite monnoie qui avait cours dans la Navarre et le Bigorre.
Cault, *Caulx*, fin, rusé, prudent.
Caviller, chicaner.
Chaitron, petite layette en forme de tiroir.
Chanu, blanc.
Chapperon, habillement de tête

espèce de capuchon que les hommes et les femmes de tous rangs portèrent jusqu'au 15e. siècle.

Charites, les trois Graces.

Charmeur, sorcier, magicien, qui emploie les charmes, les sortilèges.

Charrière, chemin, rue.

Cherme, charme.

Cherra, tombera.

Chet, il tombe.

Cheut, il tomba.

Chevance, richesse.

Chevestre, licol, lien.

Choper, heurter, faire un faux pas.

Cil, celui.

Clerc, savant, instruit.

Coint, *Cointe*, gracieux, joli, prévenant, ajusté.

Collauder, louer, chanter en chœur.

Compere, il paye.

Compost, comput des temps, paraît pris ici pour almanach.

Comptemens, agrémens, ajustemens, parures.

Concors, soumis.

Conculcant, méprisant, opprimant.

Condescent, complaisant.

Conduyant, conduisant.

Confuter, refuter.

Connil, *Connin*, lapin.

Coquille, nom d'une ancienne coiffure de femme.

Corallyne, rouge comme du corail.

Cordelles, liens, attaches.

Cotte-verd (donner la), c'est jetter une fille sur l'herbe et folâtrer avec elle.

Coulon, pigeon.

Courrige, corrige.

Courtaut, cheval de course de moyenne taille.

Cousteaux, coteaux.

Cremeur, crainte.

Cristalin, cristal.

Cruste, croûte.

Cystre, p. e. cidre.

D.

Damp, seigneur, maître.

Dataire, officier de la chancellerie.

Débellant, domptant.

Deffortune, infortune, misère.

Dehait, malade, abattu, chagrin.

Demaine, terre, royaume.

Demenans chere lie, passant agréablement son temps.

Descloses, ouvertes.

Déscuœvre, découvre.

Desiderez, désirez.

Desmeult, il ébranle, il fait changer.

Despendre, dépenser, dissiper.

Desroy, désastre, infortune, dommage.

Dessert, il mérite.

Destourbier, embarras, obstacle.

Destroitz, embarras, peine, détresse.

Déturper, gâter, souiller.

Deult, il s'afflige, il se plaint.

Deviez, égarés, insensés.

Die, qu'il dise.

Dient, ils disent.

Dine, digne.

Donra, il donnera.

Dressouer, buffet.

Duit, instruit, habile, expérimenté.

Diaprer, orner de diverses couleurs.

E.

Eage, âge.

Embler, enlever, voler.

Emende, correction.

Emmolée, flexible.

Emparé, fortifié, défendu.

Empoagré, attaqué de la goutte.

Encomiaste, panégyriste.

Engin, esprit, ruse, finesse, adresse.

Enquartené, attaqué, malade de la fièvre quarte.

Enrimé, enrhumé.

Entoriquer, p. e. tourmenter.

Entouillé, mis sens dessus dessous.
Escafignon, escarpin, soulier.
Eschelitre, crecelle.
Esgaudir (s') , s'amuser, se réjouir.
Esmoy, trouble, embarras.
Espaine, Espagne.
Estoffé, approvisionné.
Estraingt, serré, pressé.
Estranger, éloigner, mettre dehors.
Estraygnant, serrant.
Estueux, brûlant.
Estourjon, esturgeon.
Euvre, ouvre.
Expelle, il met dehors.
Extencilles, ustenciles.

E.

Faconde, éloquente.
Faictisse, jolie, bien faite.
Fame, renommée, réputation.
Fectz, poids, fardeau.
Félonne, méchante, cruelle, dangereuse.
Férité, férocité.
Fès, fardeau.
Feste, le faîte d'une maison.
Fiére, il frappe.
Flat, flasque.
Flocquetant, flottant.
Florétant, flattant, caressant.
Flouettes, délicates, tendres.
Fonigne, p. e. fouine.
Forbanny, relégué, exilé.
Forcette, petits ciseaux.
Forgetté, placé, sorti de l'alignement.
Fors, excepté.
Fosselz, fossés.
Fouaige, tribut imposé pour jouir de la permission de couper dans une forêt le bois nécessaire à sa consommation.
Fralin, monnaie qui valait la quatrième partie d'un denier.
Fringuer, sauter, danser.
Fringuereaulx, sauteurs, danseurs, jeunes gens, galants.
Fringuerie, danse, saut.
Frisque, léger, alerte, joli, galant.
Frisquement, avec grace.
Furonner, fureter, fouiller, chercher partout.

G.

Galiffre, gourmand, grand mangeur.
Gallier, p. e. trompeur.
Galonner *ses cheveux*, les tresser avec du ruban.
Garnison, provision.
Gars, jeune homme.
Gay, *Geai*, oiseau.
Gehenne, tourment, enfer.
Gorgerin, fichu, tour de gorge.
Gorgias, tour de gorge, fichu; amant, soupirant, qui fait la cour aux femmes.
Gorgiasement, joliment, magnifiquement.
Gorrière, recherchée dans sa toilette.
Gouvert, conduite, régime.
Grenon, moustache.
Grobis, plus grand, important, fier.
Guerdonné, recompensé.
Guerdonneur, bienfaiteur, rémunérateur.

H.

Hacquebouse, arquebuse, espéce d'arbalête pour lancer des fléches.
Hait, plaisir, joye.
Haulberjon, cotte de maille qui couvrit la poitrine, et descendait jusqu'aux genoux.
Haulsaire, arrogant, fier, bouffi d'orgueil.
Hébenin, noir comme l'ébene.
Heur, bonheur, félicité.
Hirunde, hirondelle.
Homefenin, hermaphrodite.
Hongre, Hongrois.
Houssetz, myrte sauvage.
Hurt, choc, froissement; combat.
Hutin, bruit, querelle, combat.
Huys, portes, entrées.

I.

Ignoscent, innocent.
Inclit, célèbre, illustre, recommandable.

Incoative, qui commence.
Indinnes, indignes.
Influx, influence.
Iraigne, araignée.
Italles, Italie.

J.

Japhe, jaspe.
Jars, mâle de l'oye.
Jayet, jais, fossile fort noir.
Joinct, bien fait, bien ajusté.
Joncherie, tromperie, mensonge.
Jus, à bas, en bas.

L.

Laict, laid.
Laidanger, offenser, insulter.
Langars, babillards, indiscrets.
Las, triste, malheureux.
Lassus, là haut, en haut.
Letrin, jubé, pupitre.
Liligère, qui porte, qui produit des fleurs de lys.
Linseaulx, draps de lit, linge de corps.
Lisse, femme de mauvaise vie.
Los, Loz, louange, faveur, réputation.
Lucz, luth.
Luicte, la lutte.
Lye, joyeux, gai.
Lyesse, joie.
Lynce, lynx.

M.

Macule, tache.
Madré, vaîné, tacheté.
Maisgnie, compagnie, société.
Maitrise, art, habileté, adresse.
Maléfique, qui a une influence maligne.
Mancherons, bouts de manches.
Marmiteux, triste, affligé.
Marmousemens, plaintes secrettes.
Meilleu, milieu.
Mentonnière, pièce du casque qui couvrait le menton.
Merrien, bois de charpente, de construction.
Meschief, malheur, accident.
Mesment, mêmement, de même.
Méurant, mûrissant.
Mistement, artistement, avec art.
Mitiguer, appaiser, adoucir.
Moette, folie, tours, mouvemens.
Molin, moulin.
Morisque, danse à la manière des Maures.
Moult, beaucoup.
Munde, monde, net.
Musser, cacher.

N.

Nacquet, valet, messager.
Natez, pur, net.
Naux, nefs, vaisseaux.
Nennins, discours frivoles.
Nicques, monnaie fabriquée par Henri V, roi d'Angleterre, qui s'était fait reconnaître roi de France sous Charles VI : elle valait deux deniers tournois ou trois mailles.
Nonchaloir, insouciance, indifférence.
Noyse, bruit.

O.

Oncq, jamais.
Opiat, désir, souhait.
Ordez, disposé, arrangé.
Ore, à présent.
Oreiller, écouter, prêter l'oreille.
Ost, armée.
Oultrance, témérité, arrogance.
Oyant, entendant.
Oyt, il entend.

P.

Palus, marais.
Paour, peur, crainte.
Paoureux, craintif.
Parangonner, comparer, égaler.
Paranymfe, écuyer de la mariée.
Pardonra, pardonnera.
Partenance, dependance.
Partir, partager, diviser.
Passot, poignard, dague.
Patent, ouvert, évident.
Pelaudé, rossé, étrillé.
Pelaut, couvert de poil.

Pennage, appanage.
Pére (St.) Saint-Pierre.
Pers, *Perces*, bleu très-foncé.
Pert, il paraît.
Pieça, depuis long-temps.
Pigne, peigne.
Piot, vin.
Placet, siège sans dossier, tabouret.
Plains, plaintes, gémissemens.
Plait, discours, harangue.
Planté, abondance.
Plasmateur, créateur.
Platellet, patène.
Pointure, piquure.
Pomper, exceller, surpasser en beauté, étaler du luxe.
Ponderer, peser.
Pourpris, enceinte, enclos, jardin.
Print, prit.
Proesme, proche, allié.
Prou, beaucoup.
Psalmateur, qui chante, qui fait des louanges.

Q.

Quartaine, on appellait ainsi autrefois la fièvre quarte.
Quignet, coin.
Quouées (comètes), comètes qui ont une queue.
Quoy, tranquille.

R.

Raids, *Rais*, rayons.
Rainseaulx, *rame*, branches.
Ramponé, paraît signifier, fortifié, défendu, dans le Blason de la ville de Dijon.
Rasserenant, adoucissant.
Rayans, brillant.
Rebec, *Rebetz*, sorte de violon.
Reboutez, renvoyés, chassés.
Recoler, citer, rappeller à la mémoire.
Record (être), se souvenir, parler.
Recoy (à), en cachette.
Redolent, qui rend une odeur agréable.
Reffaict, gros et gras, potelé.
Refrigerer, refroidir.
Rejouvenir, rajeunir.
Repére, demeure, domicile, habitation.
Requoy (à), en cachette, à l'écart.
Rheumatique, qui donne des rhumatismes.
Rober, voler.
Rondeleur, poète qui fait des pièces de vers appellées *Rondeaux*.
Ront, se brise.
Ruffien, débauché, libertin.

S.

Salignon, grosse masse de sel blanc.
Sallade, casque fort léger.
Sanglantissant, en sanglotant, avec peine.
Sapience, sagesse, science.
Saudan, soudan, prince, général mahométan.
Seignorieux, maître, seigneur.
Scisme, schisme.
Semilleux, folâtre, inconstant.
Senestre, gauche.
Serpentine, gros canon, couleuvrine.
Servoise, bierre.
Socieux, soucieux.
Soulacieux, agréable.
Solas, soulagement, consolation, plaisir.
Solier chambre haute, grenier.
Somnolent, qui provoque le sommeil.
Sorner, railler, dire des riens.
Souef, doucement, agréablement.
Soulage, soulas, consolation, divertissement, récréation.
Souloit, il avait coutume.
Stygialle, qui appartient au Styx, fleuve des enfers.
Suette, chouette, oiseau de nuit.
Sursemé, taché, gâté, corrompu.
Suscide, subside.
Susurration, action de parler bas à l'oreille, confidence.

T.

Tediable, ennuyeux, fatigant.
Tençon, querelle, dispute.
Tenner, lasser, fatiguer.

Terrien, terrestre, qui est de terre, *Grand terrien*, riche propriétaire.
Testation, témoignage.
Testonner, arranger avec soin.
Tieux, tel.
Touaille, serviette, essuie-main.
Traictif, bien fait, joli.
Trape, trappu, ramassé, gros et court.
Trasser, marcher, aller et venir.
Tuition, garde, défense.

V.

Velin, venin.
Vens, van.
Ver, le printems.
Vers, variés, de diverses couleurs.
Vesper, le soir.
Villoter, mener une vie joyeuse, libertiner.
Vis, visage.
Voire, même.
Volature, volaille.
Volletant, flottant, voltigeant.
Vouge, *Voulge*, espèce d'arme, épieu, dard.
Voulsist, voulût.
Vouster, tourner, voltiger.
Voyre, vraiment, même.
Vualon, flamand, habitant de la Gaule Belgique.
Vueil, vouloir, volonté.
Vulpin, qui tient du renard.

ERRATA.

Page	30	ligne	3	dehait,	*lisez* de hait.
—	22	—	7	on l'a,	on l'a.
—	32	—	26	mon pouvoir,	— non pouvoir.
—	37	—	1	doibt est,	— doibt estre.
—	69	—	23	hebitz,	— babitz.
—	71	—	18	de A P,	— dea par monsieur.
—	88	—	11	ennnuie,	— envie.
—	98	—	dernière lig.	l'alutre	— l'aul te.
—	115	—	24	clercs,	— clercs.
—	123	—	dernière. lig	vèle,	— zèle.
—	136	—	21	doit,	— doint.
—	159	—	30	armoire,	— armoirie.
—	184	—	12	croffre,	— coffre.
—	200	—	22	esmalitée,	— esmaliste.
—	281	—	30	cage,	— eage.
—	284	—	30	deseriez,	— deseriez.
—	309	—	2	trois fois,	*effacez* fois.
—	311	—	11	enfantz,	*lisez* enfante.
—	346	—	19	domaine,	— demaine.

AVERTISSEMENT.

Le mot Blason est employé dans le même temps en deux sens opposés, blâme et éloge, ce qui est prouvé par le Chant des Seraines et autres poëtsies d'Étienne Forcadel. Dans l'Épitre dédicatoire à son ami, il s'exprime ainsi : « Après m'as instamment solli-
« cité de les mettre en lumière (ses poëtsies)
« te constituant pleige pour moi contre les
« *Blasonneurs*, » c'est-à-dire, les critiques. Dans ce même volume on trouve le Blason de la Nuit, qui est un Éloge de la Nuit ; le Blason des Dames selon le pays, où ce mot est pris tantôt en bon, tantôt en mauvais sens ; enfin le blason des couleurs, qui est un dixain dans lequel l'auteur énonce les qualités et propriétés des couleurs selon les idées reçues de son temps.

Rabelais, liv. I, chap. IX, de Gargantua, parle d'un livre trapelu, intitulé le Blason des Couleurs, d'un auteur anonyme, dont il ne sait ce qu'il doit plus admirer, l'outrecuydance et la besterie.

Thomas Sibillet, dans son Art poëtique, chap. X, Traité du Blason, dit : « Le Blason
« est une perpétuelle louange ou continu vi-
« tupere de ce qu'on s'est proposé blason-
« ner.... Autant bien se blasonne le laid
« comme le beau, et le mauvais comme le
« bon ; témoin Marot, en ses Blasons du
« beau et du laid Tetin... Le plus bref est
« le meilleur, mesme il soit agu en conclu-
« sions, et est plus doux en rime plate et

« vers de huit syllabes, encore que ceux « de dix n'en soient pas rejettés comme « ineptes, ainsi que tu peux voir aux Bla- « sons du Corps féminin, entre lesquels le « Blason du Sourcil... est en vers de dix syl- « labes, comme sont aussi plusieurs autres. »

Amyot a aussi appellé une epitaphe, *Blason funéral*.

La rareté des pièces rassemblées dans ce recueil, est généralement connue : le Blason de la Guerre du Pape n'a jamais été imprimé.

Selon Du Verdier et la Croix du Maine, les Blasons anatomiques du Corps Féminin ont été imprimés à Lyon, par François Juste, en 1536 ou 1537; mais il n'a pas été possible de découvrir un exemplaire de cette édition dans laquelle on soupçonne qu'il y a quelques différences avec celles données à Paris, par Ch. Langelier, en 1550, et par la Ve. Jehan Bonfons, sans date, qui n'est qu'une très-mauvaise contrefaçon de la précédente.

Aux Blasons contenus dans ces deux éditions, on a ajouté tous ceux qu'on a pu découvrir dans nos anciens poëtes, et dont le nombre s'élève à plus de 150. Il y en a sept ou huit dont on ne donne que le titre d'après Du Verdier et la Croix du Maine, soit parce que toutes les recherches pour se les procurer, ont été infructueuses, soit parce qu'on ne les a pas cru susceptibles d'amuser le lecteur, soit enfin parce qu'ils sont en prose.

On aurait joint à ce recueil, si on eût pu le trouver dans quelque manuscrit, le grand Blason des Fausses Amours, ainsi que le Contre-Blason; mais la première pièce ayant

déjà été réimprimée en 1726 (malgré ses imperfections), on n'a pas cru devoir la donner de nouveau.

Le GRAND BLASON des Fausses Amours, par Guil. Alexis, religieux de Lyre, est un dialogue entre un gentilhomme et un moine.

Le CONTRE-BLASON, d'Estées, est également un dialogue entre une courtisienne (femme de la Cour) et une religieuse.

Les deux poëmes finissent l'un comme l'autre. Alexis dit :

Gueres ne dure
Vaine verdure, etc.

Estées, sur les mêmes rimes qu'Alexis, finit :

Après beaux jours
Sans longs séjours
Vient nuyt obscure,
Herbes et flours, etc.

Le rondeau, en tête, regarde Louis XII. La reine est sa troisième femme, Marie d'Angleterre, qu'il épousa en 1514. Le comte d'Angoulême, depuis roi sous le nom de François I, qui en la même année, 1514, épousa Claude, fille de Louis XII et d'Anne de Bretagne. Ce rondeau a donc été écrit en 1514, puisque Louis XII mourut le 1er janvier 1515.

L'acrotische indique l'année 1512, qui fut celle de la composition du contre-blason. Mais l'auteur ajouta, depuis, la pièce de vers qui est avant le Prologue, où il est question de Louis XII, de la dauphine Claude, et du dauphin son mari, qui ne l'épousa, comme on vient de le dire, qu'en 1514. Ainsi le contre-blason, composé en 1512, ne fut imprimé à Paris qu'en 1514 au plus tôt.

Loïse d'Albret, indiquée par les lettres du milieu de l'acrostiche, fut mariée en 1495 à Charles de Croi, prince de Chimai, dont le nom se trouve aussi en majuscules dans le cinquième vers. Quelques bibliographes ont regardé ce Charles de Croi comme l'auteur du contre-blason, quoique l'auteur se fût fait connoître par les dernières lettres de l'acrostiche, Estées, poète françois qui vivoit en 1472, et qu'il ait annoncé que ce même acrostiche renfermoit : « En fin le seurnom du « très-indigne orateur de ce present œuvre et « traictié, avecques pareillement la date de « l'an, periode fixe et olympiade permanable « qui court ensemble comme dessus est pro- « mis, aulcuns certains noms et propres seur- « noms de prince et princesse, etc. »

Dans le Prologue, l'auteur se qualifie : « Povre simple hermite et immerit prestre reli- « gieux non ayant le sens et litterature de Lu- « dolph Riffere et de Gregoire Alemant mes « très-vénérables peres et chers confreres « Chartusiens... Maistre Jehan Moulinet... « mon souverain precepteur... mon intime « très-cordial consodal frere compaignon et « amy maistre Jehan Lemere » (Le Maire de Belges).

D'après ce qu'on vient de lire, il paroît bien prouvé que l'auteur du contre-blason n'est point Charles de Croy, mais bien Estées.

On a conservé, autant que possible, l'ortographe du temps.

BLASONS,

POÉSIES ANCIENNES.

BLASON DES CHEVEUX.

VAUZELLES (1536).

Le paranymphe Apollo cheveleux
Voyant les gens par trop adventureux
A collauder tous les membres du corps,
Et qu'ilz n'estoient des beaulx cheveulx recordz;
Desquelz sur tous s'en disoit Dieu paré,
A tout soubdain ses muses preparé
Pour en former louenge à ceulx condigne,
Comme à ceux là qui font le corps plus digne
Que riens qu'il ayt, car sans cheveulx la dame
Ressembleroit une forest sans rame,
Dont incité pour la dame honorer,
Son chef ainsi commence à decorer.
Cheveulx dorez rayans sur le soleil
Si très luysantz qu'ilz font esblouyr l'œil
Qui les regarde, et les voit coulorez,
Non pas d'or fin, mais encor mieulx dorez
De je ne sçay quelle couleur divine,
Qui luyt en eulx, et qui les illumine
D'une clarté diverse et dyaphane,

Qui n'appartient à ung regard prophane;
Car ce sont crains, non point escharpillez,
Mais jolyment sans art entortillez,
Lesquelz separe vne voye lactée
Parmy le chef droictement dilatée,
Où plus on lict des secrets de nature
Qu'on ne faisoit es colomnes Mercure.
Cheveulx folletz undoyant sur la joue
Où mainte grace, et maint amour se joue;
Cheveulx qui font tout ainsi que Meduse,
Transformer cil qu'à les veoir trop s'amuse.
Cheveulx espars sur le col volletantz,
Et par nature en contour flocquetantz
Si frisquement qu'elle meit en celle œuvre
Tout son sçavoir, c'est son divin chef d'œuvre;
Où pour tout vray elle clost et enchasse
Une Déesse à l'angelicque face;
Cheveulx au chef veuz tant bien testonnez
Que gentilz cueurs seroient plus estonnez
Vous veoir troubler que leur chose publique;
Cheveulx qu'on peut rendre Neron l'inique,
Admirateur de vostre grant valeur
Tant qu'aux Romains feit porter leur couleur.
O cheveulx blondz, ô perruque menue
Plus forte assez qu'en Sanson ne fut veue,
Car il n'y a finesse qui la trompe,
Tant sus amys, et sus ennemys pompe;
Cheveulx sacrez, si quelqu'un de vous tombe
En vous peignant, deu vous est une tombe
Très magnifique, et plus qu'ung Mauseole;
Cheveulx chiers veuz dignes qu'on vous recole
L'ung après l'autre, et ung chascun cheveulx,

Soit baptisé de quelque nom des Dieux :
Cheveulx plus beaulx que ceux-là d'Absalon,
Tumbantz espars jusques sus le talon,
Et ausquelz sont attachez et penduz
Cent mille cueurs qu'à eulx se sont rendus,
Cheveulx frengez par gente chevelure,
Racine et chief de belle créature,
Succants du ciel par tuyaux delyez
Nourrissement, dont sont multipliez
Corps et espritz respirantz par santé,
Arbre pour vray tout à rebours planté
Duquel aussi j'en ay pour recompence
Tout à rebours de ce fruict que j'en pense :
Ha, beaulx cheveulx ! qui bien sçauroit comprendre
Comme sçavez du ciel attraire et prendre
Divine humeur, on diroit Magdaleine
N'avoir failly quant pour linge et pour laine
Print ses cheveulx pour celle humeur attraire
Qu'elle sçavoit à l'ame salutaire.
O cheveulx molz, cheveux qui es cantiques
Plus que le pourpre estes ditz autentiques,
Lequel de vous est le cheveu tressé
En qui le cueur se sentit plus blessé?
Que diray plus de vous, ô beaulx cheveulx,
Dignes jadis pour attirer les Dieux
En ce basteau, où servistes de corde,
Et qui avez (si bien je me recorde)
En certains cas si secrettes vertus,
Qu'il a fallu que fussiez abbatus,
Avant que mort eust peu avoir victoire
D'une Dido, ainsi que dict l'histoire,
Et qui povez par breuvaiges contraindre

Le feu d'amour allumer ou estaindre :
Donc, beaulx cheveulx, plus reluysans qu'or fin,
Desquelz ne puis, ne pourroys faire fin,
Je vous supplye en vos tresses dorées
Par mille nœudz haultement decorées
Tenir lye ce mien cueur despourveu
Avec les yeulx de ceulx qui vous ont veu.

BLASON DES CHEVEULX COUPÉS.

MELLIN DE SAINT-GELAIS.

Cheveulx, seul remède et confort
De mon mal violent et fort,
Cheveulx longs, blonds et deslïez,
Qui mon cueur si très-fort lyez,
Que plus il veult tendre et tascher
A se distraire et destacher,
Plus il est pris et mieulx estrainct,
Plus est de demourer contrainct.
Cheveulx qui feustes couverture
Du grand chef-d'œuvre de nature,
Que le ciel, qui tout clost et voit,
A monstré combien il povoit
Amasser en petit espace
De beaulté et de bonne grace.
Cheveulx qui sceustes estranger
Moy de moy-mesme et me changer
Tellement que je vous accuse
De l'effect de ceulx de Meduse,

M'ayant rendu un corps sans ame,
Ou plustost une vive flamme.
Ah ! cheveulx, n'ayez nul regret
De vous veoir en lieu si secret
Loing de vos compaignons dorez
Qui du monde sont adorez.
Celle qui en peult ordonner,
A moy vous a voulu donner
Pour appuy de ma foible vie,
Dont vous n'auriez dueil ny envie,
Si vous sçaviez, ô blondz cheveulx,
Quel est le bien que je vous veulx.
Le moindre de vous m'est plus cher
Qu'aultre amye entiere toucher,
Ne que les thresors assemblez
Du fin or que vous ressemblez :
Et toutesfois pour estre miens,
N'ayez paour de n'estre plus siens.
Elle ne congnoist rien à soy
Plus sien, que ce qui est à moy;
Au moins en ceste qualité
Avons-nous quelque esgalité.
Si ung ciseau vous faict oultraige,
Ung dard m'en fait bien d'advantaige :
Il y pert à mon œil estainct,
Et vous n'en changez point de tainct,
Qui vous est plaisir et bon heur
En perte de si grant honneur.
Ceulx dont vous estes separez,
Sont (peult-estre) ores mieulx parez;
Mais si sont-ilz en ce danger
De se veoir par le temps changer,

Et d'or en argent convertis,
De quoy vous estes garentis,
Car temps ne vous y peult contraindre.
Et quant bien vous le devriez craindre,
Cheveulx, vous estes à ung maistre
Qui vous oseroit bien promettre
Et au chef dont estes venuz,
Qu'au lieu de devenir chanuz,
Il fera que le cours des ans
Vous rendra plus beaulx et plaisans.
On ne voit point pour fortz yvers
Les lauriers moins fueilluz et vers.
Le beau Dieu qui en prent la cure,
Les défend de celeste injure.
Et je feray tant, si je puis,
Aydant celle à qui je suis,
Que mes honneurs vous seront telz
Qu'elle et vous serez immortelz.

BLASON DU FRONT.

MAURICE SÆVE.

Front large et hault, front patent et ouvert,
Plat et uny, de beaulx cheveulx couvert,
Front qu'est le cler et serain firmament
Du petit monde, et par son mouvement
Est gouverné le demeurant du corps,
Et à son vueil sont les membres concors,
Lequel je voy estre troublé par nues,
Multipliant ses rides très menues,

Et du cousté qui se présente à l'œil,
Semble que là se lieve le soleil :
Front eslevé sur ceste sphere ronde
Où tout engin et tout sçavoir abonde,
Front reveré, front qui le corps surmonte
Comme celuy qui ne craint riens fors honte ;
Front apparent, affin qu'on peust mieulx lire
Les loix qu'amour voulut en luy escrire,
O front, tu es une table d'attente
Où ma vie est, et ma mort très patente.

BLASON DU SOURCIL.

MAURICE SÆVE.

Sourcil traictif en vouste fleschissant
Trop plus qu'hebene, ou jayet noircissant,
Hault forgetté pour umbrager les yeulx,
Quant ils font signe, ou de mort ou de mieulx,
Sourcil qui rend paoureux les plus hardis,
Et courageux les plus accouardis,
Sourcil qui faict l'air clair, obscur soubdain,
Quand il froncist par yre, ou par desdain,
Et puis le rend serain, clair et joyeulx,
Quand il est doulx, plaisant et gratieux ;
Sourcil qui chasse et provoque les nues
Selon que sont ses archées tenues,
Sourcil assis au lieu hault pour enseigne,
Par qui le cueur son vouloir nous enseigne,
Nous descouvrant sa profonde pensée,
Ou soit de paix, ou de guerre offensée,

Sourcil, non pas sourcil, mais ung soubz ciel
Qu'est la dixieme et superficiel,
Où l'on peult veoir deux estoilles ardentes,
Lesquelles sont de son arc dependentes,
Estincellantz plus souvent et plus clair
Qu'en esté chaut un bien soubdain esclair;
Sourcil qui faict mon esprit prosperer,
Et tout à coup me fait desesperer;
Sourcil sus qui amour print le pourtraict
Et le patron de son arc, qui attraict
Hommes et Dieux à son obéissance,
Par triste mort, ou doulce jouyssance,
O sourcil brun soubz tes noires tenebres
J'ensepvelis en desirs trop funebres
Ma liberté et ma dolente vie,
Qui doucement par toy me fust ravie.

BLASON DE L'ŒIL.

ANT. HEROET, *dict la* MAISON NEUVE.

Œil, non pas œil, mais ung soleil doré,
Œil après Dieu de mes yeulx honoré,
Œil qui feroit de son assiette et taille
Durer dix ans entour une bataille,
Œil me privant du regard qu'il me doit,
Me voyant mieulx que s'il me regardoit,
Œil sans lequel mon corps est inutile,
Œil par lequel mon ame se distille,
Œil, ô mon œil, disant je te veulx bien,
Puisque de toy vient mon mal et mon bien;

Œil bel et nect comme ciel azuré,
Œil reposé, constant et asseuré,
Œil qui ryroit, en me faisant mourir,
Qui ploureroit ne m'osant secourir;
Œil de son faict luy mesmes esblouy,
Œil qui diroit si sagement ouy;
Mais à qui, œil? A celluy que sçavez.
Qui vous aura? Vous, celle qui m'avez;
Œil qui pour rendre ung cueur de marbre uny,
Ne daigneroit se monstrer qu'à demy;
Œil s'accordant au ris de la fossette,
Qui fait amour en joue vermeillette;
Œil où mon cueur s'estoit devant rendu
Que luy eussiez le logis deffendu;
Œil si se veult tenir pensif et coy,
Qui fait sortir de soy je ne sçay quoy,
Que l'on veoit bien toutesfoys commander
Aux demandeurs de rien ne demander;
Œil qui me donne, en y pensant, tant d'ayse;
Œil, ô doulx œil que si souvent je baise,
Voire, mais œil, j'entendz que c'est en songe;
Œil qui ne peult souffrir une mensonge,
Œil qui veoit bien qu'à luy me suis voué,
Œil qui ne fut jamais assez loué,
Mais toutesfois pour exciter envie;
Œil doulx et beau le propre de m'amye,
Œil je suis vostre et de ce vous asseure.
Escoutez moy, mon œil, je vous conjure
Par Cupido que vous avez tout nu,
Et par son arc qu'en vous ay recongneu,
Par le plaisir que l'ung des miens auroit,
Si d'adventure à vous se mesuroit,

Par tout mon bien à l'ouverte fenestre
Que vous voyez en mon costé senestre,
Par la beaulté de celle que sçavez,
Par le venin que vous me reservez;
Œil, dictes moy ce que vous respondistes,
Descouvrez moy le signe que me feistes
Quand on disoit que mal seroit assis
Le beau maintien de vostre esprit rassis,
Hors de la court s'il estoit entendu,
En autre sens que ne l'avez rendu,
Declairez moy, s'il vous plaist, ce langaige,
Et n'en parlez rien qu'à mon advantaige.

BLASON DE L'ŒIL.

MELLIN DE SAINT-GELAIS.

Œil attrayant, œil arresté,
De qui la celeste clarté
Peut les plus clairs yeux éblouir
Et les plus tristes esjouir :
Œil le seul soleil de mon ame,
De qui la non visible flamme
En moy fait tous les changemens,
Qu'un soleil fait aux Elemens,
Disposans le monde par eux
A temps froid ou à chaleureux,
A temps pluvieux ou serain,
Selon qu'il est proche ou loingtain :
Car quand de vous loing je me treuve,
Bel œil, il est force qu'il pleuve

Des miens une obscure nuée
Qui jamais n'est diminuée,
Ny ne s'esclaircist, ou decouvre,
Jusqu'à tant que je vous recouvre :
Et puis nommer avec raison
Mon triste hyver celle saison.
Mais quand il vous plaist qu'il advienne
Que mon soleil à moy revienne,
Il n'est pas si tost apparu,
Que tout mon froid est disparu,
Et qu'il n'ameine un beau printemps
Qui rend mes esprits tous contens :
Et hors de l'honneur de mes pleurs
Je sens renaitre en lieu de fleurs
Dans mon cueur dix mille pensées
Si douces et si dispensées
Du sort commun de cette vie
Qu'aux Dieux ne porte nulle envie.
Et si vous me donnez loisir
De jouir tant de ce plaisir,
Que vos raiz divins et leur force
Puissent passer outre l'écorce,
Ils savent mes sens allumer
D'un feu qui le vient consumer,
Et qui dans mon cueur arresté
Y remet un bouillant esté.

BLASON DE LA LARME.

MAURICE SÆVE.

Larme argentine, humide et distillante
Des beaux yeux clairs, descendant coye et lente
Dessus la face, et de là dans les seins,
Lieux prohibez comme sacrez et sainctz.
Larme qui est une petite perle,
Ronde d'embas, d'enhault menue et gresle,
En esguisant sa queue ung peu tortue
Pour démonstrer qu'elle lors s'esvertue,
Quand par ardeur de deuil, ou de pitié,
Elle nous monstre en soy quelque amytié:
Car quand le cueur ne se peut descharger
Du deuil qu'il a pour le tost soulager,
Elle est contente yssir hors de son centre,
Ou en son lieu joye après douleur entre;
Larme qui peult yre, courroux, desdain
Pacifier et mitiguer soubdain,
Et amollir le cueur des inhumains,
Ce que ne peult faire force de mains.
Humeur piteuse, humble, doulce et benigne,
De qui le nom tant excellent et digne
Ne se debvroit qu'en honneur proferer,
Veu que la mort elle peult differer
Et prolonger le terme de la vie,
Comme l'on lit au livre d'Isaye.
O liqueur saincte, ô petite larmette,

Digne qu'aux cieulx (au plus haut) on te mette,
Qui l'homme à Dieu peux reconcilier
Quand il se veult par toy humilier.
Larme qu'appaise et adoulcit les Dieux,
Voire esblouyt et baigne leurs beaux yeulx
Ayant povoir encor sus plus grand chose,
Et si ne peult la flamme en mon cueur close
Diminuer et tant soit peu estaindre,
Et toutes fois elle pourroit bien taindre
La joue blanche et vermeille de celle
Qui son vouloir jusques icy me celle.
O larme espaisse, ou compaigne secrette,
Qui sçais assez comment amour me traicte,
Sors de mes yeulx, non pas à grands pleins seaux,
Mais bien descends à gros bruyantz ruisseaulx,
Et tellement excite ton pouvoir,
Que par pitié tu puisses esmouvoir
Celle qui n'a commiseration
De ma tant grande et longue passion.

BLASON DE L'OREILLE.

ALBERT LE GRAND.

Oreille blanche, clere et nette,
Oreille ung petit rondelette,
Oreille ne grosse ne grasse,
Oreille de bien bonne grace,
Oreille qui n'est point trop grande,
Oreille à qui je ne demande

Tant seulement que d'estre ouy,
Et qu'elle me face dire ouy;
Oreille belle entre cinq cens,
Oreille noble entre les sens,
Servant au corps et à l'esprit;
Oreille qu'onc on ne reprit,
D'estre ayse d'ouyr mal parler,
Et qui sçait ce qu'il faut celer;
Oreille assez bien esprouvée,
Oreille au ciel tousjours levée
Dont seulement le bout qui passe
Enrichist ceste belle face.
Oreille à qui les passionnez,
Les devyez, les affectionnez,
Les peines, soucys et tormens,
Les plaisirs et les comptemens,
Qui sont aux autres sens celez
Sont à bien bon droit revelez
Pour accroistre en luy le plaisir,
Ou de l'autre se dessaisir.
Oreille qui n'est jamais close
Quand on dit quelque bonne chose,
Mais quand en avant on luy boute
Propos fascheux, elle n'oyt goutte.
Oreille tant sage et discrette,
Oreille que tant je regrette,
Quand il m'en convient absenter,
Sans luy pouvoir mon cas compter.
Oreille qui ne veult souffrir
Qu'autre puisse service offrir
A la dame que j'ayme bien,
Sinon celuy qui est tout sien,

Que plus qu'aultre elle favorise,
Et qu'à bon droict elle auctorise.
Oreille trop plus cler oyant
Que l'œil ne peut être voyant.
Oreille qui sçais mieulx entendre
Que la main ne sçauroit comprendre.
Oreille qui au cueur imprime
Ce que la bouche luy exprime.
Oreille à qui il faut parler,
Qui veult jusques à la joue aller,
Mesme à qui veult au tetin tendre,
C'est raison de luy faire entendre :
Car de peu peult l'on amender
S'il ne vault bien le demander.
Oreille à qui tasche complaire
La bouche en ce qu'elle peult faire :
Et est, quand tout est dict, bien ayse
De dire chose qui luy plaise.
Oreille à qui ne plus ne moins
S'efforcent de servir les mains,
Luy faisant pour la resjouir
Maintz plaisans instrumens ouyr.
Oreille à qui tout se rapporte,
Oreille la fenestre et porte
Du cueur et de l'entendement.
Oreille qui faitz jugement
Des bons, ou des mauvais rapportz,
Des doulx, ou des rudes accordz,
Des accens, des tons et des sons,
Que, sans toy, nous ne congnoissons.
Brief tu as de chascun ce tiltre,
Que tu es vray juge et arbitre

De ce qui est bien ou mal dict.
Oreille tu as le credit
De tout ouyr, de tout sçavoir,
Sans qu'on s'en puisse appercevoir;
Oreille tu as la puissance
De donner quelque congnoissance
Au demandeur, s'il parviendra
A la fin où il pretendra;
Oreille donc qui tout entend,
Pour me rendre bien fort content,
Escoute moy quand je voudray,
Et croy tout ce que te diray.

BLASON DU NEZ.

I. N. DARLES.

O NOBLE nez, organe odoratif,
Du corps humain membre decoratif,
Te blasonner je ne me sçauroye taire.
Car sur tous membres ès le plus necessaire,
Pour ce t'est deu degré superlatif
A te louer on deust estre attentif:
Car en toy git le mirouer de nature,
Le los, le pris d'humaine pourtraicture,
L'aornement du corps reparatif.
Ton excellence, ta grand beauté, ta grace
T'ont faict loger au milieu de la face.
Bien t'appartient un lieu tout autenticque,
Car ta presence rend la face angelicque:

C'est

C'est par toy seul que la face reluit,
C'est par toy, nez, qu'elle a louenge et bruit
Par tout le monde, et qu'elle est si plaisante
A un chascun tant delectable et gente.
O noble nez, seul et souverain bien
Du corps humain, tant que sans toy n'est rien,
Ains est deforme, hydeux, espouventable,
Et cinq cens foys plus qu'un monstre execrable.
Nez ennemy d'infecte puanteur,
Grand adversaire de mauvaise senteur,
Rien ne te plait qui ne soit redolent,
Tant es gentil, délicat, excellent.
Nez, douce entrée d'amoureuse poincture,
Nez, des amans la vraye nourriture,
O nez bien faict, nez reconsolatif,
Nez mignonnet, ô nez recréatif,
Nez singulier, plaisant et gracieux,
Nez condescent, ô thresor precieux,
Nez, jugement de bon et mauvais vin,
Nez, argument en grand pouvoir divin,
O nez vray juge d'imparfaict et parfaict,
Conclusion, nez, sans faire grand plait
Sur tous les membres guidon et capitaine
De toy seul prend toute beauté mondaine.

BLASON DU NEZ.

EUSTORG DE BEAULIEU.

Nez joliet, poly, bien façonné,
Ne court, ne long, ains proportionné,
Comme est requis à toute belle femme,
J'ose bien dire et te donner la fame
Que toy absent, ou présent, tout seullet
Fais tout le corps humain, ou beau, ou laict.
Est-ce donc rien? ô petit membre insigne,
Petit et bon, voire beau, et très digne,
Est-ce doncq rien de toy, et ton maintien?
Certes si est, et n'y a entretien,
Propos, ne rys, baisers, n'aultre conqueste
Où plaisir soit, si tu n'es à la feste.
O doncques nez bien faict, et relevé,
Pas n'est raison que tu soys reprouvé.
Nez bien filé, aorné de bonne grace,
Tu es logé au meilleu de la face,
Pour rafreschir les aultres membres tous
D'un vent couliz souef flairant et doulx,
Aussi pour ce que tel lieu tu merites
Mieulx qu'aultre nul, pour causes très licites.
Nez point trop large, ouvert, gros, et massif,
Ains nez moyen, gracieux et traictif.
Nez odorant cent foys trop mieulx que basme,
Dont la senteur (quand je suis près ma Dame)
Vient esveiller mes naturelz cinq sens
Plus que ne feit onc à l'église encens.

Nez qui l'alaine as si très redolente,
Qu'ambre ne musc, au pris n'est que fiente.
Nez qu'à plusieurs demy mortz et peris
Vivifias jadis les esperitz.
Nez dont l'odeur n'a nulle aultre aprochée,
Nez cassolette, ou drogue d'acouchée.
Nez poursuyvant ce qu'est bon, et fuyant
Ce qu'est maulvais, inutile et puant.
Nez point morveux, seigneux, ne qui dégoutte,
Nez decorant la personne trestoute.
Nez point serré, trop camus, n'enfoncé,
Point racoursy, punays, maigre, ou froncé.
Et pour conclure, (ô nez) qui bien te note,
Femme sans toy ressemble une marmotte,
Que dy-je, femme? Ouy, et à brief mot
Tout homme aussi sans toy semble un marmot.

BLASON DE LA JOUE.

EUSTORG DE BEAULIEU.

Tres belle et amoureuse joue
Sur laquelle mon cueur se joue
Et mes yeulx prennent leur repas.
Joue faicte mieulx qu'au compas.
Joue blanche, ou bien claire et brune,
Ronde comme ung croissant de lune
S'alongeant ung peu vers la bouche.
Qu'il me tarde que ne te touche,
Et te mesure avec la mienne,

Laquelle chose en brief advienne
Ainsi que j'en ay le souhait.
O joue gaillarde et dehait
De qui tout amoureux faict feste,
Contemplant ta beauté parfaicte.
Joue de qui le seul pourtraict
Les plus rusez à soy attraict.
Joue que nature illumine,
D'ung peu de couleur purpurine
A mode de fleur de pescher,
Pour te vendre aux amans plus cher.
Joue non flaictrie, ou pendante,
Point grosse, rouge ou flamboyante
Ains tenant le moyen par tout.
Joue hayssant aussi sur tout
D'user sur soy d'aultre paincture,
Que de Dieu seul et de nature.
Joue ne maigre, ne trop grasse,
Mais replete de bonne grace
Ne trop pasle, ne noire aussi.
Joue, tu me metz en soulcy,
Comment je te donray louange
Fors que t'appeller joue d'ange,
Joue d'albastre, ou cristaline,
Joue que le naturel Pline
Ne sçauroit au vray blasonner.
O joue, que (a bref sermonner)
N'a ne ride, tache, ne trasse,
Et es le plus beau de la face.

BLASON DE LA BOUCHE.

VICTOR BRODEAU.

Bouche belle, bouche benigne,
Courtoyse, clere, corallyne,
Doulce, de myne desirable,
Bouche à tous humains admyrable,
Bouche, quand premier je te veis,
Je fuz sans mentir tout ravis
Sur le doulx plaisir et grant ayse
Que reçoit l'autre qui te baise :
Mais après que t'ouys parler,
Je pensois entendre par l'air
Les dictz de Juno la seconde,
Et de Minerve la faconde,
Par quoy je dis, ô bouche āmye,
Bouche à qui tu veulx ennemye,
Bouche qui faitz vivre ou mourir
Tous ceulx qu'elle peult secourir.
Bouche amyable, bouche entiere,
Non variable, non légiere;
Bouche se mouvant d'ung baiser,
Pour toute douleur appaiser;
Bouche riant, plaisante bouche,
Qui baise devant qu'on la touche.
Bouche, vouldrois-tu emboucher
Celluy qui vouldroit te boucher :
Bouche où gist tout le mien repos,

Bouche plaine de bon propos,
Bouche seulle dont doibt sortir
Ce qui peut mon feu amortir :
Bouche rondelette et faictisse,
Bouche à bien parler tant propice,
Que plus on te oyt, plus on te veult,
Et moins on l'a, plus on s'en deult,
Ne souffre point que ta beaulté
Desdaigne ma grande loyaulté;
Mais ô bouche heureuse et honneste,
Cy reçoy, entend ma requeste.
Bouche vermeille, bouche ronde,
Bouche au dire et faire faconde,
Autant ou plus qu'autre qui vive;
Bouche digne de grace vive,
Bouche garnie par dedans
De deux rateaux de blanches dens :
Bouche sans nulle tache noire,
Blanche, dy-je, plus que l'yvoire :
Bouche à qui fuz autant fidelle
Comme elle est amiable et belle :
Bouche où n'y a chose à redire,
Sinon d'accorder et me dire,
Amy, je suis bouche pour toy,
Puisque tu as le cueur pour moy,
Et vueil pour ton mal appaiser,
Que de moy sentes ung baiser :
Dy bouche, bouche en me baisant,
Ce que tu ditz en te taisant,
Lors auray le bien que merite
Le mal que pour toy me herite
En esprit, en ame et en corps.

Sans tel espoir, si sçauray lors,
O bouche à bien parler propice
Que mieulx encor faitz l'autre office,
Donnant enfin le demourant
Qu'on ne prent jamais qu'en mourant.

BLASON DE LA LANGUE.

EUSTORG DE BEAULIEU.

O DOULCE langue, ô langue incoative,
Du vray salut de l'ame estant captive,
Ains que la Vierge yssue de Jessé,
Eust proféré ce tant beau mot : *Ecce*.
O doncques langue, est-il pas convenable
Que je te donne ung blason très-louable ?
Veu le grand bien qu'est advenu à tous
Par ton parler tant éloquent et doulx.
Langue qui sçays bien reveller, ou taire
Ce qui est bon, ou ce qui est contraire :
Et que logée au large en petit lieu,
Louenge, gloire et graces rendz à Dieu.
Langue qui peulx abbatre la colere
Des plus cruelz que la terre tolere.
Langue très prompte, en quoy congnoistre on peult
Si le cueur rit, ou s'il se trouble et deult,
Comme embassade à faire la harangue
Au nom de luy qui est privé de langue.
Qui sçays aussi toute chose nommer
Et discerner entre doulx et amer :

Et (qui plus est) tu es toute propice
Pour enseigner où gist vertu et vice,
Et par toy, langue, on congnoist clerement
Du corps humain le vray gouvernement,
Duquel tu es l'ung des plus petitz membres,
Mais clef des huys de trestoutes ses chambres,
Ou le gouvernail bien droit te nommer
D'ung bateau mys sur la mondaine mer.
Langue diserte, aornée et bien correcte,
Solide ung peu pour estre plus proprete,
Et mesmement au sexe femenin,
Dont le parler est plus doulx et begnin,
Plus savoureux, et qu'aux gens plus agrée,
Tant qu'on diroit que sa langue est succrée.
Langue, par qui les maulx sont corrigez,
Et consolez les paovres affligez.
Langue de celle où l'escrit nous discerne,
Qui convainquist le tyran Holoferne,
Et tel conseil donna au peuple Hebrieu,
Qu'en le croyant il eust secours de Dieu.
Langue distincte, et à prescher agile
La foy de Crist et son pur Evangile.
Langue sans qui tout le reste du corps
N'a jamais paix, ains languit en discordz.
Langue en parler froide, et de bonne grace,
Cler resonnant, et qui ses motz compasse,
Qui ne varie et ne s'egare point,
Ne se haste, ou crie oultre que bien à poinct.
Langue éloquente et qui faict la femelle
(Tant layde soit) estre estimée belle;
Belle, vous dys-je, en graces et vertus,
Dont toutes gens belles ne sont vestus.

O doncques langue, amoureuse et gentille,
Langue asserée, asseurée et subtille
Dont les plus fortz et plus adventureux
Sont transpercez jusque à estre amoureux.
Langue mettant la paix où est la guerre,
Langue domptant les plus fiers de la terre,
Et briefvement, ô langue, ô doulx soulas,
Pour te louer fault semondre Pallas,
Et davantaige encor toutes les Muses,
Veu les beaulx faictz où quant te plaist t'amuses.

BLASON DE LA VOIX.

EUSTORG DE BEAULIEU.

Voix doulce et très armonieuse,
Voix monstrant m'amye joyeuse,
Voix, tu merites le vanter.
Voix de laquelle le chanter
A la vertu, quand elle chante
Que tous les escoutans enchante.
Voix consonante proprement
Pour chanter sur ung instrument.
Voix argentine, haulte et clere,
Ta bonne grace me desclaire
Que tu ne chantes pas sans art,
Et que tu n'aymes le hazard
Du chant à plaisir sans mesure,
Comme est des bestes la nature.
Voix asseurée à entonner,
Voix distincte, et qui a bon air.

Voix de femme, gresle et delivre
Chantant son party sur le livre.
Voix dont on dict, sans flater rien,
C'est elle: ô quelle chante bien !
Voix bien remettant les parties
Qu'aux assistans sont desparties.
Voix ravissant le cueur au corps
De ceulx qu'oyent tes doulx accordz.
Voix que d'ouyr j'ay plus de cure
Que d'Orpheus, Pan, ne Mercure.
Voix de celle qui prend tout jour
Chanter pour honneste sejour.
O doncq voix qu'aymes la musique,
Je te pry n'estre si rustique
De l'estimer à deshonneur,
Ains à vertu, grace et bon heur.

BLASON DU SOUSPIR.

MAURICE SÆVE.

Quant je contemple à part moy la beaulté
Qui cele en soy si grande cruaulté,
Je ne puis lors bonnement non me plaindre,
Et par souspirs accumulez estaindre
Ce peu de vie, et presque tirer hors
L'ame gisant en ce malheureux corps :
Comme par ceulx qui du centre procédent,
Où mes tourmentz tous autres maulx excédent.
Donc, ô souspirs, vous sçavez mes secretz

Et descouvrez mes douloureux regrets,
Quant vous sortez sanglantissantz du cueur
Jusqu'à la bouche estaincte par langueur,
Où allez-vous, souspirs, quant vous sortez
Si vainement que rien ne rapportez,
Fors ung desir de tousjours souspirer,
Dont le polmon ne peult plus respirer?
Souspirs espars qui tant espaix se hastent,
Que pour sortir en la bouche ils se battent
Ne plus ne moins qu'en estroicte fornaise
L'on voit la flamme yssir mal à son aise.
Souspirs soubdains et vistes et legiers,
Souspirs qui sont desloyaulx messagiers;
Ha! qu'ay-je dit, desloyaulx, mais fidelles,
S'entretenant par distinctes cordelles,
A celle fin que point ne m'abandonnent,
Et que tousjours soulagement me donnent:
Souspirs menus qui estes ma maisgnie,
Et me tenez loyalle compagnie
Les longues nuictz au lict de mes douleurs,
Qui est coulpable, et receleur de pleurs,
Lesquelz je mesle avec très piteux plainctz
Lorsqu'à vous seulz tristement je me plaingz.
Souspirs secretz servans de procureur,
Quant pour purger ignorance ou erreur
Ilz vont pour moy vers celle comparoistre,
Où je ne puis (au moins en présence) estre.
Que dira-l'on de vous souspirs espaix,
Qui ne pouvez dehors sortir en paix,
Levantz aux cieulx vostre longue traisnée.
Alors qu'on voit fumer la cheminée,
L'on peult juger par signes evidentz

Qu'il y a feu qui couve là dedans;
Et quant souvent je sanglouste et souspire,
Que dans mon corps le feu croit et empire.
Souspirs qui sont le souef et doulx vent
Qui va la flambe en mon cueur esmouvant.
O toy, souspir, seul soulas de ma vie,
Qui sors du sein de ma doulce ennemie,
Dy moi que faict ce mien cueur trop ausé:
Je croy qu'il s'est en tel lieu composé
Qu'amour piteux si hault bien luy procure,
Qu'il n'aura plus de moy soucy, ny cure.

BLASON DE LA DENT.

MICHEL D'AMBOISE, *dit* L'ESCLAVE FORTUNÉ.

DENT qui te monstre en riant
Comme ung dyamant d'Orient,
Dent precieuse et desliée,
Que nature a si bien liée
En celuy ordre où tu repose,
Qu'on ne peut voir plus belle chose:
Dent blanche comme cristal, voire
Ainsi que neige, ou blanc yvoire;
Dent qui sent bon comme faict baulme,
Dont la beaulté vault ung royaume:
Dent qui fais une bouche telle
Comme fait une perle belle
Un bien fin or bouté en œuvre.
Dent qui souvent cache et descouvre

Ceste bolievre purpurine,
Tu fais la reste estre divine,
Quant on te voit à descouvert,
Mais, dent, quand ton pris est couvert,
Le demourant moins beau resemble,
Car son honneur es, ce me semble,
Luisent ainsi que perle nette,
Qui reluis comme une planette,
Encores plus fort que la lune,
En tout le monde n'en est une
Qui soit si parfaicte que toy:
Je te prometz quand je te voy,
Comme au premier que je te vey,
Je suis tout transsy et ravy,
Et cuide au vray te regardant,
Que ce soit un soleil ardent
Qui se descouvre des nuées
De l'audeur qui belle dent rache,
Garde toy bien qu'on ne t'arrache,
Car pour vray qui t'arracheroit,
Plusieurs et moy il fascheroit:
Pourtant que l'arracheur mechant
Arracheroit en t'arrachant
La beauté de toute la face,
Qui n'a sans toy aucune grace.

BLASON DES DENTS.

EUSTORG DE BEAULIEU.

Point ne me semble estre chose congrue
Que ce qui pille, et mect en forme deue
La droguerie en quoy vit tout le corps,
Doibve passer sans en faire recordz;
Joinct qu'il n'y a dame, ne damoyselle
De qui la bouche (en riant) semble belle,
Si les dentz sont noires, et mal à poinct,
Et puis, helas! ceux là qui n'en ont point,
Quel desplaisir, et quelle fascherie?
Doncques, ô dentz, qui avez seigneurie
Et vray tribut sur toute chose qu'entre
Dedans la bouche, et de la bouche au ventre,
Bien ayse est cil qui se peult resjouyr
Et sans douleur de vous en paix jouyr.
O belles dentz, joinctes et bien unies,
Nettes tousjours, et claires, et brunies
Comme l'yvoire enchassées d'esmail,
Plus bel à l'œil, et plus fin que corail,
C'est grand plaisir de veoir vostre bel ordre,
Mais grand ennuy quand n'avez rien que mordre.
Dentz, non pas dentz, par cy par là semées,
Mais l'une et l'autre ensemble bien serrées:
Dentz en deux rencz, luysans comme cristal,
D'une longueur moyenne, et ordre esgal.
Dentz de grosseur et rondeur competente,

D'une grandeur et forme equipolente :
Dentz qu'à la langue estes mur et renfort,
Et de vieillesse adjutoire et confort :
Dentz point chargées, brunes ne tenebreuses,
Point eschancrées, ne poincturés, ne creuses.
Briefvement dentz, il n'est grand ne petit,
Qu'aye à menger avec bon appetit,
Qui, après Dieu, ne vous doibve louenge ;
Car de tout ce que l'homme boyt et menge
Faictes la preuve au vray si promptement,
Que tout le corps en a contentement.
O qu'il faict bon vous veoir lors sur mon ame,
Quand de bon cueur rit quelque belle dame,
Et bienheureux est celuy jours et nuictz
Qui baise, helas! tant seulement vostre huys.
Ay-je doncq tort (belles dentz) si je touche
Que c'estes vous qui decorez la bouche ?
Et mesmement la bouche de soulas,
La bouche que homme à l'emboucher n'est las,
La bouche qu'est de mensonge ennemye,
Comme la bouche et lebvres de m'amye.

BLASON DE LA GORGE.

MAURICE SÆVE.

Hault psalmateur de ce corps admirable,
L'avoir formé en membres variable
Meit la beaulté au lieu plus éminent,
Mais pour non clorre icelle incontinent,
Ou finir toute en si petit espace,

Continua la beaulté de la face
Par une gorge yvoirine et très blanche,
Ronde et unie en forme d'une branche :
Où d'ung pillier qui soustient ce spectacle,
Qui est d'amour le très certain oracle,
Là où j'ay faict par grand devotion
Maint sacrifice, et mainte oblation
De ce mien cueur, qui ard sus son autel
En feu qui est à jamais immortel,
Lequel j'arouse, et asperge de pleurs
Pour eau benoiste et pour roses et fleurs;
Je voys semant gemissementz et plainctz
De chantz mortelz environnez, et plains
En lieu d'encens, de souspirs parfumez,
Chantz et ardentz pour en estre allumez.
Doncques, ô gorge, en qui gist ma pensée,
Dès le menton justement commencée,
Tu t'eslargis en ung blanc estomach,
Qu'est l'eschiquier qui faict eschec et mact
Non seullement les hommes, mais les Dieux,
Qui dessus toy jouent de leurs beaulx yeulx.
Gorge qui sert à ma dame d'escu,
Par qui amour plusieurs foys fut vaincu,
Car onc ne sceut tyrer tant fort et roide
Qu'il ayt mué de sa volunté froide
Pour mon pouvoir penetrer jusqu'au cueur,
Qui luy resiste, et demeure vainqueur.
Gorge de qui amour feit ung pulpistre,
Où plusieurs foys Venus chante l'espistre,
Qui les amantz eschauffe à grand desir
De parvenir au souhaité plaisir :
Gorge qui est ung armoire sacré

A chasteté déesse consacré,
Devant lequel la pensée pudique
De ma maistresse est close pour relique;
Gorge qui peult divertir la sentence
Des juges plains d'asseurée constance,
Jusqu'à ployer leur severe doctrine,
Lorsque Phirnes descouvrit sa poitrine:
Reliquiaire, et lieu très precieux
En qui amour ce dieu sainct glorieux
Reverемment et dignement repose,
Lequel souvent baisasse, mais je n'ose,
Me congnoissant indigne d'approcher
Chose tant saincte, et moins de la toucher,
Mais me suffit que de loing je contemple
Si grant beaulté, qu'est felicité ample.
O belle gorge, ô precieuse ymaige,
Devant laquelle ay mis pour temoignaige
De mes travaulx, ceste despoille mienne,
Qui me resta depuis ma playe ancienne,
Et devant toy pendue demourra
Jusques à tant que ma dame mourra.

BLASON DU TETIN.

CL. MAROT.

Tetin reffaict plus blanc qu'ung œuf,
Tetin de satin blanc tout neuf,
Tetin qui faitz honte à la rose,
Tetin plus beau que nulle chose,
Tetin d'or, non pas tetin, voyre,

Mais petite boulle d'yvoire,
Au milieu de qui est assise
Une fraize ou une cerise,
Que nul ne voyt ne touche aussi,
Mais je gaige qu'il est ainsi;
Tetin donc au petit bout rouge,
Tetin qui jamais ne se bouge,
Soit pour venir, soit pour aller,
Soit pour courir, soit pour baller,
Tetin gauche, tetin mignon,
Tetin loing de son compaignon,
Tetin qui portes tesmoignage
Du demeurant du personnage,
Quant on te voit il vient à maintz
Une envie dedans les mains
De te taster, de te tenir,
Mais il se fault bien contenir
D'en approcher bon gré ma vie,
Car il en viendroit autre envie.
O tetin ne grand ne petit,
Tetin meur, tetin d'appetit,
Tetin qui nuict et jour criez,
Mariez moy, tost mariez,
Tetin qui renfles et repoulces
Ton gorgias de deux bons poulces,
A bon droict heureux on dira
Celui qui de laict t'emplira,
Faisant d'ung tetin de pucelle
Tetin de femme entiere et belle.

LES TÉTONS A CLÉMENT MAROT. *

M. GUICHARD.

Sur les tétons ,Marot, je pense comme vous :
C'est l'ornement, le trésor d'une belle.
A des tétons qui peut-être rebelle ?
L'œil ne peut voir rien de plus doux.
Bienheureuse la main qui les tient à son aise !
Et plus heureuse encor la bouche qui les baise !
Hélas ! pourquoi gêner leur liberté ?
Nul ajustement ne les pare
Comme l'entière nudité.
Ce qu'il faut d'embonpoint, leur élasticité,
L'intervalle qui les sépare,
Ce poli du satin, cette aimable rondeur,
Du bouton incarnat de la rose naissante,
Ce bouton surpassant la forme et la couleur,
Ce transparent tissu de neige éblouissante,
Et l'azur qui dessous se divise et serpente,
Tout est vu, pressé, dévoré.
Le BEAU TETIN, par vous gentiment célébré
Valoit-il les tétons pour lesquels je soupire ?
Mon cher Marot, eh quoi ! ces tétons pleins d'appas
Ne vous font point revoler ici-bas !
J'en remettrais la gloire à votre lyre.
O de tous les tétons tétons victorieux,
Chef-d'œuvre de l'amour, tétons.... tétons des Dieux ?

* Nous avons cru faire plaisir au Lecteur, en mettant cette pièce à la suite de celle de Marot, quoiqu'elle se trouve déja dans le recueil imprimé d'une partie des poésies de son auteur.

Faible mortel, renonce à chanter leur empire;
Tout l'olympe assemblé n'y pourroit pas suffire;
Et, ce qui fait leur prix, ce qui fait mon bonheur,
Auprès de ces tétons je sens.... je sens un cœur.

BLASON DU CUEUR.

ALBERT LE GRAND.

Cueur, noble cueur, cueur bien assis,
Cueur ferme, constant et rassis,
Cueur tel que je voulois choisir,
Cueur joyeux, cueur de grant plaisir,
Cueur abandonné, cueur ouvert,
Cueur qui se monstre à descouvert,
Cueur qui point de venin ne porte,
Cueur féal, cueur de bonne sorte;
Cueur d'aussi grande loyaulté,
Que ce corps est de grand beaulté.
Cueur entier, cueur qui ne te peux
Jamais laisser partir en deux :
Petit cueur gentil, cueur riant,
Petit morceau de chair friant,
Petit en petit corps compris,
Mais de grand et excellent pris.
Cueur begnin, cueur courtoys, cueur doulx,
Cueur qui ne peult souffrir courroulx,
Cueur gay, cueur joly, cueur parfaict,
Cueur qui n'est d'aucun vice infaict,
Cueur net, cueur sans aucune tache,
Cueur qui rien ne cele, ne cache

De ce qui doibt est monstré.
O que tu as bien rencontré,
Mon cueur, d'avoir son alliance !
C'est ung cueur qui n'a oubliance
Du plaisir qu'on tasche luy faire,
C'est ung cueur de si bon affaire,
Que quand il a moyen d'ayder,
Il ne lui fault point demander.
C'est ung cueur qui a ce credit,
Que ce qu'il veult est faict et dit :
C'est ung cueur qui seul a puissance
De me faire avoir jouyssance;
C'est ung cueur, quant tout est dit, tel
Qu'il semble n'estre point mortel.
C'est ung cueur sans qui le mien corps
Fust ja mis au nombre des morts.
C'est ung cueur divin en ses faictz,
C'est ung cueur de si grands effects,
Que nous n'y sçaurions rien entendre.
C'est ung cueur qui fait entreprendre
Choses qui semblent impossibles :
C'est ung cueur qui les invisibles
Nous fait passer devant les yeulx,
Et fait tousjours de mieulx en mieulx.
C'est ung cueur qui se fait congnoistre
Sans en evidence se mettre.
C'est ung cueur qui tout scet et voit,
C'est ung cueur qui de loing prevoit
Les choses qui sont à venir.
C'est ung cueur qui fait maintenir
Le corps en sa force et puyssance,
Qui vit soubz sous son obeyssance.

C'est ung cueur sans le plus louer,
A qui seul je me vueil vouer;
C'est ung cueur plain d'honnesteté,
Cueur tousjours tel qu'il a esté;
C'est ung cueur de grace vestu,
C'est ung cueur d'honneur revestu,
C'est ung cueur qui rend bien heureux
Celluy dont il est amoureux.
C'est luy sans qui l'œil ne peult voir
Celluy qui fait la main mouvoir.
C'est luy qui fait courir, aller,
Et qui fait la bouche parler.
C'est luy qui donne la couleur
Au visage par sa chaleur :
C'est luy qui faict l'oreille ouyr,
C'est luy qui faict tout resjouyr,
C'est celluy qui permet qu'on puisse
Taster le tetin et la cuysse :
C'est celluy qui a le pouvoir
De faire le surplus avoir.
Brief, c'est luy qui les guyde et renge,
Et qui merite leur louenge.
C'est ung cueur donc de tous vainqueur,
C'est ung cueur, non pas ung vain cueur,
D'aucune faulte convaincu,
Mais ung cueur qui a bien vescu,
Et qui donne à ce mien corps vie,
Qu'il perdra avant qu'il desvie.
Par quoy mon cueur en estant sien,
Tu me feras demeurer tien;
Mais si sans luy tu demouroys,
Sans luy et sans moy tu seroys :

Ainsi mon cueur, il luy fault dire,
Cueur qui nous peux vie interdire,
Et qui la peux continuer,
Augmenter ou diminuer,
Cueur, corps et esprit on te livre,
Pour tousjours avecques toy vivre.

BLASON DU CUEUR.

JACQ. LEPELLETIER DU MANS.

Cueur gracieux, cueur loyal et benin,
Sis au milieu du gent corps feminin,
Cueur amoureux ennemy de rigueur,
Cueur qui maintiens le mien en sa vigueur :
Cueur qui voulez à mon bien consentir,
Cueur qui gardes la langue de mentir,
Quand elle dit, ô amy languissant,
Du bien d'amours tu seras jouyssant.
Cueur, noble cueur, gentil cueur de la belle,
Cueur franc et net, cueur mien, et non pas d'elle :
Mien je te dy, et ay bien ce credit :
Car tu es mien, puis qu'elle me l'a dit.
Cueur qui sçaiz bien guerdonner quand il faut,
Et ton amour donner à qui le vaut :
Cueur qui ne peux assigner ton desir
En quelque lieu, s'il n'est à ton plaisir :
Cueur qui ne peux departir l'amitié,
Sans empirer le tout et la moitié :
Cueur qui sçaiz bien congnoistre par compas
Celuy qui t'ayme et qui ne t'ayme pas :

Tu es celuy duquel plaindre ne s'ose
Celuy qui t'a, bien qu'il n'ait autre chose.
Cueur en amour si propre et si docile,
Que Cupido y fait son domicile :
Cueur qui contrains la langue de parler,
Les yeux de voir, et les deux piedz d'aller :
Cueur duquel est si grande la puissance,
Que tout le corps te doit obeissance :
Commande luy, puisqu'ainsi le peux bien,
Faire tousjours ton vouloir et le mien.
Cueur par lequel le feu en moy s'allume,
Tant qu'il me fait de la main cheoir la plume,
Puisque tu m'as à toy si fort lié,
Jamais de moy ne seras oublié.

BLASON DU BRAS.

JOMET GARAI D'APT.

Le grand honneur que nature a parfaict
A ce beau bras, qui rent tout imparfaict;
Sans luy le corps, et sans main qui luy ayde,
Sans luy aussi rent fort l'image laide.
Mais luy joignent avecque ce corps gent,
Est de la main conducteur et regent,
Participant en son secret affaire,
La destournant d'un laisser ou d'un faire :
Et si luy ayde à porter son corps gent,
Lequel deffend mieulx que l'or ou argent.
Ainsi est-il du corps beauté, deffence,
Et pour celuy est rabatant offence.

Il est enseigne à tout membre et guidon,
Vray sousteneur, sans aucun abandon
De celle main, qui, pour nature humaine
Servir, est propre, et le bras qui la maine.
O bras gentil, fort et bien mesuré,
De qui le corps se tient tant asseuré.
Bras, gentil bras, et gratieuses aisles
De ce beau cours, qui maintes estincelles
Du feu d'amour porte au cueur d'un amant,
Et celuy feu estainct aucunement
Pour un accord qui luy face prospere,
Dont bien souvent puis brulle un espere.
Bras qu'alumé as en moy telle ardeur,
En m'embrassant mitigue la chaleur:
Bras delié, des branches decorées
De ce bel arbre où sont vertus dorées,
Qui, comme on voit, a ses racines blondes,
Et du milieu vivent les plus profondes.
Bras très-mignon, bras blanc, bras qui est net,
O bras à qui uulle immondice n'est.
Bras proffitable ayant beaux bracelletz
Où maintz secretz sont, et es bras celez.
Bras precieux, du cueur proche voisin,
Bras du tetin et du ventre cousin.
Bras bien vestu, bien aorné, bien muny,
Fais le mien corps du tien tant beau uny.
Bras rondelet, despoille toy à l'heure
De tes draps d'or, car me semble, il est heure
Pour enrichir mon corps et luy ceindre
En luy faisant don de ton bien non moindre,
Et causeras ce rond ventre aprocher
Que ayséement je luy puisse attoucher,

Et le serrer de si bonne façon,
Que chascun membre en puisse ouyr le son :
Puis à mon gré fais ton cueur condescendre,
Que de ton corps il laisse ainsi descendre
Le passetemps que je luy donneray,
Que sans toy, bras, tel plaisir je n'auray.
Pourtant toy, bras, qui as si bonne grace,
Quand l'un ou deux de vous l'amant embrasse,
Vous luy donnez d'amours la cognoissance,
Je vous supply, mettez moy en l'aisance
Qu'embrasser puisse à ce beau corps parfaict,
Par beau semblant, par amour et par faict.

BLASON DE LA MAIN.

CL. CHAPUYS.

O DOULCE main, main belle, main polye,
Main qui les cueurs faict lier et deslie,
Main qui le mien a pris sans y toucher,
Main qui embrasse et semond d'approcher,
Main qui à moy doibt ouvrir (ô main forte),
Qui fors à moy, à vous ferme la porte;
Main qui souvent en estraygnant le doigt,
Sans dire mot, m'as dict je sçay bien quoy,
Main qui la trousse et fleische, sans doubter,
A Cupido seulle pourroys oster,
Dy-je la main que Cupido feroit
Mouvoir d'amour, quant il la toucheroit.
Main qui peult seule et le soir et matin,
Laisser la mienne approcher du tetin :

Main qui permect, s'il est besoing, qu'on puisse,
En se jouant, sçavoir quelle est la cuisse.
Main qui souffre par foys oultre passer,
Mais ce seroit assez pour trespasser.
Main qui peult bien faire encore autre chose,
Qui plait autant, moins dire que je n'ose;
Main à qui seulle appartient qu'elle sçache
Ce qu'on ne voit, ce qu'on cerche et qu'on cache:
Main qui peult mieulx par escript asseurer
Que l'œil par veoir, et bouche par jurer.
O digne main qui jusque au ciel approche,
Main qui faitz honte à la neige et reproche,
Main qui estrainct le neu de fermeté,
Main qui chatoille en toute honnesteté,
Main que Venus veult pour sienne advouer,
Main qui du luz doucement sçais jouer,
Main quant Orpheus mesme l'escouteroit,
Comme vaincu sa harpe laisseroit.
Main que Pallas choisiroit pour escrire,
Main qui autant que la bouche peulx dire;
Main qui trop plus d'heur envoye en absence,
Que l'œil n'en peult otroyer en presence:
Main fretillante, ostez voz gantz, ostez,
Et vos plaisirs par voz doigtz me comptez,
J'entendz ceulz-là dont fault que soys tesmoing,
Et quant de toy, helas! je serois loing;
Mais, je te prie, fais response à la mienne,
Main, escriz moy que soubdain je revienne.

BLASON DE L'ONGLE.

GILLES D'AURIGNY.

Il n'y a si gentil esprit
Qui n'ait inventé ou escript
Quelque chose à l'honneur du corps
J'entends des membres de dehors,
Tant que plusieurs qui s'y sont mis,
Pensent que rien n'y soit obmis.
Chascun a faict blason honneste
Depuis le pied jusqu'à la teste.
L'un, la gorge, la main, la bouche;
L'autre, le lieu où nul ne touche;
L'oreille, le front, les cheveulx :
Il n'est pas le poil des deux yeulx
Qui n'ait son blason de quelqu'un.
Toutesfois si s'en faut-il un,
C'est le petit ongle poly,
L'ongle luisant, l'ongle joly,
L'ongle qui a bien merité
Que son honneur soit recité.
C'est l'ongle qui, selon raison,
Devoit avoir quelque blason
Sans estre d'aucun supplié,
Mais, je crois, qu'il fut oublié.
O ongle, puis qu'il m'en souvient,
Qu'est-ce de toy ? Quant il advient
Que l'amant tient s'amie à l'aise,
Il baise la belle, il te baise;

En te baisant s'elle l'endure,
Il void en toy sa pourtraicture :
S'il se void, il se mire aussi,
Puis se pasme et devient transsy.
O ongle plain de grand vertu,
Ongle qui n'es jamais vestu,
Sinon d'un gand souple et mignon.
O ongle, non pas ongle, non,
Mais fin christal que vray amant
Estime plus que diamant.
Ongle, chef d'œuvre de nature,
Duquel seullement la rongneure
Debvroit un amy contenter.
O ongle qui te peulx vanter
De gratter tout à tou vouloir
Ce que tant je desire voir;
Que dis-je veoir ? Il n'est possible,
Veu qu'il est tousjours invisible :
Celle qui me rend triste et blesme,
Ne le peult pas veoir elle mesme.
Tu es donc plein de grand puissance,
Ongle qui sers de contenance :
Quand la belle est de grand loisir,
Elle le rongne à son plaisir.
Elle le pollist et le farde,
Puis de si bon cueur te regarde,
Qu'en te voyant se void parmy,
Puis y souhaite son amy.
O ongle riche et precieux,
Ongle qui tranches quand tu veulx :
Ongle qui, en lieu de forcettes
A la belle, sers de pincettes.

Si quelque cas la pinse ou pique,
A ce faict finement t'applicque;
Si c'est la pulce aspre et friande,
La belle à toy se recommande.
Lors tu fais tant bien ton office,
Que tu luy es bon et propice.
Parquoy, ongle tant estimé,
Ongle plaisant, ongle limé
Par naturelle affection :
Ongle plain de perfection
A contenter nature humaine :
Pour m'oster de mal et de paine,
Je te pry, ne te soit estrange
Me gratter où il me demange.

BLASON DU NOMBRIL.

BONAVENTURE DESPERIERS.

Petit nombril, milieu et centre,
Non point tant seulement du ventre
Entre les membres enchassé,
Mais de tout ce corps compassé,
Lequel est souverain chef-d'œuvre,
Où naïfvement se descœuvre,
L'art de l'ouvrier qui l'a orné,
Comme un beau vase bien tourné,
Duquel tu es l'achevement,
Et le bout auquel proprement
Celle grand' chaine d'or des Dieux
Tenant au hault nombril des cieulx

Fut puis par iceulx attachée,
Et petit à petit laschée,
En avallant ça bas au monde,
Leur Poupine tant pure et muude,
Qui leur donna, comme j'entends,
Cent mille petits passetemps
Avant qu'elle fust descendue,
Et des cieulx en terre rendue
Au reng de ses prédecesseurs,
Et au beau milieu de ses sœurs
Les vertus et Graces benignes.
Petit neu, qui des mains divines
Après tout le reste parfaict
As esté le fin dernier faict,
Et masnié tout freschement,
Duquel très heureux touchement
La doulce mémoire recente
Tant te satisfaict et contente,
Qu'à peine à ton plus grand amy
Te veulx-tu monstrer à demy,
Ains te retires tellement
Que tu ne parois nullement,
De peur que pollu tu ne sois,
Si l'humain touchement reçois
Qui en toy le Divin efface.
Petit quignet, retraict, et place
De souveraine volupté,
Où se musse la voulenté
De chatouilleuse jouyssance,
Qui, aux couvis d'avant naissance
Servis de bouche au petit corps,
Lequel ne mangeoit point pour lors,

Ains par toy succoit doulcement
Son delicat nourrissement,
Dont le petit poupin croissoit
A mesure qu'on le trassoit
Au flan gauche de la matrice.
O l'ancienne cicatrice
De la rongneure doloreuse,
Que déïté trop rigoreuse
Feit jadis au povre homfenin,
Animal sans fiel, ne venin !
Lequel, contre toute pitié,
Fut divisé par la mytié,
Et faict d'un entier tant heureux
Deux demys corps trop langoreux,
Qui depuis sont tousjours errans,
Et l'un l'autre par tout querans
En grand desir d'eulx réunir,
N'estoit le honteux souvenir
De la divine cruauté,
Qui, nonobstant leur loyauté,
Les vient si fort esfaroucher,
Qu'ilz ne s'oseroient approcher
Pour rassembler leur créature,
Quand ilz se trouvent d'adventure,
Sinon quelquefois en secret,
Où ilz desgorgent le regret
Qu'ilz ont de leur perte indicible,
Essayans s'il seroit possible
Que leurs nombrilz, ensemble mys,
Devinssent un de deux demys,
Comme ilz estoient premierement
Avant leur desemparement.

Petit bout, petit but unique,
Où le viser faulx et inique
Ne peult attaindre de vistesse,
Mais bien le loyal par adresse,
S'il ne m'est possible en présence
Te veoir, au moins en récompense
Ay-je de quoy penser en toy,
Car je trouve je ne scay quoy
En toutes choses de nature,
Ayant la forme et pourtraicture
De toy, nombril tant genereux,
Et de celuy qui est ès cieulx,
Quand ne seroit jà que le mien
Qu'en mémoire de vous je tien,
Et considere jours et nuicts
Pour tout soulas de mes ennuys.
O nombril, dont l'aise parfaicte
Gist au demy qui te souhaite,
Lequel jamais ne sera aise
Que franchement il ne te baise,
En remembrance singulière
De l'union, jadis entière,
Où se peult trouver justement
L'heureux poinct de contentement,

BLASON DU VENTRE.

CL. CHAPUYS.

O ventre rond, ventre joly;
Ventre sur tous le mieulx poly,
Ventre plus blanc que n'est l'albâtre,
Ventre en esté plus froid que plastre,
Dont le toucher rend la main froide,
Et je ne sçay quoy chault et roide.
Ventre qui es plain de bon heur,
Ventre où tous membres font honneur,
Ventre qui sçais l'homme contraindre
A demander, ou fort se plaindre.
Ventre qui bien sçais en tout temps
L'homme attirer où tu prétends,
Et qui si bèau te voit vestu,
Peult bien juger que tu es nu.
Doncques celuy heureux seroit
Qui ventre nu te tasteroit,
Encores plus heureux sera
Qui dessus toy reposera.
Ventre qui as bas la fontaine
Pour récréer nature humaine :
Ventre, nul est qui le te nye,
Qu'en toy ne soit le fruit de vie.
O ventre habile à recepvoir
Cela de quoy peulx concepvoir ;
Ventre qui en donnes et prens,
Et qui te preste, tu luy rens.

Ventre qui es si digne chose,
Que dedans toy l'enfant repose.
Membre subject plus que trestous
A soubstenir de rudes coups :
Ventre, c'est toy avec ta suyte,
Dont chascun faict si grant poursuyte,
Car si en prenant ses esbas,
La main te touche hault et bas
D'ancien amy soit ou nouveau,
Il a plus grant part au gasteau.
Venstre eslevé sur deux coulonnes
De marbre blanc, grosses et bonnes,
Bien dignes d'ung tel lieu tenir,
Et si noble faix soustenir.
O ventre assis où droict milieu
Qu'est estimé le meilleur lieu.
Ventre, qui voit ton beau maintien,
C'est grant cas s'il ne se rend tien.
Ventre eslevé qui par dehors
Si bien troussé monstre le corps.
Ventre clapier, sans nulle ordure,
Où le connil fait sa demeure,
Ventre sans ride et sans macule,
Ventre qui jamais ne recule
Pour coup d'estoc ou bien de taille,
En escarmouche ou en bataille :
Ventre gratieux au taster,
Et encor plus à l'acointer,
Les membres du corps ne desprise,
Mais sur tous autres je te prise.
A l'œil, au nez point je ne touche,
Au tetin rond ni à la bouche,

Le cueur sert fort aussi l'oreille,
Mais cela point ne me réveille;
Le poil doré, cela m'est peu,
Mais que de ton bien soys repeu.
Quant tout est dict, tout leur affaire
Ne gist en rien qu'à te complaire:
Par quoy c'est toi à qui me voue,
Et que sur tous j'estime et loue.

BLASON DES BLASONNEURS

DES MEMBRES FÉMININS,

Commençant ainsi :

Déportez-vous, ô glorieux folastres,
Déportez-vous (dis-je) vains idolastres, etc.

Nota. Nous n'avons pu découvrir aucun renseignement sur cette pièce ni sur son auteur.

L'EXCUSE DU CORPS PUDICQUE,

Envers ceulx qui ont composé le livre intitulé, Blasons Anatomiques, contre celui qui a faict le Blason des Blasonneurs des Membres Féminins.

EUSTORG DE BEAULIEU.

Tout beau, tout beau, Jenin le repreneur,
Oultrecuidé, gallier, entrepreneur,
Et ne soys pas du tout si très-fragile
De transgresser le dict de l'évangile,
Qui nous enseigne en forme de decret
De remonstrer les faultes en secret :
Ce que oubliant, comme ung fol plain d'audace,
Tu as blasmé plusieurs de prime face,
Voire et as dict par tes sotes raisons
Que je me plaingz de leurs joyeulz blasons,
Les appelant glorieux et follastres,
Et (que pis est) les dys vains, idolastres,
Ce qui est faulx, et ne te chargay oncq
De leur donner aucun blasme. Or sus doncq

Qui t'a esmeu d'ainsi en mon absence
Fascher ceulx là qui me font révérence?
Sçais-tu pas bien que tu mentz en cela,
D'attribuer à moi ce blason là?
Et sçait-on pas (ô fainct et décepvable)
Que je serai tousjours leur redevable,
Veu la louenge et bruyct qu'ils m'ont donné,
Dont je me tiens par eulx bien guerdonné,
Voyre aultrement que ton braillard ne crie,
Et sans commettre acte d'ydolatrie,
Et peult-on voir ta mensonge et falace
Par leurs blasons, faitz de si bonne grace,
Que par iceulx n'ay acquis fors qu'honneur?
Va te cacher, va donc, sot blasonneur :
Car maulgré toy j'aymeray leurs escriptz
Qu'à me louer ont esté si espris.
Or, tu as dict que mes membres mourront,
Et qu'après ce plus ainsi ne seront.
Autant m'en dict de la hyer nostre veau,
Pour ce n'as dict, n'escript rien de nouveau,
Combien que croy qu'après la mort humaine
Je n'ay sur moy chair, os, sang, nerf, ne veine,
Qu'encor ne soyent ainsi qu'auront esté,
Et plus encor reluysantz en beaulté.
Ce non obstant, ton dire se conforme,
Que lors mon corps sera d'une aultre forme,
Qu'est le contraire, ou nostre *credo* ment,
Ou tu pensais (doncques) dire aultrement.
Je sçay sans toy que l'œuvre de Dieu suis,
Aussi qu'après le train que j'en poursuys
J'auray de luy vie, ou mort éternelle;
Mais qu'il m'ayt cy baillé vie charnelle,

Je te le nye (ô le mot mal couché)
Car qu'est la chair, fors luxure et péché?
Ne crie pas tout le divin escript,
Fuyez la chair, vivez selon l'esprit?
Si tu voulois terminer tant par L,
Vie mortelle, ou vie temporelle
Eussent trop mieulx faict bruyre tes tençons,
Que la charnelle, au dire des maçons.
Vie charnelle, où as-tu prins ce terme
Si très-lubrique, et d'honneur si peu ferme?
C'est mal parlé en réthoricien,
Et si sent fort son rimeur ancien.
Tu dis après, que ne fault qu'on blasonne
Ce qu'est bien faict, ne que los on luy donne,
Et qu'en cela on frustre le hault Dieu,
Dont encor plus tu erres en ce lieu:
Car il commande, et aprouve et alone
Que son ouvrage en luy on prise et loue,
Comme on m'a faict voire en joyeuseté,
Sans me donner tiltre de déité.
Mais viençà, dy? S'une chose est bien faicte,
Et puis quelcun la loue et en faict feste,
Desprise-il en ce faisant l'ouvrier?
Je dy qne non, ains le loue premier?
Puis tu te plaings comme une pye aux lacz,
Tant que n'y reste hors mis le grand hélas,
Parlant du filz, puis allegues le pere,
Puis viens reduire (affin que mieulx appere)
Ta plaincte encore à la mode ancienne,
Meslant parmy une voix ruffienne,
Une putain? Et ung macquerellage,
Et de rechef réiteres l'ymage

Du créateur, dont grand los tu merites,
Veu que tu sçais tout par cœur tes redictes,
Dont pour ouyr respondre à ces fatras
La Court t'assigne à comparoistre ad *cras*,
Et touchant ce que tu veulx que l'on loue,
Ce qu'en louant chascun après aloue,
Va, va prescher quelque aultre peuple estrange,
Car ja pieça on sçait qu'est de louange,
Laquelle Dieu et non aultre dessert,
Et en louant son œuvre elle luy sert,
Non obstant ce qu'a prins peine d'atraire
Le cueur des gens à croire le contraire,
Intitulant ton blason au desceu,
Au nom de moy (faulcement) sans mon sceu,
Ce qu'eusses peu faire au nom de toy mesme
A juste cause, en commençant ton thême
Sur les escriptz des présens ou absens
Qu'ont excédé, non sur les innocens,
Lesquelz on voit estre en trop plus grand nombre
Que ne sont ceulx où tu trouves encombre,
Mais tu as eu (ce croy-je) le credict
De babiller, soit bien dict, ou mal dict,
Sans excepter (non plus que les injustes)
Les gens de bien, non coulpables et justes
Dont je t'estime estre ung emulateur,
Ung mesdisant et calumniateur.
Or quoy que soy je te pry, ne t'adonne
Doresnavant à diffamer personne,
N'a dire injure aux gens si lourdement
Qui contre toy n'ont escript nullement,
Ou aultrement tu pourras faire accroire
Que ton cas n'est rien que folie ou gloire.

RESPONCE AU SUSDICT

QUI A FAIT LE BLASON DES BLASONNEURS DES MEMBRES FÉMININS,

Lequel feist (à cause du blason du cul faict par l'auteur) une apologie contre luy, commençant ainsi :

« Sentez vous rien, ô Poëtes françois?
Fy, je la sens (combien que loing j'en soys, etc.) »

Un jour advint qu'un loup auprès d'un boys,
Oultre cuidé par furieux abboys,
Voulut entrer en un joly troppeau
Pour en ravir la laine, chair et peau
Des moutons : mais le berger hardy
De son chien seul aggaillardy
L'a fait fuir si rudement,
Qu'oncques n'emporta seulement
De ses brebis aigneau ne laine
Mais il s'enfuyt tout hors d'aleine.
Ainsi est-il, o noble blasonneur
De ce bon Jean, qui cuidoit voz honneurs
Prendre d'assault vous nommant ydolastres
Pareillement glorieux et folastres :
Car seulement, l'un blasonneur du cul,
L'a estonné, et pour moins d'un escu
La faict desdire, ou au moins s'excuser
Envers vous tous craignant trop abuser,
Mais contre moy son venimeux arc bende
Pour ce (messieurs) secours je vous demande.

A l'ayde, à l'ayde, hélas voicy la beste,
Qui par derriere en habit de poëte
Me mord les reins, et tant les a grippez,
Qu'il humera merde, vesses, et petz,
S'il ne luy plaist mitiguer sa colere,
Mais dictes moy, est ce quelque vipere?
Quel oiseau est-ce? est-ce point un coquu,
Qui de son bec si fort picque mon cul?
Mon cul dea, laisse le là, beau sire,
Ou si ta dent plus oultre le desire,
Je te prometz que tu le sentiras,
Tant que (je croy) plus ne consentiras
Que de ta langue où venin est caché,
Il soit jamais si rudement lesché,
Te viens-tu prendre au cul des gens ainsi?
Tu monstres bien avoir peu de soucy,
Puisque de mordre à mon cul te remembres
Et laisses là tant d'autres frians membres
Comme le c.., le ventre et cetera.
Mais sur cela ta response sera
Que telz morceaulz se vendent si très cher,
Qu'il te vault mieulx de t'abstenir de chair,
Ou te disner d'un estron de sergent,
Que follement mectre là ton argent,
Et que le cul, et le pet, et la vesse
Sont bons pour toy quant l'autre chair a presse,
Veu qu'ilz ne sont (comme toy mesmes dis)
De si hault pris comme les dessus dictz.
Ce qui est vray, et point ne le te nye,
Car ledict cul avec sa compagnie,
Te repaistront tous les jours pour un soul,
Voire, si bien que tu en seras saoul,

La raison est, pource que leur boutique,
Est à l'escart, non en place publique;
Ce nonobstant tu les a bien trouvez,
Et ton gosier les a bien esprouvez,
Quelque lourdaut qui les ayt mis en vante
Lequel desja se glorifie et vante,
De ce qu'a sceu que tu en parlois tant,
Et ne croy point qu'il en soit mal content,
Ains en est ayse, et dit en son courage,
Ce bon chrestien a il veu mon ouvrage?
A il daigné commencer sur mon cul?
Puis dict encore : Je ne suis pas vaincu
Et ne croy point que sur ma rude enclume
Il eust daigné mettre sa saincte plume,
S'il n'eust cogneu mon stille aller bien droict,
Oultre le fruict et bien qui en viendroit.
Apres je dy, que n'a il mis sa langue
Contre la mienne en faisant sa harangue?
Ou que la joue, ou le nez n'a frappé,
Sans mon derriere ainsi avoir happé?
Mais n'a osé se fourrer là dedans,
Craignant, ce croy je, ou ma voix, ou mes dens,
Ou ce a esté (comme le monde pense)
Qu'il a trouvé au cul plus de substance,
Pource a voulu de ces fruictz se saouler.
Donc de rechef viens à me consoler,
Pensant à moy qu'un pourceau ne se joue
Et ne se couche ailleurs que dans la boue,
Dont à l'exemple et suyvant sa nature,
Tu t'es plongé jusqu'aux yeux en l'ordure.
Puis pense aussi que j'en sçay plus que seize
Qui ayment mieux du lard rance à leur ayse,

En lieu secret, et en petis vaisseaux,
Que devant gens manger de bons morceaux.
Or voyla donc comment tu t'aymes mieux
Dedans mon cul qu'en aucuns autres lieux:
Or tiens ty donc et prens y tes esbatz,
Car je le veux et ny metz nulz debatz;
Voire, deffendz auxdict pet et la vesse
Que si hardy de t'user de rudesse,
Ains te repaistre et servir sans sejour
Du revenu qui leur vient chascun jour.
Et s'il est cas que le logis te plaise,
Ryme leans contre moy à ton ayse
Et fais des vers piquans en t'esbatant,
Sans oublier de boire un coup d'autant
Aux bons galans, ce semble à leur manière,
Qui pour rymer t'ont monstré mon derrière:
Car leur prescher est tel qu'il n'y faut rien,
Mais quand au faict chascun le cognoist bien.
Si faict on toy à tes jolis ouvrages
Pourtraict de gloire, et poinct de telz oultrages.
C'est un barbare, un sot, un estranger
Qui a voulu (contre moy) revenger
Les blasonneurs, et n'est pas de leur bende,
Comme disant, il merite une emende,
Car de ce faire ilz ne l'ont advoué.
Dont parles mal, ou tu es enroué,
Car je les sçay tous de si bonne sorte,
Qu'a moy plustost il tiendront la main forte
En cest endroict qu'a toy, qui sans raison,
As dict à tous injure en ton blason;
Mais c'a esté passant ta fantaisie
Comme tu dis en ton apologie,

Laquelle as faicte, estant bien conseillé,
Pour t'en couvrir comme d'un sac mouillé.
Tu dis après, ce n'est point un poëte;
O le bon corps pour prendre une allouette,
Mais le gros rat (que dis-je) le grand bœuf
Qui son stille enfle, aussi gros comme un œuf!
O par ta foy dy moy, ô nostre maistre,
Si je suis tel que tu as voulu mettre:
Que pretendz tu, reverend orateur,
Que pretendz tu sur moi simple auditeur,
En escripvant du moulle de mes brayes?
Sinon affin qu'a ton pouvoir t'essayes,
Que pour ce faire on t'estime sçavant,
Et que par tout aille et coure le vent
Que c'est toy seul qui par raisons très hautes
As remonstré aux blasonneurs les fautes,
Et que tu sois dict poëte approuvé,
Qui sur mon cul ton sens as esprouvé.
Mais (Joannes) je te pri ne prens gloire,
De desgainer sur moy ton escriptoire,
Car on sçait bien que n'en faiz point mestier,
Ainsi que toy qui es un grand routier.
Que pleust à Dieu que sans colle ne paste
Sceusse assembler comme toy, chaste et haste,
Et sceusse aussi de poësie tant
Que joindre peusse, estang avec estant,
Car c'est un art que l'homme qui en use,
J'estime heureux, pourveu qu'il n'en abuse,
Ainsy que toy, comme du vin l'homme yvre
Lequel ne sçait quel chemin il doit suyvre,
Et aussi tost frappe sur un enfant,
Comme sur un qui de luy se deffend,

Puis congnoissant sa folie diffuse,
Il se reprend, et trouve quelque excuse.
Ainsi est-il de ton susdict blason
Qui sans viser s'il y avoit poyson,
As délivré, puis voyant ma replicque,
Tu l'as cuidé couvrir de pierre ou bricque
En deschargeant sur mon cul tes fardeaux
Dont l'as couvert moins que de chalumeaux :
Je m'en rapporte, et en prendz pour arbitre
Le moindre gueulx qui en lira le tiltre.
Or, prens mon cul doncques et t'en repais,
Et cependant les gens feront la paix,
D'entre nous deux, ou si tu veux sentence,
Metz y le nez et poursuys l'audience,
Car quoi que soit tousjours plusque à demy,
Jean ne faudra à estre mon amy,
J'entendz, pourveu qu'il mette à bas sa lance,
Et qu'a mesdire il impose silence.

BLASON DU PET ET DE LA VESSE.

EUSTORG DE BEAULIEU.

Pet furieux, et vous, vesse auctentique,
Qui bataillez pour la chose publicque
Du trou du cul à l'encontre du nez,
Je sens mes doigtz tremblans et estonnez
En commençant d'escripre vos louenges;
Ce non obstant voz hautz faictz non estranges
M'ont asseuré, et mis en appetit
De mettre en vers au moins quelque petit.

O doncques, pet, bruyant et plein d'audace,
Garde n'avez que le nez vous deffâce,
Vienne hardyment, luy et tous ses suppostz,
Jà n'obtiendra vos siéges et repos.
Et s'il se plainct des fins tours de la vesse,
La disant traistre, et que plus par finesse
Que par vaillance elle gaigne sur luy,
Bien se declaire avoir le cueur failly
De la blasmer de ce qu'elle ne tousse,
Et que le vainq sans plus quant elle poulse.
Vaut-il pas mieux vaincre ainsi doulcement,
Que canonner et peter rudement?
Je dy que si, veu que d'ung seul tonnerre
Que faist le cul, feyt la pouldre et la terre,
Voire le poil dont il est atourné
Trembler de peur, tant se treuve estonné.
Vray est qu'ung pet d'ung cul qui a beau marge,
Faict bon ouyr, et le corps fort descharge;
Mais si la vesse est coulisse au sortir,
Non moins que luy (ou plus) se faict sentir:
Dont l'ung vault l'autre, et n'est qui sceut eslire
N'au vray choisir, le meilleur, ou le pire.
Et en tout temps et lieux ont liberté
D'user tousjours de leur auctorité,
Sans exempter pape, roi, duc, ne prince,
Tout leur est ung autant que le plus mince.
Doncq de rechef, ô gros pet de prouffit,
Pet où le sens de plusieurs ne souffit,
Pour collauder assez vous et la vesse!
Pet de nourrice alors que son filz berce,
Pet de trippière, et vesse de nonain,
Pas n'a grant froid qui vous a dans son sain.

Je dy encor, ô cul de grand valeur,
Que ton tainct faict de brunette couleur
Ne changera tant que seras en regne,
Et le tainct blanc qu'aux aultres membres regne,
Par cours de temps, peu à peu viendra laid.
Or doncques cul, resjouys-toy seullet,
Puisque tu as tant de vertu et grace
Que tout beau tainct, fors que le tien, s'efface,
Et advenant qu'il se peust effacer,
Mieulx que d'ung aultre on se pourroit passer.
Et pour renfort de ta louenge escrire
Dès que tu tiens de toulz membres l'empire,
Pource que peulx leurs beaultez disposer
Ou leur laisser, ou leur faire poser :
C'est quant tu es aux œuvres naturelles
Prompt et hardy, ou quant te fasches d'elles,
Et de toy pend leur joye, ou leur tristesse.
O cul vaillant, et remply de prouesse,
Combien heureux sont donq les membres tous,
Tant que tu as la foire, ou bien la toux?
Car cependant la crainte ne les mort
D'estre mordus, en chiant, de la mort.
Confessent doncq que sans tes bénéfices
Ils n'ont beaulté, tainct, plaisirs, ne delices.

LA COMPLAINCTE DE MONSIEUR LE CUL,

CONTRE LES INVENTEURS DES VERTUGALLES.

MAULDICTS soient ses beaulx inventeurs,
Ces coyons, ces passementeurs
De vertugalles et vasquines
Que portent un tas de musquines
Pour donner air à leur devant,
De telle sorte que le vent
Me donne tout droict en la barbe,
Qu'il n'y a casse ny rubarbe
Qui me garde de trucheter,
Quand on vient à les crocheter,
Dont j'ay maints assaultz et alarmes,
Tellement que souvent les larmes
En tombent et me font suer
A force de m'en remuer :
Voilà la peine que j'en porte.
Que le grand diable les emporte,
Et eulx et leurs inventions,
Et les abominations
Que ces estrangers nous enseignent,
Dont les playes seigneront et seignent,
De ma part j'en suys morfondu,
Car le devant pour ce estendu
Au moyen de ces vertugalles,
Me cause tant de rongne et galles,
De cirons et boutons de may,
Que j'en parle tout enrimé.

Ay-je doncq pas bonne raison,
Voyant le feu en la maison
De mon prochain qui me tourmente,
Par force et peine vehémente,
De me plaindre et me courrousser
De me veoir tant de foys verser ?
Un temps fut avant telz usaiges,
Lorsque les femmes estoient saiges,
Devinez, lecteurs, quant c'estoit,
Que tant on ne me tourmentoit :
Ce fut quant les cottes serrées
Rendoient les femmes asseurées
Des jolis babits et cacquetz
Des plus grandz et petis nacquetz
D'amours, car quoy en muguetant
Pour avoir ce que l'on prétend,
Une heure ou deux on devisoit
Cependant que l'on avisoit
Le lieu convenable et propice
Pour donner droict en la matrice.
On babilloit soir et matin,
On baisoit tastans le tetin,
On mettoit la main soubz la cotte,
On tastoit la cuisse et la motte,
Et se pendant que j'escoutois
Ces beaux propos, je m'appressois
Et donnois ordre à mon affaire,
Me doubtant qu'on me vouloit faire
Ou à mon voisin un lardon
D'un pied ou demi de bourdon.
Ainsi quant propos on tenoit,
Quelque homme ou femme survenoit

Avant que tout fut debatu
Qui me gardoit d'estre batu,
Ainsi je n'estois point surpris.
Mais maintenant qu'on a aprins
Moyen qui de l'autre s'esgare,
Je suis frappé sans dire gare,
Et le mal tumbe sur ma teste
Auparavant que je m'apreste,
Estant tousjours prins en sursault,
Doubtant qu'on leve si très hault
Ses vertugalles promptement,
Que l'on veoit tout appertement
La butte où chacun veult tirer
Soubz l'espoir de me martirer;
Et n'ay loisir de m'apprester,
Qu'on ne commence à culleter,
Par quoy j'endure tant de peine,
Que souvent en suys hors d'alaine,
Que l'on diroit estre punaise,
Tant on m'en sent mal à mon aise;
Et ay le cerveau esventé
D'estre en la sorte tourmenté,
Qui bien souvent me rend resvant;
Qu'à tous les diasbles le devant
Qui faict de mal au derrière,
Et n'y a dame ou chambrière
Qui ne vueille s'entre mesler
Aulcunes fois de m'esbranler.
Depuis qu'on les a inventées
On voit les femmes effrontées,
Et si elles font renverseure,
On les voit jusque à la fressure,

Et ne sçauroient leur c.. cacher,
Quand quelqu'un les vouldroit facher.
Lucifer en fust l'inventeur,
Ou Friscasse son serviteur,
Afin de faire traverser
Ceux qui taschent à les berser.
Celles aussi qui sont bersées
Et par tant de foys renversées
Que icy et en autre cartier.
Ils ne cherchent autre mestier
Quoyque l'on en dic ou barbouille,
Car ce vent d'abas qui chatouille
Leurs devant les faict soubhaitter
Quelque muguet pour les gratter;
Cependant il n'y a que moy
Qui en ait soucy ou esmoy,
Et me fault le travail choisir
Pour donner à l'autre plaisir.
Sus cela qu'en voullez vous dire?
Y a-il matiere de rire
De veoir ma cause ainsi foullée?
Car cloche n'est tant esbranlée,
Sonnast-on pour un trespassé,
Que je suys, qui m'en sens lassé,
Et si n'ay trou, sens ne mougnon
Qui ne serve à mon compaignon.
Quant mon compaignon rit et dance,
J'observe après luy la cadence,
Car les dames aux talons cours
Peuvent bien peu sans mon secours,
Et n'y a point de friandise
Sans mon ayde à la marchandise:

Qu'il soit ainsi je m'en rapporte
Aux amis de la basse-porte,
Et comment ilz sont angoisseux
Quant ilz me sentent paresseux;
Et au contraire quant je trotte,
Il n'y a femme tant soit sotte
Et mal apprise au jeu du bas,
Qui ne donne joye et esbas.
Aussi sans moy il ne peut rien,
Car c'est moy qui luy faict ce bien
De lui monstrer son remument,
A qui, pourquoy, où, et comment,
Il doibt trouver mouvoir saillir,
Quant quelqu'un le vient assaillir,
Et comment il fault faire l'estraincte.
Or voyez comment on me traicte
Pour à tel bien, et faictz respondre:
On me faict tous les jours morfondre
Au moyen des habitz recentz,
Dont je jure tous mes ciuq cens,
Qu'elles mourront ou je mourray;
Et jamais ne me remuray
En despit de tous leurs habitz:
S'elles ne changent leurs habitz;
Mais je m'enquerrois volontiers
S'elles treuvent en leurs psaultiers,
Que tels habitz au tour ordez,
Leur soient selon Dieu concedez,
Desquels leur devant est coiffé;
J'ay grand peur d'en estre eschauffé,
Après que j'auray bien souffert
Au milieu et profond d'enfer.

Ce n'est pas tout si un miserre
Faict la Court, soudain je me serre
De frayeur que tel bravousin
Ne me prenne pour mon voysin :
Car ces vertugalles ouvertes
Rendent les fesses descouvertes,
Et moy aussi le plus souvent,
Aussi soudain que le devant,
Que faict qu'à terre je me veaultre,
Ayant peur de l'un et de l'aultre.
Par tant je les veulx adviser;
Sans plus longuement deviser,
A leurs habitz qu'ils donnent ordre,
Tant qu'on n'y treuve plus que mordre;
Ou contre elles me fascheray,
Et de mon vent leur lascheray
Si très punais et si très ord,
Qu'il n'y restera que la mort;
Et s'il advient que quelque amy
Me treuve au combat endormy
En sa grande necessité,
Dye que je suys irrité
Pour ces habillemens nouveaux
Qu'ont inventé ces jeunes veaux.

RESPONSE DE LA VERTUGALE AU CUL,

EN FORME D'INVECTIVE.

Mercy Dieu, gentil cul infect,
D'où est venu ce grand forfaict

De parler de la vertugalle?
Cul vilain, cul punays, cul sale:
En ton épistre mal limée
Tu denigres ma renommée,
Mal disant de mes inventeurs,
Cul plain de vilaines senteurs,
As-tu ozé par sotte rithme
Indigne du tout qu'on l'imprime,
A vertugalle t'atascher
Pour mon loz et bruyt empescher?
As-tu ozé par escripture,
Vilaine et orde créature,
Contrepeter à mon honneur
Voulant de moy estre vainqueur?
Ton tiltre trop présumptueux
Veu que tu n'es qu'un cul breneux,
Te dict monsieur à pleine gorge,
Monsieur de A P, monsieur S. George,
Le bon sainct: il n'est pas ainsi,
Ton pere fut maistre fy fy,
Et Chiabrena fut ta mere,
Gens tout remplys de vitupere,
Et tu parles de mes ancestres,
De toute honnesteté les maistres;
Tu menasses les jeunes femmes;
Disant que les feras infames,
Et que ne te remuras point,
Quand viendront sentir les doulx poinct.
Cela ne gist en ton pouvoir,
Car subject es à leur vouloir,
Et s'il fault que plus hault raisonne,
Membre n'y a sur la personne,

Si noble, si puissant qui puisse
Sans vouloir faire son office:
Et pour cela doresnavant
Tu te remuras plus souvent.
Tu te ventes de tes beaulx faictz
Et dys que plus souvent tu fays
Pour ton plaisir sortir de table,
L'homme fut-il plus venerable,
Quand il a monsieur lava tost:
A cela respondray bien tost:
Ce n'est pas toy, mais bien nature
Qui ne peult endurer d'ordure,
Aultrement l'homme periroit,
Ou bien mille maulx encourroit.
Quant est de moy : le mien usaige
Fut inventé d'ung homme saige;
Il a voulu que fusse ronde;
Plus parfaicte figure au mondo
Ne trouvez que rotondité,
Plus plaisante à la deïté;
Le soleil rond, ronde la lune,
C'est une chose bien commune,
Le ciel tout rond pareillement
Et la terre et le firmament:
Brief toutes précieuses choses
Sont en rotondité encloses,
Et ce qu'ayme sus tout la gent,
Rond est l'or, et rond est l'argent.
Faicte je suys pour les grandes dames
Vertueuses de corps et d'ames,
Faicte je suis pour damoyselles
Qui ont vers leurs marys bons zelles;

Je dy qu'une femme de bien
Pour avoir meilleur entretien
Et playre plus fort à son homme
Me denst porter voyre dans Romme,
Non pas une femme commune
Qui change ainsi comme la lune :
Je leur fays avoir bonne grace
En quelque lieu qu'el' soyent, ou place,
Soit pour basler, soit pour courir,
Preste suys de les secourir.
Bien venue suys en la court
Pourveu que l'argent ne soit court.
Là tout le monde me salue,
Là je suys la très-bien venue :
Homme n'ha là tant de puissance
Qui ne me doibve obeissance;
Homme n'ha là tant de sçavoir
Qui ne soit bien ayse à me voir.
Vestue suys de drap de soye
Et satin et veloux en voye,
Le drap d'or et le drap d'argent
Faist avoir aux dames corps gent,
Entretaillé, frangé, houppé,
Bordé et de menu couppé;
Là je suys de tous honorée,
De grans chesnes d'or décorée,
La petite pomme pendant,
Ou la sphère d'or : cependant
Je vous laisse à penser la grace
Que donne à ceste noble race.
Et puys seray exterminée
Et pour ce vilain descriée

Pour ung cul, non pas ung cul, non,
Mais le vray infernal chaudron :
Je m'en rapporte à ces marchantz
Qui sont ès villes et aux champs,
Qui chiraient bien petites crottes,
Si ce n'estoit que tousjours trotte.
Je suys bien venue en tous lieux,
Voire jusques à ces grands Dieux,
Car quant à moy toute personne
A qui mon amitié je donne
Devient à tous si gratieux,
Que Juppiter lairroit les cieulx
Et se muroit encore en cygne
Pour froter contre moy l'eschigne,
Et ung viel cul rempli d'envie,
S'efforcera d'oster ma vie.
Trou punais, cloacque et sentine,
Ta langue plus que serpentine
Ainsi me rend le mal pour bien,
Disant que je ne sers de rien;
Je couvre ta grand infamie
Et je serai ton ennemie :
Si tu cognoissois le grand bien
Que je te fays, aussi combien
Je te suys en tout lieu propice,
Tu me dirois es-tu sans vice.
Sçays-tu pas bien premièrement
Que tu es le vray fondement
De toute ordure et vilenie?
S'il y a quelcun qui le nie,
Y mecte le nez bien avant,
En parlera comme sçavant :

Tesmoings seront les chamberieres
Qui se retirent des croupieres
De leurs maistresses plus souvent
A cause de ton vilain vent.
Tu es ung traistre arbalestrier,
Car en feignant estre dextrier,
Tu vise en bas, puis ta poison
Droict au nez les frappe en traison,
Que si ce n'estoit mes parfunctz
Qui ressuscitent les defunctz,
De toy serois empoisonnée:
Ton humeur mal assaisonnée
Avecques ta puante halaine
Est de ma maison trop prochaine.
Tu diras qu'on ne peult sans toy
Estre vivant: mais bien sans moy,
Et qui veult vivre longuement,
Il fault donner à son cul vent:
Je le confesse, cul infect,
Car pour cela as esté faict.
Mais pourtant ce n'est pas à dire
Que quand tu entres en ton ire,
Doibves blasmer les biensfaicteurs
Et mes très sages inventeurs.
Sçay-tu pas bien que ton office
Est sans douleur et malefice
Seulement descharger le ventre,
Et alors fault-il pas qu'on entre
En quelque lieu cloz et estroict
Que l'on appelle le retraict?
Mais quoi? en tous temps et saison,
Soit en publicque, ou en maison,

Tu n'as jamais aulcune honte,
Fut ung roy, fut ung duc, ou conte,
Au lict, en table, ou en église,
Tousjours esventes la chemise,
Et lors de tout bien ennemy
Tu fays que souvent ung amy
Qui aymoit ardemment sa mye,
Pour ung pet la tienne ennemye
Et nous sommes tous estonnez
Comment tu en veult tant au nez.
Je te diray venant au poinct,
C'est pour ce que tu n'en as poinct,
Cul infâme, cul envieux,
Cul à tous humains odieux,
Ozes-tu prendre hardiesse
De parler contre ma haultesse?
J'ai veu des culz plus d'ung millier
Qui ont voulu s'humilier
A moy pour acquerir ma grace
Et eulx aussi en toute place,
En tous lieux sont si bien venus
Que sans eulx froidiroit Venus.
Pas ung mot ils ne sonneront
Et leur office ne feront
Qu'en lieu secret à certaine heure,
Et tousjours est nect leur demeure;
Mais toy ne sçay que cul tu es,
Pour le moins tu n'es qu'ung punays.
Que mauldit soit le citadoux
Avecques le sien chicanoux,
Qui l'austre jour me desrobèrent,
Et au champ gaillard me portèrent,

Où vilainement fut donnée
A la garse bien verolée
Du citadoux nommé Le Blanc
Qui n'ha vaillant ung petit blanc,
Et ne sert que de macquereau.
On deut jetter cela en l'eau,
Ou bien brusler à petit feu :
Estimez-vous cela ung jeu,
De desbaucher d'honnestes femmes?
Au feu, au feu, tous ces infames
Qui vendent les filles de bien.
Je sçai bien qu'on n'en fera rien,
Raison est par trop endormie.
En somme, ceste belle amie,
Dudict citadoux se prépare
Pour faire en rue la fanfare
Et estre de tous regardée.
Or, elle donq ainsi fardée
S'en aloit tout droict à la messe,
Mais en alant fit une vesse
Que je sentis tant de travers,
Dont je la feis cheoir à l'envers,
Où fut bien une heure et demie,
Pensant que fust evanouye,
Et lors montroit ses gringuenaulde
Plus dures que les baguenaulde
Qui pendoient de son cul infect,
Et pour vous dire tout son faict,
Elle l'a tant faict à chascun
Que ses deux troux ne sont plus qu'un.
Finablement il se reveille
Et sescouant ung peu l'aureille,

En sa chambre elle est retournée,
Où comme femme forcenée
Se tiroit par ses noirs cheveulx,
En faisant promesses et vœulx
Que jamais ne me porteroit,
Et que plustost me brusleroit.
Ce cul indigné de l'affaire
D'avoir esté veu et sa foyre,
Maintenant me vient à reprendre :
Ne le deust-on pas mener pendre,
De s'attacher à vertugalle,
Je ne suys faicte pour la gale,
Mais bien pour couvrir les genoux,
Mes damoyselles d'entre vous,
A ce viel cul de Lucifer
Propice à servir ung enfer,
Sur moy aussi blasonnera
Et point on ne l'en punyra?
Tu en mourras de malemord,
Cul puant, cul hydeux, cul ord,
Et seras pour plus l'esclarcir,
Porté par les noirs à noircir,
Au trou punais cherderonnet,
Encores grace, qu'on li mect.
Là tu recepvras les esgoutz
Du champ gaillard qui sont si doulx,
Et toutes ces filles paillardes,
Ha, je voulois dire gaillardes,
Le jour et feste sainct Pansard
Descendront de ce champ gaillard
Portantz tribut, faisant hommage,
Baiseront ton pelaut visage,

Et pisseront toutes illec
Pour en roser ton villain bec.
Quant à cil qui m'a desrobée,
Une potence est préparée
Veis à veis de ta sepulture
Pour reparer la grande injure
Et me faire amende honnorable
Pour le crime du miserable :
Cependant le pauvre villain
Seulement mangera du pain,
Et de l'eau des egoutz bura
Puis après on le pendera.
Ainsi de ces vilains vengée,
En mon estat seray rengée,
Et regneray toute ma vie
Entre les gens malgré envie

BLASON DE LA CUISSE.

LE LIEUR.

Cuisse où j'ay long temps prétendu,
Plus ferme qu'ung fort arc tendu,
Cuisse plus dure que le marbre
Le soubstien et le gros de l'arbre,
Cuisse sans qu'a, cuisse sans si,
Qui porte fleur et fruict aussi.
Cuisse qui soustiens la pelotte
Je n'oseroys dire la motte
Qui par nature est décorée
D'autre toyson que la dorée,

Ce n'est or, velours, ne satin,
Mais d'ung petit poil argentin
Plus delyé que fine soye.
Cuisse mon bien, cuisse ma joye!
Cuisse qui sert de boullevert
Au pertuis si tres peu couvert,
Qu'on n'y pourroit avoir choisi
Qu'ung bort de satin cramoysi.
Cuisse parfaictement taillée,
D'un fin esmail blanc esmaillée.
Cuisse qui n'a ride, ne fronce,
Mais bien convoyteuse semonce,
Qui vient saisir le poursuivant
De mettre la main plus avant.
Cuisse qui as la chaleur telle
Qu'a y toucher chose est mortelle,
Mortelle, qui jusqu'à mort dure,
Cuisse plus forte et trop plus dure
Que l'aymant qui le fer attire
Car tu traitz, et l'on ne retire
Sa main de toy sans maladie.
D'y penser, cuisse rebondie,
Cuisse refaicte et bien planiere,
Cuisse qui n'est point heronniere,
Cuisse friande, et cuisse ronde,
Cuisse la plus belle du monde,
Cuisse qui faitz l'œil esmouvoir,
Cuisse qui faitz tetin mouvoir,
Cuisse qui faitz parler la bouche,
Ung temps avant que l'on te touche,
Cuisse qui faitz la main servir,
Cuisse qui te faitz poursuyvir.

Cuisse qui tout le corps supporte,
Cuisse qui garde, et tient la porte
Au fort chasteau de jouyssance.
Cuisse qui as bien la puissance
De faire tendre et desbander
Et incontinent rebander,
Cuisse qui faitz faict et deffaict,
Cuisse sans qui nul bien n'est faict.
Cuisse de qui le souvenir
Me faict souvent le goust venir
Mille ennuitz et mille plaisirs;
Pour cent esbas, cent desplaisirs.
Cuisse en beaulté la plus feconde,
Cuisse qui n'a point de seconde,
Cuisse de belle creature,
Cuisse chef d'œuvre de nature.

BLASON DU GENOIL.

LANCELOT CARLES.

Genoil sans os, genoil plus mol que paste,
Genoil qui faitz penser à qui te taste
Tout l'embonpoinct qui près de toy repose,
Genoil par qui le reste se dispose,
Genoil qui es gracieux à toucher,
Et doulcement convies d'approcher.
Genoil qui es gardien de la porte
Du lieu où est la partie plus forte;
Genoil qui rendz ta rigueur, oubliant
La reverence au genoil suppliant;

Quand l'humble amy par ta doulce accointance,
Faitz parvenir au bien de jouyssance :
Traicte moy bien, ô genoil gracieux,
Et donne moy ce bien tant precieux ;
Ou autrement de toy me pourray plaindre :
Car je puis bien jusqu'au tetin attaindre,
L'oreille entend mon affaire compter,
L'esprit me veult et le cueur contenter.
L'œil m'a servy souvent d'heureux message
Et m'a porté du bon cueur tesmoignage.
La bouche m'a de mes ennuys passez
Tant allegé, que j'ay dit, c'est assez.
La main m'a tant honnoré et prisé
Que dire puis, je suis favorisé.
C'est doncques toy en qui est le pouvoir
De ce qui reste, et plus desire avoir,
Dont te supply que ne me vueilles estre
Trop rigoreux, mais vueilles moy congnoistre
Pour ton amy, quant près de toy seray,
Te promettant qu'en riens n'offenceray.

BLASON DU PIED.

LANCELOT CARLES.

Ceulx qui ont faict de l'œil, bouche et oreille,
Du noble cueur, du tetin grant merveille,
Ilz en ont dit tant qu'il est impossible
De dire mieulx d'une chose passible,
Et ont voulu mettre entre les cinq sens,
Le cul, le c.., et par leur gentil sens,

Ilz en ont faict trop mieulx que leur debvoir,
Et du genoil ce qu'homme en peult avoir
Secrettement en ont dit en commun,
Mais toutes foys ilz en ont laissé ung
Qui est parfaict, et digne d'estre mis
Au ranc ou sont les principaulx amys,
Qui sont commis pour porter tesmoignage
Que des cinq sens chascun luy doibt homage.
Et sans mentir aussy vray comme Dieu,
Sans luy eulx tous ne partiroient d'ung lieu.
C'est le gent pied messagier de l'esprit,
C'est luy par qui est porté tout escript,
C'est luy qui fait entendre à la pensée,
Quant l'amour est par amour commencée,
Et lors la main s'il luy plait riens escripre,
Soudain le pied est prompt de l'aller dire:
Car sans le pied, nulle dame peult estre
En lieu qui soit qu'il n'ait causé tel estre,
S'elle est au lict le pied luy a portée,
S'elle est aux champs le pied l'a transportée,
C'est donc le pied qui fait les sens mouvoir.
C'est luy qui a sur les autres pouvoir,
Qui fait debvoir de porter la parolle
De ce qu'on dit en maint secrette escolle;
Car si l'œil voit la chose qu'il demande,
Incontinent au pied la recommande
Pour la querir et emmener soubdain,
Et le pied part aussi soubdain qu'ung dain
Pour apporter la chose commandée
Plus promptement qu'on ne l'a demandée.
La bouche aussi s'elle dict ou faict dire,
Ce que le cueur a pensé ou desire

A ce prompt pied ira de telle sorte
Qu'on ne le sent qu'il ne soit à la porte,
Et sagement fait sçavoir à l'oreille
Ce que le cueur souvent la nuict esveille.
Luy apportant pour le reconfermer
Le petit c.. que je n'ose nommer,
Qui sans le cul ne vient en nul affaire,
Car en tous cas le sert de secrettaire
Pour ce qu'ilz sont voisins de si très près,
Qu'on pense bien, qu'ilz le font tout exprès.
O digne pied qui tous autres sens passe,
Sans que sans toy le pauvre amant trespasse
Si tu ne viens luy porter l'asseurance,
De l'amytié ceste perseverance,
Et quant il t'oyt marcher dedans sa chambre
Il n'a sur luy nerf, ne veyne, ne membre,
Qui ne se dresse afin de recepvoir
La joye au cueur que tu luy fais sçavoir.
N'est ce pas toy qui porte tout le corps,
Et de Venus les amoureux recors.
Au corps y a l'œil, l'oreille, la bouche,
Le c.., le cul et la main qui les touche
Quant il luy plaist, et s'elle y prend faveur
Tousjours aura de ces deux la faveur
Si le genoil se cline, ou obeyt,
Ne pour cela nul ne s'en esbahit,
Car si le cul, ou le c.. veullent faire
En quelque lieu en secret leur affaire,
De s'enclyner le genoil est tenu,
Tantost couvert, aucunes foys tout nud.
Et puis le cueur qui est noble de soy,
Qui de tous tient enferrée la foy,

Et tous ceulx cy le pied par tout les porte,
Qu'il soit ainsi au cul je m'en rapporte,
Demandez luy qui le porte au retrait
Sinon le pied pour mieux faire son fait;
S'il veut pisser, où faire autre mystere,
N'est ce le pied qui porte tout l'affaire !
Tout homme aussi quand il est peu hardy,
Escoutez bien cecy que je vous dy,
S'il veut fuyr quand on le veult charger,
N'est ce le pied qui l'oste du danger ?
Doncques le pied qui le corps saulve et garde,
De tous les sens il est la saulvegarde.
Que pense l'œil voyant le pied marcher?
Que nul des sens n'est digne en approcher
Car ce gent pied, mignon, doulx et faictiz,
Engendre aucueur les nouveaulx appetiz.
Le petit pied mesuré par compas,
Demonstre bien souvent ce qu'on n'a pas,
Le petit pied logé dans un patin
Bien net tiré soubz cotte de satin,
Faict foy du haut qui ne se monstre point
Qu'il y a plus de cent francz d'embonpoint.
Donc petit pied qui l'esprit transporte
Je te supply, porte moy à la porte
De ce pourpris où gist l'intention
Puis que tu as causé l'affection :
Car ce faict la à ton gré se termine
Puisque le tout porte sur ton eschine,
Tu peux bien donc entre mes bras boute:
Ce legier faitz, et puis le rapporter.
O joly pied de tous tant souhaité,
Tu es par trop à mon gré affeté,

D'ainsi porter ce petit c.. morveux
Qui n'a encor que bien peu de cheveulx,
Le petit poil follet prest à voller
Il joue bien de se faire affoler
S'il va la nuyct tout seullet sans chandelle,
Fust il caché dans une damoyselle.
Or doncques pied, comme tu es bien sage
Deffens le bien d'estre prins au passaige,
Car contre luy a plusieurs envieux,
Et sur le tout garde le bien d'iceulx :
Car pour petit qu'il soit dessoubz la charge
Il le feroit venir de la grant marge.
Et cela fait, tel est qui le procure
Que plus de luy jamais il n'auroit cure.
O pied sans per, qui tous les sens descouvre,
Par toy sera accomply un chief d'œuvre,
De tout le corps, et des sens qu'on a faict,
De tous seras tenu le plus parfait,
Ne sçais tu pas danser, baller, saulter,
Bien voltiger, aller, courir, trotter,
Les autres sens sans toy ne sont que bestes,
Car je les voy aux festins et grandz festes,
Que si n'estoit le pied qui les y porte,
On les feroit demourer à la porte,
Dont je concluds de parolle et de faict
Que le pied est un chef d'œuvre parfait
Qui est autant necessaire d'avoir
Qu'or et santé, richesse, ne avoir.

AUTRE BLASON DU PIED.

SAGON.

Pied de façon à la main comparable,
Pied ferme et seur, en assiete honorable,
Pied qu'on regarde avant cuisse et tetin,
Pied faisant guect de soir et de matin,
Pied necessaire avec l'œil pour conduire,
Pied convenable pour a chasse se duire,
Pied où se voit la grace et le maintien,
Pied où nature a mis nostre soustien,
Pied qui nous sert pour la muraille abastre,
Pied ordonné pour tout le corps esbatre.
Pied qui la main monstre d'affection,
Pied en qui gist nostre protection,
Pied pour asseoir le camp en toute place,
Pied pour casser, rompre ou fendre la glace,
Pied mort, pied vif, en dansant, en branslant,
Pied supportant du maintien le semblant,
Pied qui peut faire en maint lieux ouverture,
Pied qui poursuyt l'amoureuse adventure,
Pied qui s'arreste au besoing, ou qui court,
Pied resolu pour bien faire la court,
Pied demonstrant quelque bon tour par signe,
Pied où le geste et maintien se consigne,
Pied fondement soustenant tout le corps,
Pied propre à ceux qui ne sont les plus fortz,
Pied fort constant, pied qui conduict à l'arche,
Pied qui fait croistre un desir en sa marche,

Pied d'une greue assez longue honoré,
Pied de longueur moyenne décoré,
Pied par ses nerfs rendus dessus agile,
Pied par dessouz garde d'estre fragile,
Pied gentillet, pied voulté, sec et net,
Pied soustenant l'arche du cabinet,
Pied délicat, sensitif, pied tendre,
Pied qui nous fais l'amour par signe entendre,
Pied compassé de long et de travers,
Pied enrichy de cinq orteilz divers,
Pied amoureux de l'autre sans ennuie,
Pied qui peut bien sauver au corps la vie,
Pied mesuré, pied reglé en son pas.
Pied qui suyt l'autre en ordre et par compas,
Pied sans lequel un corps captif demeure,
Pied dont le corps a besoing à toute heure,
Pied qui poursuys la paix de tous discordz,
Pied suis donc l'ordre et triumphe du corps.

BLASON DU CORPS.

Ma plume est lente, et ma main paresseuse,
Le sens me fuyt par la craincte amoureuse,
En disputant sans resolution
De declarer ma grande passion.
O corps qui faict par sa grande vertu
Sentir un bien que j'ay celé, et teu,
Ne reputant langue tant soit puissante,
Digne à louer cela qui me contente.
Tu as puissance, ô corps de tel effect,

Que sans toy seul rien ne seroit parfaict,
Ny l'esperit de nous seroit cogneu,
Car comme vent, ou umbre est incogneu.
Et si l'on dict, ô corps, que pourriras,
Et que souz terre une foys tu yras,
Respondre peux sans simulation
Que l'esperit n'aura perfection
Tant que soyez ensemble glorieux,
Conjoinctz tous deux par accord gratieux.
Dois je essaier à louer ce beau corps
Tousjours presens à moy quand veille et dors?
Certes ouy, monstrant par ma foyblesse
Que l'on ne peult attaindre à sa hautesse.
O corps qui fais sentir un doux sçavoir,
Par le plaisir que l'on prent à te veoir,
En se trompant trop voluntairement,
Tous maux portant pour t'aymer doucement
Front plus polly que n'est le blanc yvoire
Qui faict trouver sa blanche toille noire,
Yeux doux, rians, plaisans en apparence
En qui l'on voit le nenny sans defence,
Nez droict et beau, bouche ronde et vermeille,
Espaisse et molle à nulle autre pareille,
Alayne chaude, ô comme tu m'es douce,
Lorsque ta langue a la mienne repoulse.
O blanche joue, ô sang qui en vous monte
En declarant dedouce amour la honte,
Comme tu es aux amantz agreable,
Et à moy plus plaisante, et profitable,
O belle gorge, ô blancheur tant unie
O dur tetin de quoy j'ay tant d'envie,
O battement de cueur, et de poictrine

Quant fort amour anticipe l'alaine,
O douce main, main molle blanche et charnue
Quant tu prens tout le sang si me mue.
Jambe legere à marcher promptement
Là où tu sçais qu'est venu ton amant.
O grosse cuisse, ô fesse bien troussée!
Quant dans le poing on la tient amassée,
O ventre uny, rond et dur et petit
De qui un mort en prendroit appetit:
Bras delyez qui servent de ceincture
A ton amy quant à toy se mesure,
Chair delicate, et douce à l'attoucher,
Heureux est cil qui se peut approucher.
Que dirai plus? Oserois je entreprendre
En cest escrit en louenge comprendre
Le bien des biens, le plaisir des plaisirs,
La cyme, et but de tous plaisans desirs.
Dieu des jardins, je t'invoque et appelle
A soustenir ceste juste querelle.
Donne moy force et puissance en effect
Que mon labeur je puisse veoir parfaict.
Doncques diray en toute reverence
O c.., ô c.., que tu as de puissance!
Las en toy gist seule perfection
De genre humain et sa creation,
En toy seul est le secret de nature,
Dedans toy est tout le bien qui m'asseure.
Honneste c.., espais plain de chaleur,
Qui fais sentir la parfaicte doulceur,
Si je pouvoye escripre ce que je pense
A te louer poin: ne feroye offense.
Or voyez donc si le corps ne doibt estre

Sur tout loué comme seigneur et maistre :
Car le prit-il, n'a que le penser,
Sans corps ne peut-on plaire, offenser :
Par quoy le corps est maistre des effectz
Qui nous sont tous parfaictz, ou imparfaictz.

BLASON DE LA BELLE FILLE.

PIERRE DANCHE.

Une dame d'excellente beauté
En tous ses faitz doit estre moderée,
Avoir le cueur rempli de loyauté,
Maintien rassis, contenance assurée;
Bouche riant, mignonne, savourée,
Œil verdelet, le front largettement,
Clere de vis, de couleur proprement.
Menton fourchu, la chevelure blonde,
Humble regard à lever doucement,
Parfaite en bien seroit la plus du monde.
Ferme tetin sur l'estomac planté,
Large entre-deux, rencontre relevée,
Gorge plaisante, et le col long, santé,
Le nez traitiz, sourcille deliée,
Mollette main, blanche, bien alliée
De doigts et bras gresle tant seulement,
Gente de corps, taillée droitement,
Hauteur moyenne, et de belle faconde,
Gorriere un peu, parler courtoyement,
Parfaite en bien servoit la plus du monde.
Parmy les rains bien fournie à planté,

Grosse cuisse et devant haut enc . . . ée,
Motte à plein poing, sans être trop hanté,
De doux accueil et de rebelle entrée,
Le ventre épais, barbe de frais rasée,
Tenir l'escu au besoing droitement,
Et son bourdon serrer estroitement,
Je ne m'enquiers du trop ou peu profonde,
Le compagnon porter joyeusemeut
Parfaite en bien seroit la plus du monde.

ENVOY.

Prince gentil, pour vostre esbatement
Si vous trouvez un tel appointement
Au petit pied, jambe grossette et ronde,
Montez dessus et picquez hardiment,
Parfaite en bien seroit la plus du monde.

BLASON DE LA FEMME.

Femme, te loue qui voudra,
Ta beauté jà ne l'absoudra:
Qui pourra, à t'aymer s'amuse,
Ta grace pourtant ne l'excuse:
Blasonne qui le saura faire
Toy, et tes membres pour te plaire,
Ton amour ne le peult purger
D'estre flatteur, et mensonger.
Car qui dit bien de ta personne
Qui n'est, ny honneste, ny bonne,
Te flattant; vérité ne dit.

Doncq' ne doit-il avoir credit
D'estre creu, en donnant louenge
A ta nature si estrange.
Et qu'il soit vray, or sus, ma plume,
Mouillez-vous d'encre d'amertume,
Et m'escrivez en aigres vers
Un blason, des autres divers,
Qui monstre à ces amants pensifs
En extase amoureux transis,
Que la femme, objet de leur vice,
N'est rien qu'un sac plein de malice
Du hault en bas: et aux costez
Farcy de maux et povretez
Tant, qu'il n'est possible qu'on nie
Qu'elle est la mêsme vilenie.
Femme, fy, femme, fy de toy:
Tant tu sens ton je ne sçay quoy.
Femme, de qui le corps fardé,
Souz ombre qu'il est regardé,
Cache souz belle couverture
Toute puantise et ordure.
Femme, de qui les cheveux blonds
Soient troussez courts, ou pendants longs,
Servent à l'amoureuse ruse,
Comme les serpents à Meduse.
Femme, de qui le large front
Chasse vergongne, et honte rompt
De fine force qu'il est duit
Par les yeux, au paillard déduit.
Femme, de qui les noirs sourcils
Servent à Venus, et à son filz
D'arc, confit en putes liqueurs

Pour tirer chasteté des cœurs.
Femme, de qui le perçant œil
Fait tourner tout plaisir en dueil
Par un regard envenimé
Souz couleur qu'on se pense aymé.
Femme, de qui les joues peintes
De vermillon, et de fard teintes,
Souz feinte rougeur, ont peau molle,
Et chair rongée de verole.
Femme, de qui le camus nez,
Ord, puant, morveux et punaiz,
Distille plus de gros morveaux
Qu'un allembic de fines eaux.
Femme, de qui les rouges levres,
Par doux baisers, donnent les fievres
A jeune fol qui se tient brave
D'avoir, baisant, humé ta bave.
Femme, à qui le fourchu menton,
Estendu long comme un baston,
Se resserre, rehaulse et couche
Pour faire la petite bouche.
Femme, de qui le faux parler
Espand maints mensonges par l'air
Pour vuider d'argent l'escarcelle
Du monsieur qui te pense belle.
Femme, de qui le pleurer feint
Du mari la colère esteint,
Et le rend paisible et vaincu,
Encor' qu'il se sache coqu.
Femme, de qui le faux visage
Bien dissimulant le courage
Se void, en moins d'un tour de main,

Fier, piteux, farouche et humain.
Femme, qui as gorge d'Albastre,
Que dy-je? mais gorge de plastre,
Qui souz la blancheur du dehors
Cache dedens troux noirs et ords.
Femme, qui es tous les matins
Une heure à dresser tes tetins,
Et d'un fer blanc, ou d'une charte
Faits que l'un de l'autre s'escarte.
Femme, qui pour garder de pendre
Ta grande peau, fletrie et tendre,
Et cacher ton tetin mollet,
Porte toujours un hault collet.
Femme, qui as ventre ridé,
Toutes fois de sangles bridé,
Afin que ta pance de vache
Jusques aux genoux ne se lasche.
Femme, qui te tiens glorieuse
De la partie plus hideuse,
Et la plus mal plaisante à voir
Que nature ha peu concevoir.
Femme, qui pour un trou puant,
Tousjours ord, baveux, et suant,
Faits plus de braves, et de mines,
Qu'un orfèvre, pour pierres fines.
Femme, de qui le cul osté
Avec un petit de beauté,
Le demeurant ne sert à rien,
Qu'à priver l'homme de tout bien.
Femme, fy, tant tu es immonde :
De ton ordure vint au monde
La malencontreuse VEROLE,

Qui tant d'honnestes gens affolle.
Femme, venimeux animal,
De toy sort un poison plus mal
Et plus pernicieux à l'œuvre,
Que de serpent ne de coleuvre.
Femme, plus que vieil ours velue,
Qui as la vieille peau pelue
D'un dur poil, retords à gros nouds,
Du nombril jusques aux genoux.
Femme, à qui la cuisse heronniere
Est plus seiche que cheneviere,
Et si est toujours arrousée
D'autre chose que de rousée.
Femme, qui les genoux crasseux
Plies tant souplement à ceux
De qui tu prends, ou tu esperes
Plaisirs, présents et bonnes cheres.
Femme à qui la jambe de grue
Faite toute d'une venue,
Fait mille saults, et mille pas
Que le bon mary ne sçet pas.
Femme, non chaussée, ains bottée,
Et jusques aux fesses crottée,
Plus tost te feroit-on mourir,
Qu'on ne garderoit de courir.
Femme, desloyalle et perjure,
Qui tousjours dis, ou fais injure,
Si ne trouves autre ennemy,
A ton mary, ou ton amy.
Femme, de qui le faux semblant
Fait mourir hommes en tremblant.
Femme, de qui les doux attraits

Font

Font plus grand playe qu'agus traits.
Femme, de qui le ris plaisant
Est trop plus que poison nuisant.
Femme, qui enchantes et perds
Les plus savants, et plus experts.
Femme, plaisir de demie heure,
Et ennuy, qui sans fin demeure.
Femme, qui ne vaux qu'à gaster
Ce que l'homme peult acquester.
Femme, qui faits tous les maux naistre,
Femme, qui tousjours les faits croistre;
Femme, malencontre en mesnage,
Femme, malheur hors mariage.
Femme, soudaine repentance,
Femme, mortelle penitence.
Femme, d'ans et d'yeux corratiere,
Femme, d'esprits et cœurs meurtriere.
Femme, feu du diable attisé,
Femme, mais diable desguisé.
Femme, que pourrois-je plus dire
Pour plus amplement te descrire?
Rien : je dy assez de diffame
En un mot, quand je te dy femme.

BLASON

CONTRE LES BLASONNEURS DES MEMBRES.

GILLES CORROZET.

L'HONNESTETÉ qui doibt estre en la bouche,
Les mots dorez que par escript on couche,
Donnent louenge et honneur non en vain,
Au bon diseur et au juste escripvain.
Tout au contraire une parolle dicte
Laide et vilaine, ou en papier escripte,
Rend son autheur de macule taché.
Pourquoy aulcuns ont-ilz doncques taschè
Se rendre obscurs perdans leur renommée,
Tant qu'en tous lieux leur personne est blasmée?
La volupté et sensualité
Leur ont ainsi leurs cueurs debilité,
Tant et si fort que le mal par dehors
Monstre l'effect de ce qu'est dans le corps;
Selon la chose en quoy le cueur habonde,
La bouche parle, ou soit necte ou immunde.
O qu'on dict bien proverbes evidentz,
Du sac ne sort que ce qui est dedans;
On le congnoist, je ne sçay quelz rithmeurs,
Tous corrumpuz de parolle et de meurs,
Ne font escriptz que de choses trop vaines,
En corrompant toutes vertus humaines:
L'ung s'entremect de descripre ung tetin,
Et l'aultre ung ventre aussi blanc que satin,
Lung painct les yeulx, l'alutre les cheveulx blondz,

L'aultre le nez, l'aultre les genoux ronds ;
Mais plus cela tend à concupiscence,
Qu'à demonstrer de beaulté l'excellence :
Las n'y a il que ceux-là que j'ay dict ?
Certes si a, et si aulcun mesdict
De leurs escriptz, c'est sans faire nuysance
A leur parler et parfaicte élegance,
Mais du subject c'est le plus ord et salle
Dont fut parlé jamais en chambre ou salle.
Les noms sont beaulx qu'appropria nature
Aux membres bas de toute créature,
Mais blasonner ces membres veneriques,
Les exaltant ainsi que déïffiques,
C'est une erreur et une ydolatrie,
De quoy la terre à Dieu vengeance crie.
O quelz menteurs, ô quelz beaulx blasonneurs,
Qui font marché si grand de leurs honneurs !
Ma plume auroit grande honte d'escripre
Telz vilains motz, et ma bouche à les dire ;
D'eulx mesmes sont en faictz et dictz honteux,
Et Cicero dictz sans estre doubteux
Que tout ainsi que nature les cache,
De les nommer ainsi elle se fâche.
Pensez-vous poinct qui faictes ces blasons,
Combien de gentz par voz sotes raisons
Vous abusez ? Certes, la chose est seure,
Que ces sotz motz leur engendre luxure :
Les gens de bien en sont scandalisez,
Et vous, seigneurs, qui ces blasons lisez,
Prenez la lettre et en laïssez l'esprit,
Et plus ne soit tel cas mis par escript,
Car c'est l'esprit Cupido et Venus.

Et vous aussy qui pour sçavantz tenus,
Estes des sotz, estes-vous dictz poëtes?
Certes nenny, mais vous estes chouetes,
Non ressemblans aux très beaulx et blancz cignes,
Vous n'en avez les marques ne les signes:
Les cignes blancz sont les oiseaulz sans vice,
Qu'au dieu Phœbus on donne en sacrifice,
Et qui sont mis pour armes pardurables
Aux escussons des poëtes affables
Pour denoter que chasteté bien franche,
Saincte vertu paincte de couleur blanche
Se doibt loger en cueur et en pensée
Des escripvains, et non estre offensée.
Ceux-là ne sont cignes, mais noirs corbeaulx
Qui font escriptz indignes d'estre beaulx:
De telz oyseaulx la plume trop s'abaisse,
Et au voller les haultes choses laisse,
En s'amusant aux basses corruptibles.
Delaissez donc telz escriptz trop horribles,
Et ensuyvez icelluy qui blasonne,
L'effect de mort qui repos à tous donne;
Car qui de mort la souvenance aura,
Aultres blasons jamais il ne fera.

Plus que moins.

LES CINQ BLASONS,

DES CINQ CONTENTEMENS EN AMOUR.

MACLOU DE LA HAYE.

I.

Regard ardant, cruel meurtrier de l'ame,
Et qui le corps retire de la lame,
Portant l'enfer en son superbe trait,
Et Paradis en son plus doux attrait.
Regard posé d'un œil demy ouvert,
Orné d'esmail, d'esmail noir, blanc et verd,
Dessous le sein d'une voille argentée
Rasserenant l'œillade redoutée.
Regard aygu à la force asseurée
Contre les rais de la torche etherée,
Et qui descend par sa vivacité
Au fond plus creux du val précipité,
Perçant l'espais du corps de l'univers
De part en part non lucide au travers.
Regard en qui tant de vertu s'assemble
Que son moins vainc l'aigle et le lynce ensemble.
Regard pudique irrité quelque foys
Du vil accent de la lubrique voix,
Qui fait rougir la blancheur lilialle
Sous un ciel paint de honte virginalle,
Et relevant ses rais en la pensée,
Monstre combien son ame est offensée.
Regard qui peult seullement par un clin

Du corps mourant retarder le declin,
Et ramener mainte ame vagabonde
Dedans son corps de longtemps mort au monde.
Regard luisant, la transparante porte
Du cueur caché, où amour se transporte :
Regarde moy, seiche mes tristes larmes
Contre le mal, foibles et vaines armes,
Oste l'ardeur qui m'esblouit, à fin
Que de mon deuil je puisse voir la fin.

II.

Ouye assise au chef de la beauté
Dedans le clos d'honneste privauté,
Et située en deux fosses petites
Sous un silence à costé des charites,
Que les rameaux d'un bois mouvant tout d'or
Vont ombrageant et le blanc marbre encor
En la façon que le fleuve ondoyant
Orne le flanc de son bort tournoyant.
Ouye dont la porte blanche ouverte
Ornée au bord d'une émeraude verte
Ou d'un rubis dedans l'or embelly,
L'albastre égale, et l'yvoire polly.
Ouye en qui differents vents s'entonnent,
Qui toutes fois le moins d'elle n'estonnent :
Mais les plus fiers contraires à son heur
Va repoussant d'un foudroyant bon heur,
Ou la raison sa garde valleureuse
Le va chassant en l'onde oblivieuse.
Ouye à qui la deffense ne fault
Du grec Ulysse industrieux et cault,
Ne craignant point d'infinité de foys

Ouyr chanter la naufragante voix,
Et qui ne laisse entrer dedans son centre,
Que ce que veult que l'ame chaste y entre.
Ouye prompte aux escoutes veillant
Pour le repos du regard sommeillant,
Estant du cueur une secrette entrée
Propre à la voix de l'amour penetrée,
Escoute un peu le torment de mon ame
Souffrant passer les soupirs de ma flamme,
Escoute moy, je te pry, par pitié,
Pour conforter l'atente d'amytié.

III.

Ris, où d'amour les rudes traitz benins,
Sous deux croissans ou deux arcs hebenins
Sont affinez par l'experte nature,
Tirans le cueur de toute créature;
Ris qui baissant deux blanchissantes voilles
Cache à demy deux luysantes estoilles,
Ou deux soleilz à midy reluisantz
Les chefz enceintz de rayons très-luisants.
Ris qui descouvre aux jouës egallées
Parmy les lis deux petites vallées,
Ou d'un cristal quelque foys les rosées,
Chet au vermeil des fleurs bien arrosées,
Lesquelles fleurs et blanches, et vermeilles,
Ne sont aux choix des pillardes abeilles,
Qnoy que leur moins grandement leur agrée,
Comme sans plus chose aux Dieux consacrée.
Ris doucement le coral entr'ouvrant,
Lequel un rang de perles va couvrant,
Ou pour le moins l'yvoire blanc descœuvre

Mis seullement par la nature en œuvre.
Ris au doux sons sans ordre interrompuz
Dont les ennuis et les cris sont rompuz,
Sous un doux plaint bruyant souëvement.
Ris qui souvent d'inégal mouvement,
Ce marbre blanc ores pousse et repousse
Ny plus ne moins que le vent fait l'eau doulce
Sous le souspir d'un zephire odorant
Mieux que l'odeur l'Arabie honorant,
Ris ouvre moi ton celeste sejour,
Descouvre moy le serain de ton jour
Parmy l'obscur de mon dolent esmoy
Lequel ne soit entendu que de moy.

IV.

Voix angelique armonie des cieux,
Divine voix aux accents gracieux,
Voix qui passant par deux lêvres descloses
Laisse à regret deux beaux boutons de roses,
Ou l'air serain vacabond à l'entour,
Jaloux attend son envieux retour.
Voix qui laissant un clos de perles fines,
Passe plaintive aux compagnes voysines
Pour au plus creux du rocher s'entonner
Qui fait la fin de sa plainte sonner.
Voix alliée à la diserte langue
Interpretant l'internelle harangue,
Sous un odeur que l'Arabe estranger
Voudroit tousjours à la sienne changer,
Voyre et qui bruit sous violence douce
D'un marbre enflé qui la pousse et repousse.
Voix qui la foudre eslongne de son chef,

Domptant l'effort du naufrageux meschef.
Voix douce, claire, argentine, seraine
Non imitant l'endormante seraine,
Mais bien rendant les corps mors attentifz
En ravissant les esprits ententifz.
Voix, vent, aleine, et parolles puissantes,
Chassant le deuil des ames gemissantes,
Et faisant taire en silence honteux
Des rossignolz le chant doux et piteux.
Voix qui esmeut les pesantes montaignes
D'un bransle doux, sur le bord des campaignes,
Et qui retarde en apaisant souvent
L'effort cruel du plus superbe vent,
Apelle moy, reconfortante voix,
Apelle moy seullement une foys,
Ou responds moy et tempere ta flame,
Flamme qui mord jusque au centre de l'ame.

V.

Embrassement ou heureuse accollée,
D'une moytié à sa moytié collée,
Qu'un bras vainqueur et vaincu va pressant
Deux blancs coustaux d'un effort repressant,
Et qui estraint l'albastre et le porphire
Sous le souspir d'un languissant zephire.
Embrassement d'une alleine embausmée
Qui rend la bouche et ravie et pasmée
Dessous le clos d'un cristal descouvert,
Embrassement d'un paradis ouvert,
Embrassement de beaux longs dois polys
Et de la main plus blanche que le lys,
Qui fretillant dans la neige et l'ivoyre

Le cueur chatouille à sa future gloire,
Lequel pressé doucement se débat
Impatient de la fin du combat.
Embrassement de roses séparées,
Où vont errant deux ames esgarées,
De corps en corps sur les flammes d'amour
Estant souvent tardives du retour.
Embrassement de deux pilliers de marbre
Entrelassez comme la vigne à l'arbre
S'entreserrans, et plus estroitement
Que le lierre au plus vieux bastiment.
Embrassement sous une luite douce
D'un flanc constant patient qu'on le pousse,
Et qui estaint l'ardent feu du desir
D'un autre feu par un commun plaisir,
Embrassement de deux claires estoilles
De çà de là errantes sous deux voyles,
Qui en la fin se perdent doucement
Avec l'esprit plein de contentement.
Embrassement pudique et solennel,
Embrasse moy d'un lien éternel.

BLASON DE L'ESPRIT.

LANCELOT CARLES.

Esprit divin, mais en ce corps vivant,
Esprit d'amour, que je suys poursuyvant,
Esprit formé soubz signe tant heureux.
Esprit hatif, esprit vif amoureux,
Esprit posé, esprit tant arresté,

Esprit faisant d'honneur sa liberté;
Esprit haultain, esprit si heroique,
Esprit d'ung roy de facture angelique.
Tant esloigné de terre, et affiné
Plus que or de touche, esprit prédestiné;
Esprit perçant, montant jusques aux nues;
A qui pensées sont ouvertes et nues;
Esprit qui voit et congnoist les ennuyctz,
Les passions des amans jours et nuyctz,
Par l'entrejet d'ung œil, une amytié,
Pour ung souspir secret une pitié,
Par ung regart, la vive intelligence,
Par ung seul mot, d'ung propos la sequence.
Esprit rassis et prompt à la responce,
En respondant qui fait une semonce,
Pour repliquer s'il voit l'amy confuz,
Ou estonné pour ung premier reffuz.
Tant tu congnois, esprit, ung faulx semblant,
Qui fainct d'amours une fièvre tremblant:
Tant tu congnoiz ung menteur asseuré,
Eust-il promis, repromis et juré:
Tant tu congnois pour qui le paige ou basque,
Vient descouvrir, tant tu congnois le masque.
Esprit qui hayt et fouyt comme ung venin
Sot entretien, qui ne dict que nennin.
Esprit qu'on voit souvent se travailler,
Si son voisin veult dormir ou bailler.
Esprit songneux d'ung propos amortir
S'il est facheux, si l'on n'en peut sortir.
Esprit de grace, esprit de contenance,
Tant au parler, au ris comme à la dance.
Esprit qui sçais s'abiller à son aage,

Si proprement et à son advantage.
Esprit contraire aux espritz braves, lourdz,
Qui font ployer sur le corps le velours.
Esprit limé, poly et bien lyé,
Esprit douillet, esprit tant deslyé,
Dessus lequel le dieu, filz de Venus,
Sans se blesser se promaine piedz nudz.
Et quant il est d'ennuy tant appaisé,
Il prent repos en ce lieu tant aisé,
Où font sejour les carites et muses,
Et leurs sciences, et leurs graces infuses.
Esprit qu'on peult souvent appercevoir
Quant il ordonne à l'œil faire debvoir
De se montrer gracieulx et humain,
De n'espargner la bouche, ne la main.
Esprit amy auquel je suis voué,
Si de par moy n'es dignement loué,
Prens pour excuse que noz autres espritz
Sont indigens, rudes et mal appris,
Fichez en terre comme ung arbre planté.
Ha bon esprit, si je t'eusse hanté,
Mon œil farousche ne seroit si agard,
Il a ce bien de ton esprit regard
Qui luy faict veoir par la tienne premiere
Object divin de plaisante lumiere ;
Et m'est advis que je voy au visaige
De ton esprit le pourtraict d'une imaige
Où s'apperçoit une beaulté divine.
Je pense à moy, je resve, je devine,
Je me retire en assez grand regret,
Et si je suis en lieu seul et secret,
Pour contempler, l'esprit se represente,

Je prens plaisir, après je me tourmente,
Et sans ung feu qui me donne contraincte
A te servir, aymer, et telle craincte
Quant je suis seul, me faict telle figure,
Que je luy dis, esprit, je te conjure,
Dy-moy, au nom d'Amour et Cupido,
Es-tu l'esprit de Sapho, ou Dido,
Ou de Sibille qui soit Grecque ou Romaine,
Ou ceste Laure que Petrarque ramaine?
Or, je te prie, soys esprit ou bon ange,
Puisque vers toi par amour je me renge,
Que mon esprit tant obscur et tant sombre
Ne serve plus en ce monde d'une umbre.
Esprit d'amour, esprit de grant beaulté,
Prens mon serment, ma foy, ma loyaulté,
Prens mon esprit, puisqu'amour l'a touché,
Prens le avec toy, qu'à ton lict soit couché,
Et ne crains poinct que l'honnenr nous regarde,
Laissons le corps en sa tutelle et garde.
Laissons ce corps subject et vassal lige,
A ce mary à qui la foy l'oblige.
Laissons ce corps vivre selon la loi,
Laissez ce corps, esprit, venez à moy,
Honneur et moy avons faict ung partaige,
Il est trompé, j'ay bien eu l'advantaige;
Car si l'amour du corps à cest effect,
Pour ung desir de beaulté qu'il nous faict
Tant curieux d'avoir postérité,
Ce n'est pas là son bien déterminé.
Mais ung esprit qui traine son lien
D'ung corps vivant, quant d'amour a moyen,
Il prent ses esles et vouloir de voller.

Le corps pesant qui ayme mieulx rouller
Luy faict ennuy, mais d'amour la senteur
Oste en son feu du corps la pesanteur,
Et le soustient de terre, et si le leve.
Lors allegé l'esprit ung peu s'esleve,
Et par advis luy d'amour agité
Veoit deïté, veoit immortalité.
Pensant avoir eu pleine jouyssance
Son naturel, son vol de congnoissance.
Ainsi feras, si tu veulx bien penser,
Mon vol d'esprit prendre et recommencer
Tu le feras, ainsi comme j'entendz,
Et faisant fin l'acord que je pretendz,
Que noz espritz tous deux entrelassez,
Joinctz d'ung vouloir uniz et embrassez,
Prennent souvent pour leur contentement
Soubz ung parler ung vif attouchement;
Attouchement secret et invisible,
Solucieux, plaisant, doulx et sensible.

BLASON DE L'HONNEUR.

LANCELOT CARLES.

Honneur de nous se voyant delaissé,
Et mis par vous à garder chose basse,
Si longuement que chascune s'en lasse
Pour se venger vers moy s'est adressé,
Si m'a instruit, commandé, et pressé
D'escripre au vray tout ce qui est requis
Sur les destroitz de l'amoureuse queste,

Devant que dame à bon droit ait acquis
Tittre d'honneur, et bruit de femme honneste.
Premierement il faut qu'elle soit belle
Et desirable, affin que sa beaulté
Appelle ceux qui forcent loyaulté,
Qu'on face vers et faitz d'armes pour elle,
Que l'ung la loue, et l'autre la querelle.
A une laide l'on ne demande rien,
Nul ne se met en effort d'estre sien.
Sans la prier, son visage esconduyt,
Et ne se doibt nommer femme de bien
A qui laideur a donné sauf-conduyt.
Après je veulx qu'elle ayme et soit aymée
D'ung serviteur sçachant que c'est d'aymer,
Voulant le doulx, dissimulant l'amer;
Que l'amytié de nul ne soit blasmée,
Qu'elle s'en trouve elle-mesme estimée:
Car quant l'amour deux voluntez incite
Et ce qu'on ayme on le trouve licite,
S'en abstenir est victorieux point;
Et au contraire il y a peu de mérite
A refuser celluy qu'on n'ayme point.
Ce n'est pas tout d'estre belle et amye,
Trouver se doibt pour se faire louer
Aux lieux secretz, où l'on se peult jouer
Loing de danger d'estrange compaignie,
Que son amy de soy aimer se fie,
Qu'elle ayt espoir, s'elle s'adventuroit,
Que la fortune et leur jeu dureroit
Sur les discours, si l'amy sçait comprendre
Ce qu'elle veult, et forcer la coustume
Que par nature elle a de se deffendre.

Et néantmoins elle eschappe, ou présume
Que l'honneur seul la garde de se rendre.
Je ne la veulx si forte, ne si rude,
Qu'elle ne pense ayant faict ung peché
Dont l'amour a tout le monde touché:
Que Dieu voyant si grande multitude,
Pardonnera tout, fors que ingratitude.
Je luy desire aussi le jugement,
Prenant plaisir au parler et au voir,
De se doubter que le contentement
Seroit plus grand de jouyssance avoir.
Pour l'accomplir fault qu'elle se contente
Du demeurant de sa personne, en sorte
Que plus entière et meilleure se sente
Que le desir et vouloir qu'on luy porte.
Lors se trouvant tant vertueuse et forte
Que d'obtenir de soy mesme victoire
En usurpant d'honneur toute la gloire,
Méritera par son honnesteté
Le précieux nom de femme de bien,
Et cependant vous qui n'en avez rien
Que l'embonpoint, nostre amour et beaulté
Vous convaincrez uzant de privaulté,
A inciter ces vertus une à une.
Ainsi faisant preuve de chasteté,
Cherchant honneur, par là, l'heur et fortune,
A qui plus près du but aura esté,
Vous donnerez louenge moins commune.

DESCRIPTION

DESCRIPTION DE GRACE.

LANCELOT CARLES.

Du corps humain les membres sont bien faictz,
Et mieulx partis pour lui faire service,
Soubz le vouloir le cueur conduit les faictz,
Du seul parler bouche et langue ont office.
Ung seul nommer est propre au sacrifice :
Les yeulx subtilz ont la charge de veoir,
La main d'escripre, ung tetin d'esmouvoir.
On va du pied, des deux bras on embrasse;
Mais ce n'est rien de ce corps sans avoir
Grace en l'esprit, et en tout membre grace.

BLASON DE GRACE.

LANCELOT CARLES.

Que doibs-je faire, ô grace bien heurée,
Grace qui deust de bouche estre honorée
Avant le cueur, la main, l'œil, ou l'esprit,
Doibs-je entreprendre à dire par escript
Le moindre bien de ton loz et estime,
Veu que je n'ay aucune grace en ryme?
Pourray-je bien te louer sans discords,
Comme on a fait tous les membres du corps :
Doibs-je esperer pardon de mon audace,
Si je descriptz le maintien et la grace?

J'en doubte fort, et n'ose dire ouy,
Mais ung esprit m'a du mot resjouy.
O donc maintien qu'on attribue à grace,
Grace qui juge du maintien de la face,
Grace qui sert de mainte autre leçon
Que d'enseigner des amours la façon :
Grace en ung cueur vertueuse et craintive,
Grace en l'esprit de tous biens inventive;
Grace qui faict modestement bransler
La langue en bouche affin de mieulx parler.
Grace en traict d'œil par le cueur mesurée,
Grace qui rend la main toute asseurée,
Grace qui joinct la cuisse au cabinet,
Grace arrosant le pré du jardinet,
Grace et maintien qui tout à gré dispose,
Grace agréable où bien d'amour repose,
Grace où l'on voit si l'amour est prochain,
Ou si le cueur de rigueur sera plain.
Grace prudente et bien forte à congnoistre,
Quant en ung cueur l'amour ne fait que naistre.
Grace où le cueur ne peult long-tems mentir
Qu'il ne refuse, ou vienne à consentir :
Grace où l'on prent dueil, ou resjouyssance
D'avoir reffus ou droict de jouyssance.
Grace constante au dancer, ou basler,
Grace de langue assurée en parler;
Grace qui faict voltiger une enseigne,
Grace qui plus d'amour la voye enseigne,
Grace qui rompt deux pilliers hazardeux,
Et qui conduit au chemin d'entre-deux
L'escarmouchant qui va de roide course
Loger l'enseigne à l'amoureuse source.

Grace qu'on trouve en chantant à la voix
Grace en la main touchant corde, ou haut-boys :
Car à la main les jeux sont peu de chose,
Beaucoup plus est quant sur papier dispose
La volunté du cueur et de l'esprit
Par le moyen d'ung gracieux escript.
Langue en parlant peult sa grace au jour mettre,
Bouche en baisant la fait au cueur congnoistre :
Grace en marchant par ordre et par compas,
Au pied se monstre en bien formant son pas.
Ne dit-on pas une cuysse avoir grace
S'elle a blancheur, et rondeur ferme et grasse?
Grace au regard, ou au simple traict d'yeulx,
Qui maintesfois a du ciel attraict dieux,
Pour veoir le bien que soubz humaine face
L'œil promettoit, c'est la divine grace ;
Grace où le cueur donne par rapport d'œil
Sçavoir certain s'il a plaisir ou dueil ;
Grace contraincte en femme qui se farde,
Grace que l'homme en premier lieu regarde
S'il est d'esprit ainsi qu'est le Françoys,
Car l'on estime Espaignolz, Escossoys,
Italiens, et tous hommes estranges,
Se contenter des clercs faces d'anges,
Et se passer à la simple beaulté,
Sans faire cas de grace ou privaulté.
Grace qu'on dit doulceur d'eau en la mer,
Rendant fort doulx le goust d'amour amer.
Grace qui rend agréable merite,
Grace dont gloire et bon renom herite,
Grace qui met l'esprit au souvenir,
Grace qui faict plustot au point venir,

Grace qu'on dit faveur en poesie,
Grace où l'esprit monstre sa fantasie.
Grace qui faict par ung premier reffus
L'homme en sa grace estre souvent confus.
Grace où l'on voit par ung ris de nature,
Qu'amour prétend de sa grace ouverture,
Grace du corps où l'œil se va fiant.
Grace d'esprit le cueur vivifiant
Comme au feu la flamme,
Au roy l'auriflamme,
Grace en toute femme,
L'honneur entretient :
Hayr chose infame,
Aymer sans diffame,
Chercher los et fame
A l'homme appartient.
A deux on maintient
Que tout le bien vient
De la bonne grace :
Si on dit et soustient
Qu'autrement advient,
Tout ce mal provient
Comme on le pourchasse.
Or tenons doncq ceste grace pour chasse
De plus hault pris que l'or tant reluysant,
Puisqu'elle va tant de bien produysant.
Grace requise à la femme et à l'homme,
Grace qui faict que l'ung et l'autre on nomme,
Grace qui fait tendre l'arc d'ung archier,
Et au combat par plusieurs fois marcher.
Grace qui faict, mais qu'en lieu on poursuive,
Que la doulceur après rigueur s'ensuyve;

Grace qui donne espoir seur et certain
Du point final, feust-il encor loingtain.
Grace au maintien que sur tout on commande,
Grace qu'avant toute chose on demande,
Quant le desir se conforme à raison
Et que l'amour ne consiste en blason.
Grace riante, amyable et courtoyse,
Grace qui gist sur tout en la Françoyse,
Pour mieulx à gré contenter les amans,
Si nous croyons aux antiques romans, —
C'est bien raison, puisque le corps triumphe,
Que ceste grace ensuyve le triumphe.
Or doncques, grace, accompaigne ce corps
Auquel sans toy viennent tous les discords,
Pour démonstrer qu'impossible est qu'on face
Bien à desir, sans le moyen de grace.

BLASON DE GRACE.

SAGON.

O bonne grace, ô plus que grace bonne,
Grace qui point en troupe ne s'estonne,
Grace asseurée au visaige riant,
Qui rends tout œil de te veoir si friant,
Grace qui cueur esmeu d'ire surmonte,
Qui de rougir ne sçait que vault la honte;
Grace, la fin et le commencement
Du doulx effect d'amoureux pensement,
Grace qui plus à soy tire les gens
Et plus les rend du retour negligens,

Grace qui plus gagne en un jour de cueurs
Que ne feroyent dix mille belliqueurs :
Grace l'iraigne à Venus consacrée,
Où l'amant pris se meut, et se recrée;
Grace d'amour le plus et les filez
Qui prens les cueurs de leurs corps exilez.
Grace qui rendz par ton bruyt estimé
Avant te veoir ton naturel aymé.
Grace qui rendz humble le glorieux,
Qui met doulceur en l'homme furieux ;
Grace de qui ceste amoureuse voix
Ainsi se plaint, je meurs quand je te vois.
Grace, sans qui, tant soit belle la dame,
D'elle on dira, voicy le corps sans ame.
Grace où l'esprit obfusqué de tristesse
Se reclercist de nouvelle lyesse.
Grace de qui le secours l'on demande;
Et grace à qui chascun se recommande;
Grace qui peut en toute creature
Suppléer à l'un des deffautz de nature.
Grace qui sert de patron precieux
A qui veut estre honneste et gratieux;
Grace à qui sont tous les membres tenus,
Exquise plus que celle de Venus.
Grace qui metz l'esperit en valeur,
Grace qui donne à la langue couleur,
Grace qui sçais conduire l'œil et face,
Qui faict le corps n'estre rien moins que grace;
Grace qui plus que la beauté contente,
Qu'esprit ou œil, ou tetin, ou la fente;
Grace le mieux de tout le demourant
Où cueur d'autruy vit heureux en mourant.

Grace jolye, honneste, recréable,
Humaine, douce, amoureuse, accointable;
Grace de cette haulte grace produicte,
Qui sert à l'ame envers Dieu de conduite;
Grace en ce monde arrivée en effect
Pour un beau corps du tout rendre parfaict :
Pourront mes vers en leurs chantz trop estranges
Bien exprimer tes snpresmes louanges?
Non, car le los de ton grand advantage
Ne se congnoist seulement au visage;
Mais si tu veux permettre à mes deux yeux
Veoir le tetin où l'on te congnoist mieux,
Le corps, la cuisse où ta beauté se livre,
J'auray subject de toy faire un beau livre.

BLASON DE LA MORT.

VAUZEILLES.

Pour mectre arrest à ces anatomistes
Qui par leurs vers, et blasonnemens mistes,
Nous ont voulu un corps canoniser,
Et tant l'un membre après l'autre priser,
J'ay entreprins por un brief épilogue
Monstrer qu'il n'est fard, aornement, ne drogue
Qui face un corps tant beau, gay ou parfaict,
Comme de mort le grand bien peult et faict;
Grand bien je dis de mort le bénéfice,
Car par la mort fin de malheur, et vice
Tous nous avons, et n'est point si amère,
Ainsi qu'aulcun la nous ont voulu faire :

Car vivant n'est qui l'ayt veu, ne sentu,
Par quoy je dis, le tout bien debatu,
Que mort n'est mort, mais un nom à plaisir
Qui n'a pouvoir venir humain saisir,
Car dès qu'on naist jusqu'au temps qu'on dict mort,
Nature faict comme engrossée port.
Ainsi chascun a deux conceptions
Et double vie, et n'y a passions
D'aucunes morts, chose de grand mystère,
Veu qu'en sortant du ventre de la mère
Une autrefoys se remet dans le ventre,
Quand de rechef vif en ce monde il entre,
Lequel il trouve infiniment plus large
Que le premier, et encore plus s'eslarge
Cent mille foys à celle autre naissance,
Quand il sort hors de la mondaine essence.
N'est pas l'enfant dès ce qu'il est conceu,
Nourry au ventre, et là creu et recreu;
Puis quand est nay, lors le reçoit nature
Au mondain ventre, où elle a de luy cure,
Le nourrissant tout au mieulx qu'elle peult
De tous ses fruictzs, car maintenir se veult,
Et tout ainsi que par neuf moys durant
La mere va tousjours l'enfant meurant,
Pour l'enfanter, et en charger nature,
Qui en ce monde en prent la nourriture;
Pour puis le faire entrer en plus grant vie,
Après son temps, ainsi je vous affie
Que l'enfant n'est au premier despouillé
De celle toille où il naissoit souillé:
Puis quand au monde il a passé son aage,
Il ne faict rien à la mort davantage

Que descharger un peu l'ame du corps
Pour les réduyre en plus unis accords,
Lorsqu'ilz seront tous deux glorifiez
Sans jamais plus estre purifiez.
Dont tout cela que mort nous disons estre
N'est que pour vivre un véritable naistre,
Et ce qu'on dict mourir est la naissance
De l'autre siècle en la divine essence.
Le premier vivre a par neuf moys duré,
Le second est par cent ans mesuré.
Mais quand au tiers, la vie est éternelle
Qui est en tout la supernaturelle,
Pour ce qu'on sort de ce naturel ventre,
Et au divin heureusement on entre,
Où nous serons divinement nourris,
N'ayant plus paour d'estre morts, ne pourris.
Tout ainsi donc qu'au ventre nostre mère,
Par le deffaut d'aucune saige mère,
L'enfant peut naistre ou mort, ou monstrueux,
Ou mal formé, ou bien défectueux,
Ainsi pour vray en la seconde vie
S'elle n'est bien par bon gouvert régie,
Au lieu de naistre, et un bel homme faire,
Un monstre en sort qui mort s'en va retraire
Vers les enfers. Ainsi par ceste faulte
L'homme mort nay, jamais ès-cieulx ne saulte,
Mais reste mort : donc si au premier naistre
On est songneux trouver femme à ce dextre,
Pour le second que la mort on mesnomme
Ne doibt-on point avoir plus de soing, comme
A trouver gens saiges pour diriger
Ce pauvre corps qu'il ne vive en danger,

Pour puis mourir perpétuellement,
S'il n'a vescu selon Dieu justement?
C'est donc à nous une grande sottise,
Quand en cela tout mal chascun advise?
Si de la mer nous voulons passer oultre,
Chascun de nous diligemment s'accoustre
A se pourvoir des choses nécessaires
Pour eviter ventz et dangiers contraires;
Pareillement l'homme allant en bataille,
Pour s'esquiper jour et nuit il travaille,
Cherchant moyens d'obvier aux assaulx,
Et pour le corps exempter de tous maulx;
Voire devant qu'il soit venu sur terre
Nous luy sçavons tant de remèdes querre,
Drappeaulx sont prestz, langes, berceau, nourrice,
Mais nul ne voys qui soit prompt ne propice,
A procurer qu'en terre des vivans
Voise proveu, mais au monde estrivans
Nous n'apprestons ne linge drap ne lange,
Pour s'en servir en pays tant estrange,
Qui sont pour vray noz bienfaitz, et vertus,
Desquels debvons estre tous revestus,
Car telz drappeaux n'abandonnent leur maistre,
Soit au premier, ou soit au second naistre.
En tels habitz David dict estre belle
Sa chere espouse et doulce coulombelle;
Si faict Saint Paul, nous priant doucement
Que nous soyons vestus honnestement
Pour comparer à ce jour qu'on verra
Celle beauté qui par mort nous viendra.
Or veillons donc comme la mère bonne,
Qui de bonne heure appreste, et bien ordonne

Tout ce qu'il fault pour l'enfant advenir.
Ainsi quand vient de mort le souvenir,
Appareillons cette chemise blanche,
D'une innocence, et simplicité franche,
Le manteau bleu de ferme loyauté,
Un cierge ardant de vraye charité,
Un chapperon d'une saincte espérance,
Cotte de foy, un bissac de science,
Et le bauldrier couvert de bon vouloir,
Baston soit pris de diligent pouvoir
Pour soustenir notre esprit et nostre ame,
Qui là ès-cieux doit venir royne et dame,
Allaictons-nous de divines mammelles,
Qu'aux saintz escriptz se demonstrent tant belles.
Et s'il advient que par vice ou peché
Soit nostre corps souillé, ou entaché,
De l'eau tombant des yeulx de pénitence
Nous faut laver, puis en ferme fiance
Despriserons ce tant dangereux vivre,
Et aurons fain l'autre vie poursuyvre,
Afin que puis à l'enfanter de mort,
Chascun de nous renaisce sans remort,
Comme les sainctz qu'ainsi mourans nasquirent,
Et ceulx aussi telz appareilz ne feirent.
Sont tretous mortz d'une mort éternelle,
Qu'à rien ne vit lors à peine immortelle;
Mais celle mort que vous ay blasonnée,
Elle ne fut fors aux humains donnée,
Que pour nos corps plus beaux faire renaistre,
Que noz blasons ne les font apparoistre.

D'un vray vèle.

DEVIS POICTEVIN,

Dicté à Tholose, aux Jeux Floraux, 1553. *L'affutiman de Pelhot, invention barotine, avec le Blason du Glaive de Sainct Pelhot qui coupa l'oreille à Malchus; avec le Blason de la Vérole. Tholose, Guyon Boudeville.*

Nota. Nous avons cherché inutilement cette pièce dans les diverses bibliothèques de cette capitale; nous en donnons simplement le titre d'après Duverdier.

BLASON DE LA NUIT.

EST. FORCADEL.

Et mer deust l'Univers entendre,
J'ose bien, ô nuict, entreprendre
De t'estimer sur toute chose
Qui soit dessoubz le ciel enclose.
Si le jour envieux en gronde,
Vise le grand ouvrier du monde,
Qui, ains qu'avoir fait la lumière,
Veit ton obscurité première,
Et qui mourant la mort vainquit:
D'une Vierge doulce nasquit,
Vers la mynuict tant desirée,
A deux mille jours preférée.
Et puis quand il vouldra dissouldre
Les élémens, par feu et fouldre,

Viendra sur l'extrême des nuicts,
Pour aux bons oster les ennuys,
Maugré Phœbus, qui nous moleste
Des raidz de sa torche céleste,
Qui cause travail sans séjour,
Causant la naissance du jour.
Aux artisans je m'en rapporte,
Si le jour n'est l'huys et la porte
De labeur, angoisse, et soucy,
Et aux hommes des champs aussi,
Jusques que Vesper leur annonce
Le beau soir qui, à sa semonce,
Un grand troupeau d'estoiles meine
Paistre parmy celle grand pleine
Du ciel estincellant et large:
Et comme les ayans en charge,
Au poinct du jour laborieux,
Les remet au parc des haults Dieux.
Le nautonier se sent fasché,
Soudain que le jour est lasché,
Et le blasme, dès qu'il s'esclere,
Cachant la transmontane clere,
Guide pour luy bien arrestée,
Et ornement de la nuictée.
O nuict, soubz toi le jour s'incline,
Et en toy l'escarboucle fine
Monstre son feu riche et luisant,
Et non au soleil moins duisant.
O doulce nuict, ô nuict heureuse,
Tu as la flamme précieuse:
Tu as la flamme clere et saincte,
Qui d'argent et crystal est teincte.

C'est la lune, quoy qu'on blasonne,
Qui au soleil se parangonne,
Qui en la nuict brune transforme
En mil' façons sa belle forme.
Souvent la voit-on comparoir,
Aydant son frère vers le soir,
Où, à par fois la nuict sommeille :
Ore blanchit, ore est vermeille,
Souvent de l'aube est apperceue,
Et souvent en cornes conceue,
Ou bien en rondeur embellie,
Si que le soleil s'humilie,
Et honteux, double sa rougeur,
Devant la face de sa sœur,
Qui au ciel hault, et plus bas, luit,
Et le discours du moys conduit,
Et six et six fois retournée,
Compasse le long de l'année.
O doncques nuict, ta robe noire
Puis préférer au blanc yvoire :
J'entens ceste robe tissue
A goutes d'or, qui ont yssue
Quand tu nais, et à ta naissance,
Prometz aux amans assurance
D'entrer en l'amoureux verger,
Maugré jalousie, et danger.
Pour ce, Juppiter le hault dieu,
Mist deux nuictz en mesme lieu,
Quand amour coucher l'emmena
Au lict de la belle Alcmena.
Diana la nuict estimoit
Pour Endymion qu'elle aymoit,

Souhaitant que l'esté ou ver
Empruntast une nuit d'yver.
Que faut-il désormais enquerre
Si elle est umbre de la terre ?
Combien que la nuict ne soit qu'ombre,
En plaisir est, et sans encombre,
Qui plus des dames est prisée,
Au souvenir de la rosée.

EPISTRE DE CHARLES DE LA HUETTERIE

A FRANÇOYS SAGON,

Secrétaire de M. l'abbé de Saint-Ebvroul.

Amy Sagon, seur, songneux, savoureux,
Saige en tes diz, en sçavoir si heureux
Que le subgect dont sort ton escriture,
Touche tousjours de vertu la droicture,
Te mespriser ne vouldroye entreprendre,
Car tes vertus bien me pourroyent reprendre,
Que les sçavans ne t'ont pas ouy dire
Ains ont cogneu par les tiens livres lire,
Par quoy, amy, laisseray ta louenge,
Vueillant te dire un cas assez estrange,
C'est que cognois plusieurs gens de sçavoir
Tenuz à Dieu jouyr d'un tel avoir
Et toutesfois de mal-heurre importune
Pas n'ont congneu ceste haulte fortune,
Changée l'ont escrivant en tout lieu,
Chose qui n'est raisonnable envers Dieu,
Pas ne desprise un coulant langage
Ains leur raison qui se rend en servage

D'ung appetit qui est désordonné
Et à meffaict du tout habandonné
Leur volonté possible ne l'estend
A si grand mal comme chacun l'entend.
A chacun membre ilz ont faict grans honneurs
En observant leur paincture et couleurs.
Exaulcée ont l'humaine créature
Et nostre corps qui n'est que pourriture,
Plus luy donnant d'honneur de la hauteur
Que n'ont pas faict à nostre créateur,
C'est à luy seul si avons la mémoire,
Auquel est deu honneur, louenge et gloire
Non pas à nous : car de nous ce n'est rien,
Fors que charongne et vaisseau terrien,
Dedans lequel une ame précieuse,
Si bien a faict au corps se tient heureuse,
Si adonnée elle est à son plaisir,
Pour le soulas éternel desplaisir,
Recepvera entre damnez et mors
Moy le premier en doys avoir remors,
Nos membres sont bien peu de cas et chose
Dedans lesquelz la divine ame enclose
Regard ne prent à leur forme et beaulté.
Mais bien vouldrois avoir l'auctorité
Les amégrir à ce qu'après ce pas,
Puisse la sus prendre le sien repas.
Amy Sagon quelques motz cy-après,
Veoir tu pourras que je t'envoye exprès
Sommairement dictz, veu que n'ay loysir
Pour le présent t'escripre à mon plaisir.

CONTRE-BLASON DU CORPS.

CH. DE LA HUETTERIE.

Or ça le corps vous estes en honneur,
Où paravant estiez en deshonneur;
Or ça le corps je vous trouve bien fier,
Possible est-il en vous tant me fier,
Du beau dyamant que Dieu dedans a mis,
Non pas pourquoy vous estes ennemys;
Or ça le corps, nommez-moy vos aucteurs
Qui chascun membre en triumphe et hauteurs
Exaucé ont, je desire sçavoir
Si vous devez telle louenge avoir.
Sainct Hierosme est icy pour escouter,
Lequel vous fist sur espines bouter
Vostre estomach, de boucher vous servoit,
Quand de sa pierre un si grant coup donnoit,
En ce temps là foible estiez et ridé,
Mais quoy, depuis qu'il est de vous vuidé,
J'entendz l'esprit qui de vous fust le maistre,
Auriez voulu par trop vous descognoistre,
Puisque de vous sçavoir ne puis les causes,
Plus ne sçaurois vous nommer par mes gloses.
Monsieur, allez, je ne diray plus vous,
Je diray toi, qui envers Dieu et nous
As entreprins une gloire si grande.
Qui t'est advis qu'on te doive l'offrande.

CONTRE-BLASON DES YEUX.

CH. DE LA HUETTERIE.

Convient sçavoir premièrement des yeux,
Si tant ilz sont que l'on dict précieux.
C'est la lumière et le guidon du corps,
Si conduicte est par raison et accordz;
Si l'œil s'arreste à voir les vanitez,
Il donne au corps cent mille adversitez.
Sans l'œil, le corps tant ne convoiteroit,
Sans l'œil il débat le corps ne murdriroit.
L'œil et regard que nous tenons tant cher
Nommé il est macquereau de la chair.
Point ne le puis louer ny ses paupières,
Qui sus et souz tiennent à peaux légieres.
Si seulement y entre un peu de poudre,
Rouge devient, et puis l'on en voit souldre
Pleurs et souspirs, tristesses et courroux.
Oultre les yeulx, tant noirs, vers, que les roux,
Incontinent que l'ame est séparée,
Corbeaux criant sur la maison parée
Dessus les murs et tectz où le corps est,
Pour les avoir chascun d'eux est tout prest.

CONTRE-BLASON DU CERVEAU.

CH. DE LA HUETTERIE.

Plus le cerveau qui veut estre seigneur
De tout le corps, et son vray enseigneur
Pour le conduire et raison commander,
Dont tout le corps ne pourroys demander
Qui est celuy qui pourroit tant comprendre
Que le cerveau, je te supply l'entendre
Que ce n'est toy ny ton cerveau qui gist
Dessouz le crâne ainsi que Dieu le mist,
Ains la belle ame estant forme céleste,
Non pas lymon de terre manifeste,
Et le cerveau que tu veux devant mettre
L'ame laissant, les vers si vont accroistre,
Et si demeure infect et plus puant
Pour le premier que n'est ton demeurant.

CONTRE-BLASON DE L'OREILLE.

CH. DE LA HUETTERIE.

Et toy, l'oreille, as-tu bien entendu,
Ou contre moy response prétendu?
Dedans toy gist une villaine ordure
Jaune et amère, et s'il vient pourriture,
Ou quelque mal au cerveau d'accident,
Il t'envoyra comme au plus évident

Quelque apostume et son infection :
Tu es subject à la corruption.
Le plus du temps tu aymes mieux ouyr
Bourder, mentir, en après resjouyr
Du mal d'autruy et fortune mauvaise,
. . . . . .

CONTRE-BLASON DE LA BOUCHE.

CH. DE LA HUETTERIE.

La bouche aussi ne peut avoir repos,
Car du crachat el jette à tous propos :
Si d'adventure (ô corps) veux reposer,
Le repos faict, on pourra veoir poser
Et estre autour de la bouche blancheurs,
Qui sentent mal procédans des humeurs
Et des chaleurs de la bouche baveuse.
Brief d'en parler seroit chose hideuse,
Aussi l'on voit des glassons flegmatiques
Sortir par bouche et amas rumatiques,
Si l'estomach est un peu trop chargé,
Faut que par là son vin soit deschargé.
La malle bouche, elle a esté si traistre,
Qu'elle a baisé et vendu nostre maistre :
La malle bouche, elle mangea la pomme
Dont fut séduyt Adam, le premier homme.

CONTRE-BLASON

DE LA JOUE, DU FRONT ET DES CHEVEUX.

La joue aussi, et le front large et ample,
Qui d'un costé et d'autre a une temple,
Où les petis cheveux recroquillez
Et d'un fer chaut crespes entortillez,
Vont volletant pour avoir bonne grace,
Estant espars un peu dessus la face.
Gardez-vous bien de la chambre sortir,
Que vostre fard ne se puisse amortir;
Si d'adventure aller voulez au vent,
Faut que tenez un mouchoir au devant.
Cela je laisse aux dames de façon,
Il ne faut point recorder leur leçon.
Un peu après qu'il conviendra mourir,
Vers l'on verra sur la face courir;
Le mirouer, si l'esprit vous remort,
Debveroit estre une teste de mort.

EPISTRE

A ceux qui, après l'Epigramme (le Blason) *du beau Tetin, en feirent d'autres.*

CL. MAROT.

Nobles esprits de France poëtiques,
Nouveaux Phœbus surpassans les antiques,
Graces vous rends, dont avez imité
Non un tetin, beau par extrêmité,

Mais un blason que je fis de bon zelle
Sur le tetin d'une humble damoyselle.
En me suyvant vous avez blasonné,
Dont hautement je me sens guerdonné,
L'un de sa part, la chevelure blonde;
L'autre le cueur, l'autre la cuisse ronde;
L'autre la main descripte proprement,
L'autre un bel œil deschiffré doctement.
L'autre un esprit, cherchant les cieux ouvers,
L'autre la bouche, où sont plusieurs beaux vers:
L'autre une larme, et l'autre a fait l'oreille,
L'autre un sourcil de beauté non pareille.
C'est tout cela qu'en ay peu recouvrer:
Et si bien tous y avez sceu ouvrer,
Qu'il n'y a cil qui pour vray ne déserve
Un prix à part de la main de Minerve:
Mais du sourcil la beauté bien chantée
A tellement nostre Court contentée,
Qu'à son autheur nostre princesse donne (1)
Pour ceste fois de laurier la couronne,
Et m'y consens, qui point ne le cognois,
Fors qu'on m'a dit que c'est un Lyonnois (2).
O sainct Gelais, créature gentile,
Dont le sçavoir, dont l'esprit, dont le stile,
Et dont le tout rend la France honorée,
A qui tient-il que ta plume dorée
N'a fait le sien? Ce mauvais vent qui court
T'auroit-il bien poussé hors de la Court?
O Roy François, tant qu'il te plaira pers le,

(1) Madame la duchesse de Ferrare.
(2) Maurice Scève, de Lyon.

Mais si le perds, tu perdras une perle,
Sans les susdicts blasonneurs blasonner,
Que l'Orient ne te sçauroit donner.
Or, chers amys, par manière de rire
Il m'est venu volonté de descrire
A contrepoil un tetin que j'envoye
Vers vous, afin que suiviez ceste voye,
Je l'eusse painct plus laid cinquante fois,
Si j'eusse peu : tel qu'il est toutes fois,
Protester veux, affin d'éviter noise,
Que ce n'est point un tetin de Françoise,
Et que voulu n'ai la bride lascher
A mes propos, pour les dames fascher;
Mais volontiers, qui l'esprit exercite,
Ores le blanc, ores le noir recite :
Et est le painctre indigne de louange,
Qui ne sçait peindre aussi bien diable, qu'ange.
Après la course, il faut tirer la barre :
Après bemol, faut chanter en bécarre.
Là donc, amys, celles qu'avez louées,
Mieux qu'on n'a dit, sont de beauté douées :
Par quoi n'entens que vous vous desdiez
Des beaux blasons à elles dediez
Ains que chacun le rebours chanter vueille,
Pour leur donner encore plus grand' fueille :
Car vous sçavez qu'à gorge blanche et grasse
Le cordon noir n'a point mauvaise grace.
Là donc, là donc, poussez, faites merveilles :
A beaux cheveux, et à belles oreilles,
Faictes les moi plus laides que l'on puisse,
Pochez cest œil, fessez-moi cette cuisse :
Descrivez-moi en stile espouvantable

Un sourcil gris, une main détestable :
Sus, à ce cueur qu'il me soit pelaudé
Mieux que ne fut le premier collaudé;
A ceste larme, et pour bien estre escripte,
Deschiffrez-moi celle d'un hipocrite.
Quant à l'esprit, peignez-moi une souche,
Et d'un taureau le mufle, pour la bouche.
Bref, faites-les si horribles à voir,
Que le grand diable en puisse horreur avoir.
Mais je vous pry que chacun blasonneur
Vueille garder en ses escrits honneur;
Arrière mots qui sonnent sallement.
Parlons aussi des membres seulement,
Que l'on peut voir sans honte descouvers,
Et des honteux ne souillons point nos vers:
Car quel besoing est-il mettre en lumière
Ce qu'est nature à cacher coustumière?
Ainsi ferez pour à tous agrëer,
Et pour le roy mesmement recréer
Au soing qu'il a de guerre jà tyssue,
Dont Dieu lui doit victorieuse yssue.
Et pour le prix, qui mieux faire sçaura,
De verd lierre une couronne aura,
Et un dixain de muse Marotine
Qui chantera sa louange condigne.

CONTRE-BLASON DU TETIN.

CLÉMENT MAROT.

Tetin qui n'as rien que la peau,
Tetin flat, tetin de drappeau,

Grande tetine, longue tetasse,
Tetin, doi-je dire bezasse,
Tetin au grand vilain bout noir,
Comme celuy d'un entonnoir,
Tetin qui brimballe à tous coups
Sans estre esbranlé ne secoux,
Bien se peut vanter qui te taste,
D'avoir mis la main à la paste.
Tetin grillé, tetin pendant,
Tetin flaitry, tetin rendant
Vilaine bourbe en lieu de laict,
Le diable te fit bien si laid;
Tetin pour trippe réputé,
Tetin, ce cuyde-je, emprunté
Ou desrobé en quelque sorte
De quelque vieille chienne morte;
Tetin propre pour en enfer
Nourrir les enfans de Lucifer;
Tetin boyau long d'une gaule,
Tetasse à jetter sur l'espaule
Pour faire, tout bien-compassé,
Un chaperon du temps passé:
Quand on te voit, il vient à maintz
Une envie dedans les mainz
De te prendre avec grand doubles
Pour en donner cinq ou six couples
De souffletz sur le nez de celle
Qui te cache soubz son esselle.
Va, grand vilain tetin puant,
Tu fournirois bien en suant
De civette et de parfums
Pour faire cent mille défunctz.

Tetin de laideur despiteuse,
Tetin dont nature est honteuse.
Tetin des vilains le plus brave,
Tetin dont tousjours le bout bave;
Tetin faict de poix et de glus,
Brief ma plume n'en parle plus,
Laissez-le là, ventre Sainct George,
Vous me feriez rendre ma gorge.
Et le tetin demeurera-il là,
Ce fut Clément qui premier en parla:
J'ay veu cerise au soir et au matin,
Oncques n'en vey croistre dessus tetin,
Si le tetin ne tourne en terre entière,
Comme on peut voir en quelque cymetière.
Le tetin faict seduyre l'œil ouvert,
Quand il se monstre ainsi au descouvert;
Le tetin faict animer maint courage
Pour décevoir l'homme, s'il n'estoit sage;
Tetin suant, tetin soubz le menton,
Tetin qui sent l'espaule de mouton;
Tetin, où sont tes eaux et médicines
Pour estrecir tes mammelles poupines?
Sur estomach ce sont deux grosses louppes
Lavées au soir et couvertes d'estouppes.

CONTRE-BLASON DU CUEUR.

CH. DE LA HUETTERIE.

Le cueur assis devers le costé gauche
Me fera-il icy quelque reproche?

Il est nommé gentil et noble cueur,
Des passions car il est le vainqueur :
Si l'on requiert que sont les passions,
Adversitez sont et tentations,
Soit de la chair qui se nomme tant belle,
Là où convient le cueur estre rebelle,
Et ne souffrir le plaisir de ses yeux
Qui sur la chair sont toujours ennuyeux:
Les passions, autres sont de fortune,
Ou d'accident, par tristesse importune,
Où le cueur est si fort et valleureux,
Que pour ce mal ne se tient douloureux:
Et quand il vient à plus haute richesse,
Plus s'humilie, où on voit sa noblesse.
Le cueur doit estre allié avec l'ame,
Le cueur ne veut que vertu pour sa dame,
Le cueur est roche de toute adversité,
Le cueur contraire est à meschanceté;
Le cueur ne veut penser chose vilaine,
Le cueur demande au Sainct Esprit alaine:
Si tout le corps souffroit peine et dommage,
Dieu ne requiert que le cueur pour partage:
Le cueur assis est au milieu du corps,
Et de la chair endure les discordz.
Le cueur est maistre et seigneur de la bouche
Ne vueillant cas qui meschanceté touche.
Corps, pauvre corps, ce n'est pas le cœur là
Que ton blason des membres appella
Le cueur mignon, le cueur joly qui ayme
A plaisanter; cueur qui controuve et seme,
Et parler faict motz courtois, gracieux,
Ainsi que font ces plaisans amoureux

Pour décevoir leur dame, et au contraire
Le cueur de femme aux hommes adversaire,
Pensant tousjours quelque mal ou finesse
Pour destourner l'homme de sa sagesse;
Et quand le cueur en la femme est subtil,
Il est tout seur qu'elle a très-bon babil.
Le cueur de soy est de chair une masse,
Tout à l'entour petite peau le lasse,
Et si elle est percée ou corrompue,
De tout le corps la substance est rompue.
Le cueur est cher amy d'elle et bien proche,
Et par la chair souvent il se desbauche,
Estant de luy enclin à ses desirs,
Quant il ne veut s'adonner aux plaisirs
De toy le corps, et qu'il ayme raison,
Lors tient la chair un venin et poison:
Apres la mort le cueur en sera cause,
Que toy le corps avec l'ame repose.
Mais tousjours la chair il a servy,
Chascun sera par malemort ravy.
De cueur encor après la mort dn corps
Est aussi bien appelé cueur alors,
Comme devant ne changeant point son nom,
Et ne pourroit avoir autre surnom.
Ce n'est pas luy qui au corps commandoit,
Cueur cest organe où l'esprit se rendoit,
Par luy donnant sa volunté entendre,
Quand il vouloit quelque chose entreprendre.

CONTRE-BLASON DU CUEUR.

JACQ. LE PELLETIER DU MANS.

Cueur desloyal, ennemy de pitié,
Cueur qui dedans nourriz inimitié,
Cueur qui transmetz à la langue le miel,
Et qui retiens pour ta part tout le fiel.
Cueur reforgé sur l'infernale enclume,
Et retrempé en stygialle escume.
Cueur traistre et feint, qui guettes et deçoiz
Celuy duquel plus de bien tu reçoiz.
Cueur variable et leger, qui depars
Ton faux vouloir en plus de mille pars.
Cueur pris du cueur de rochers tous massifz,
Pour de travers estre en ce corps assis.
Cueur qui le corps enlaidiz et empires,
Qui faitz les yeux rire quand tu souspires:
Cueur qui d'envie et chagrin te repais,
Et qui ne peux souffrir qu'on aime en paix.
Cueur malheureux qui de joye sautelles,
Quant tu peux mettre à effet tes cautelles,
Et toy qui es de matière si dure,
Qu'estre entamée en nulle part n'endure,
Si peux-tu bien de despit te crêver,
Quant tu ne peux ton propre amy grêver.
Cueur, digne cueur d'une telle femelle,
Et d'estre assis soubz si laide mamelle:
Cueur détestable, ingrat, plein de venin,
Qui fais ve gongne à l'honneur féminin;

Mais tu es cueur si villain et infâme,
Que tu n'es point, ce croy-je, d'une femme,
Ainçois le cueur d'une enragée louve,
Propre et tout fait pour celle-là qui couve
Souz son aisselle une pleine pochée
De tetins pris d'une chèvre escorchée.
Te plaist-il bien, Marot, en ceste forme?
Pourrois-tu bien faire un cueur plus énorme?

CONTRE-BLASON DE LA MAIN.

CH. DE LA HUETTERIE.

La main qu'on dict estre si belle et gente,
De tout le corps, car elle est la régente,
Elle a le soing fournir pain et viande,
Et de remplir ceste bouche friande,
Puis descouvrir le visage d'embas,
Quand il luy plaist de faire ses esbaz :
Quand il a faict, la main le vient moucher,
D'un grand papier sa grand joue torcher;
Si quelque galle au corps humain se range,
La main le gratte alors qu'elle démange,
Et la sueur qui par les portes sort,
Pour l'essuyer, la main en a le sort.
Aussi la teste et son ordure et crasse,
Frotte et nettoye, estant vilaine et grasse,
Et si au nez il y a qnelque crotte,
Alors convient que la main du nez l'oste;
Et quant la main a bien gratté le corps,
Les ongles sont au bout noirs et très ordz:

O viste main, main pleine de tristesse,
Main qui tua ta maistresse Lucrèce;
Main qui des dez et cartes souvent tient,
Par toy la main souvent mal il advient:
Main dangereuse, infâme et deshonneste,
Main adonnée à ta légère teste,
Main par laquelle est le sang espandu,
Dont maint noble homme a la vie perdu:
Main qui toucha le sauveur de nature,
Main qui tua l'humaine créature,
Main qui le corps cuyde aymer et nourrir,
Main à la fin iceluy fais mourir,
Main qui tiens la plus orde et infecte,
Main qui noircist la serviette necte;
O main soubdaine argent bailler aux dames,
Pour accomplir tes voluntez infames,
Avare main qui la bourse point n'ouvre
Quand donner faut à l'indigent et pauvre.
O male main, meschante et malheureuse,
Qui main cloua de cloux en croix heureuse.

CONTRE-BLASON DU VENTRE.

CH. DE LA HUETTERIE.

Devant un peu que suivre mon propos,
Je parleray du très-heureux repos,
Qu'il pleut à Dieu dedans le ventre prendre,
Quand en la Vierge auroit voulu descendre:
Cest heureux ventre en mes escriptz ne touche,
Ains seulement le mortel par reprouche.

Au ventre y a des vers en abundance,
Le ventre est plein de vilaine substance,
Quand l'estomach a faict digestion,
Le ventre prent son orde infection;
Le ventre plein de viande et d'ordure
Fait esmouvoir l'humaine créature.
Tant qu'il convient par ses émotions
Que tout le corps soit en tentations,
Chault et esmeu, de viande remply,
Qui de chair a le vouloir accomply.
O ventre plein de lye et de matière,
Ventre premier pourry au cymetière,
Ventre qui es subject à tes déduictz;
Ventre qui es crevé sans tes conduictz;
Ventre qui peult tant de biens amasser,
De te saouller qui ne te peult lasser,
Ta main des biens recueille tous les jours
Desquelz après la mort tu n'as secours.
O ventre avare, où est le mauvais riche,
Pour toy, le ventre, il s'est montré tant chiche,
Que quand au pere Abraham fait harengue,
Lui demandant goutte d'eaue sur sa langue,
Refusé fut : car vivant au lazare
A faict ses chiens crier sur lui hare, hare.
Ventre maudict qui Judas as contrainct
Que pour deniers du cordeau fut estrainct;
Ventre puant, ventre infect et grêvé,
Ventre pendu qui premier fut crêvé.

CONTRE-BLASON DE LA LANGUE.

CH. DE LA HUETTERIE.

Maudite langue à maintz lieux se déporte
A celle fin que quelque mal rapporte,
Disant du mal tousjours de sa voisine,
De ses parens, sœur, cousin et cousine :
Par son caquet et babillard language,
Elle porta contre Dieu tesmoignage.
Langue qui tant le succre et douceur ayme,
Tu as lesché le plat où fut la crême.

CONTRE-BLASON DU CUL.

CH. DE LA HUETTERIE.

Incontinent qu'on oyt du cul parler,
Chascun se veult arrière reculer ;
Parler ne vueil longuement d'iceluy,
Fors des cinq sens qui sont subjectz à luy,
Et si jamais n'entroit par bouche riens,
Le trou du cul tant ne feroit de fiens.
Et si se nez n'endureroit la peine
Du cul sentir ceste puante alaine ;
L'oreille aussi se tenir aux escoutes,
Quand le cul ronfle, et qu'il faict ses esgoutes,

Et plus la main ne prendroit le papier
Pour l'essuyer, quand il luy plait chier.
Brief il convient ainsi qu'une grenouille
Que nostre pied soubz le cul s'agenouille,
Et si du cul sentez le fondement,
Vous trouverez qu'il donne allegement
Et que sans luy le corps plein et infect
Tantost seroit corrompu et deffaict.
Le cul de soy seroit bien riche membre,
N'estoit qu'il sent un peu plus mal que l'ambre;
Le cul de soy est ainsi qu'une bonde,
Où de toy, corps, la puanteur habonde.
Si la liqueur estoit clere et seraine
Ainsi que l'eau d'une clere fontaine,
Et pas n'auroit son conduict si très-ord.
Le cul seroit de santé un thresor,
Le cul ainsi est comme la gouttiere
Par laquelle sort telle qu'est la matière,
Et si au cul la main nette n'est mise,
Pour le torcher choisira la chemise.
O cul camus, avec ta grosse joue,
Cul qui souvent aux yeulx fais la moue,
Cul qui assez est laid, ord et infame,
N'ayant besoing d'avoir un plus grand blasme.

CONTRE-BLASON DU C..

CH. DE LA HUETTERIE.

Comme j'ay dict, les membres je ne touche
De la pucelle et vierge, ne sa couche,

Mais seulement les mondains que je hante,
Desquelz le corps en beauté tant le vante,
Petit conduit, ou grand quelque tu soys,
Tu es heureux quand la joye apperçoys,
Tant seulement en loyal mariage,
Et ce faisant le tien corps te soulage
Par trois moyens, le premier se soulcye
De vuyder l'eaue qui est en la vescye,
L'autre est nature aymant à te saisir
Et par frissons au corps donner plaisir;
Le tien, après les œuvres de nature,
En sort un fruict d'humaine créature,
Où Dieu consent dedans masse terrestre
Créer une ame à l'enfant qui veult naistre.
Quand toy, conduit, autrement prens déduict
Par cy par là, à ton plaisir réduict,
Tu donne au corps tourment, travail et peine,
Cent foys estant en danger la sepmaine,
Tant de mort soubdaine qu'éternelle,
Aucunement n'ayant souvenir d'elle,
Et par chaleurs inhumains de ton gré,
Veulx transgresser de la loy le degré.
On t'a escrit c.. mignon, c.. mouflart,
Mais tu es c.. et ribault, et paillard:
Par toy, le c.., on trouve enfans perduz
Sur les chemins et rues estenduz,
Lesquelz mourroient si autre ne leur donne
Laict ou liqueur par pitié ou aumosne:
Par toy, le c.., des coups maintz sont ruez,
Par toy, le c.., plusieurs gens sont tuez.
Et quand tu n'es de tes plaisirs nourry,
Empoisonner pourchasses ton mary.

Je laisseray parler de ton office,
Quand la moiteur coule de ta matrice,
Et n'on veult oyr le sien blason,
Vous trouverez que c'est un escusson
Qui est fendu, que quand joindre se veult,
Il est si fort qu'homme n'y a qui sceust
Toucher à luy, ainsi qu'en prendre femme
Ou fille advient qui hait le cas infame;
Mais quand la femme ou folle fille eschauffe,
Incontinent il s'ouvre et se debauche,
S'abandonnant à ribaulx et meschants
En lieux secretz es villes et aux champs,
Si hardiment de l'homme parler ose,
De tout ce mal souvent il en est cause;
A l'escusson il me fault retourner,
Et maintenant ses armes blasonner,
Disant d'argent à deux cantons de sable
Et puis un pal de gueulles convenable.
Le c.. est chault et souvent peult suer,
Lequel convient maintesfoys ressuyer,
Et si diray cestuy mot d'avantaige,
Que le c.. sent un peu le viel formaige.

CONTRE-BLASON DE LA CUISSE.

CH. DE LA HUETTERIE.

La cuisse blanche est-elle tant heureuse
Comme l'on dict? De chemise breneuse
Couverte el est; et puis sert de coulonne
A soustenir le vaisseau qui canonne,
Qui est le cul entre deux boulevardz,
Et quand luy plaist ses boulletz estre esparz,
Au long la cuisse il faict sa batterie,
Et première a vent de l'artillerie;
Puis au-dessus il y a la fontaine,
Qui rend une eau trouble dessus la plaine:
Difficile est de luy faire dommaige,
Car au-dessus y a un marescaige,
Que si le cas advenoit d'y entrer,
L'on ne sçauroit le parfond rencontrer.
La cuisse aussi se peult nommer portière
Des jeux secretz qu'on faictz sur la lictière,
Que s'il te plaît à la cuisse s'ouvrir,
Et ses habitz qui sont sus descouvrir,
Par sa puissance se tiendra si très-forte,
Qu'on ne sçauroit aller jusqu'à la porte;
Mais s'il cognoit que soyent de ses amys,
Lors quelquefois le guichet est permis:
A son mary el se doit amuser,
Et en après tous autres reffuser.
Sur toy, la cuisse, et soubz mainte personne
A desplaisir, et maint tu empoisonne

De maladie et fiebvre dangereuse,
Et dont tu es en après malheureuse.
Cuisse branlante et preste t'esmouvoir,
Cuisse qui veulx tous tes plaisirs avoir,
Cuisse coquine, il faut considérer
Que mort viendra tes desirs modérer.

CONTRE-BLASON DU GENOIL.

CH. DE LA HUETTERIE.

Puis le genoil au-dessoubz de la cuisse,
Une boulette aussi ronde et propice,
Et soubz la cuisse exprès a esté mise
Affin que d'elle se face la devise
D'avecq la jambe et séparation,
Et au-dessoubz y a conjonction
Des nerfz puissans et artères très-fors,
Où le genoil faict ses tours et effors,
Dessus lequel le corps se baisse et hausse,
Et faict les saultz par luy en une nopce.
Genoil tant prest t'abaisser et hausser,
Pour carte et dez sur la table pousser;
Genoil tant prest à bailler mouvement
Pour à ton corps donner contentement;
Coulant genoil, veux-tu que je te prise,
Quant devant Dieu ne t'encline à l'église?
Genoil soudain en bas t'agenouiller
Quand disner fault, menger, ou grenouiller;
Genoil après qu'en terre seras-tu,
L'on ne sçaura que seras devenu.

CONTRE-BLASON DE LA JAMBE.

CH. DE LA HUETTERIE.

Et toy, la jambe, avec ta belle grêve,
A ton genoil donneras-tu point trêve?
Il ne s'en fault que la nuict seulement,
Que ton genoil ne soit incessamment
Estraint autour et lyé de jarretière,
Pour te monstrer la grêve plus légère.
Il fault au soir te laver en un bain,
Pour t'essuyer preste se tient la main.
Jambe allongée souvent au lict se croise,
Et du mary la jambe touche et poise:
Et quand il veult sommeil prendre et repos,
Cela luy faict changer tout son propos;
Jambe pesante est subjecte avoir loups,
Jambe tout preste avoir grèves et coups.
Jambe mignonne estant propre et idoine
Pour recepvoir le feu de Sainct Antoine.

CONTRE-BLASON DU PIED.

CH. DE LA HUETTERIE.

Le pied cavé qu'on dict bien compassé,
En lieu loingtain as porté et passé
Le corps et cueur couard, paoureux, craintif,
Quand souhaitoit d'un lieu estre fuitif,

Le traistre pied il eslongna son maistre,
Quand au besoing avec luy devoit estre.
O pied leger, pied soudain à meffect,
Qui maint gent cueur par ton saulter deffaict:
Pied non pas pied, ains le porteur du corps,
Qui le conduis à meffects et discordz;
Pied qui ne veux le tien corps soutenir,
Pour l'engarder à ses plaisirs venir;
Pied qui le corps sur cul laisse descendre,
Ou sur le ventre et ne le veux reprendre:
Pied qui te dis tant joly et mignon,
Qui au besoing laisse ton compagnon;
Pied qui sent mal, pied infect et puant,
Pied eschauffé, pied la bourbe ruant.
O pied pouldreux quand la main faict un coup,
Pied qui s'en fuit au boys ainsi qu'un loup;
O pied sentant plus que l'ail ou l'oignon,
Plus que semelle, ou vieil escafignon;
Pied fort muscleux et remply d'osseletz,
Pied qui au bout as cinq ongles très-laidz,
S'il y a eaue en rue ou quelque ordure,
Pied le premier tu la touche et endure.

CONTRE BLASON DU CORPS.

CH. DE LA HUETTERIE.

Viença, le corps qui te dictz précieux,
Je te diray que le seigneur des cieulx
Est descendu miraculeusement
Dedans la Vierge, et sans attouchement

Elle a conceu de parole et esprit,
Et dedans elle un noble corps compris ;
Mais cestuy corps estoit doulx et humain,
Humble, endurant chault, froid, soif et la faim ;
La teste et piedz nuz, ses cheveux espars ;
Bouche monstrant bontez de toutes pars,
Les yeulx constans, la face belle et nette.
Aureille oyant toute parolle honneste,
Et reprouvant celle qui n'estoit pure,
Par sa parole éloquente et très-pure.
Corps très-parfaict, corps noble, corps gentil,
Corps reluysant, corps entier, en est-il
Qui fut jamais corps si obéissant ?
Corps qui jamais autre ne fut blessant,
Corps qui jeusna entier tout le karesme,
Aigneau pascal qui souffrit de soy mesme ;
Corps qui voulut non pas pour luy mourir,
Ains par sa mort les mortelz secourir ;
Corps couronné de couronne d'espines,
Corps flagellé de fois soubz les courtines,
Sa face et front estoient de sang fardez,
Et de souffletz et coups contregardez.
On luy lava pour luy faire grand feste
Les siens cheveux des ruisseaux de sa teste ;
Ses mains et pieds dessus la croix clouez
Estoient de sang lavez et essuyez
Tant seulement du vent qui est par l'air.
Quand il vouloit de boire un peu parler,
Sa bouche fut par trop mal arrousée,
Et sur quoy fut une esponge posée,
On lui donna un brevage bien aigre
Du fiel meslé avecques du vinaigre.

Son très-cher œil qui regarda sa mere,
Quand il souffrit passion très-amère,
El demeura devant et après vierge,
Qui fut assis en l'air en si hault siège.
Vierge au benoist ventre qui l'a porté,
Et du tetin précieux allaicté.
Or retournons parler de ce corps là
Dessus lequel le noble sang coula
Depuis les piedz jusqu'à la summité,
Trouvé ne fut en luy lieu de santé.
Son loyal cueur remply d'obéissance,
Persé il fut d'un très-grand coup de lance,
Ensepvely il fut en un tombeau,
Trois jours après resuscitant très-beau,
Lequel attend tous les bons à la dextre
De Dieu son père, où tous nous puissions estre.

CONTINUATION DU CORPS HUMAIN.

Vois-tu le corps, comme ce riche corps
Fut flagellé, percé, batu alors,
Et glorieux après resuscita,
Mais tout soudain que terre couvert l'a,
Tu te pourris, et te mangent les vers,
Estant couché sur la terre à l'envers,
Et si retourne en terre la matière,
Dont toy le corps prins essence première,
En attendant le juste jugement
Du Dieu puissant et sans allègement.
Or ça le corps, tu n'es que pourriture,
Pourquoy as-tu loué à-l'adventure
Chascun ton membre? et si tu voulois dire
Que ce n'est toy, tu ne le puis desdire;

Car si un membre avoit voulu s'esbattre
Tant se louer jusqu'à deux, trois et quatre,
Cinq, six, prenant les membres un à un,
Ilz font le corps, cela est tout commun,
Ce n'est au membre auquel il se fault prendre,
Ains toy le corps plus qu'eulx es à reprendre.
O corps enclin, et subject à mal faire,
Tu songe encor en plus meschante affaire;
Car seulement tu ne te fais louer,
Mais tes blasons tu fais vendre et louer,
Et publier; tu es si grand menteur
Que pour cela ne te croit le lecteur,
Veu qu'il sçait trop que tu te veulx complaire,
Dont le pourrois plus fascher que luy plaire.
Corps corrompu, corps chair orde et infecte,
Chair par-dessus de ville beau couverte;
Corps, ne crois pas avoir un tel honneur,
Car le croyant, tu te fais deshonneur;
Corps, seulement de l'ame es la maison,
Et gouverner te dois par sa raison.
Corps, fais si bien en vie temporelle,
Que glorieux vivant sois avec elle.

EPISTRE AUX LECTEURS,

En laquelle est contenu le débat du corps et de l'ame.

CH. DE LA HUETTERIE.

Hommes mortelz, hommes vivans pour l'heure,
Hommes n'ayans fin de leur vie seure,

Hommes nommez constans d'un corps et ame,
Dont sur leur corps l'ame doibt estre dame,
Ainsi que bien sçavez, devant que lire
Le mien escript, ne ce que j'ay sçeu dire,
Souvenez-vous que devez condescendre
A mort, au front quand on donne la cendre.
Signifiant que cendre estes et terre,
Si on pensoit le contraire, on erre.
Un jour en l'an l'église a ordonné,
Que de la cendre au front nous soit donné :
C'est pour un point, que ne perdions l'esprit
Que pour créer nostre créateur prit
Chose céleste, et de ce est créé
Et si prétend y estre recréé,
Et retourner au lieu dont est venu,
Quand mort le corps aura circonvenu,
Le corps si est temporelle prison
Fascheuse à luy ainsi qu'une prison :
Car la raison le corps trouve fuitif
A la belle ame, et par trop sensitif.
Il ne fault point de ce soy esbahir
Si cest esprit veult nostre corps hayr ;
Car ce que l'un veult, requiert et opine,
L'autre au contraire oste ce qu'il destine.
Oultre nostre ame adjoinct se peult marrir
Car quand voulut s'esjouir et nourrir
Avec le corps que Dieu premier créa
Quand noz parens ancestres procréa,
Le corps voulut accomplir son desir,
Dont la raison de l'ame eut desplaisir,
Tant qu'el en est captive en la maison
Du corps mortel qui oublia raison.

L'ame est céleste, et le corps est terrestre,
Et le corps veult la terre recognoistre.
L'ame est divine, et l'esprit précieux,
Qui ne requiert que retourner es cieulx.
L'un est subtil, l'autre pesant et grave:
Le nostre corps qui veult faire du brave,
Par ce qu'il est de la terre bien près,
Ou il sesbat maintenant: mais après
Les siens plaisirs et volupté immunde,
Et les honneurs qu'il a eu en ce monde,
Concupiscence et soubhaitz accomplis:
L'ame céleste aura les yeulx remplis
De crys et pleurs, de tristesse et douleur,
Parce qu'elle est tombée en un malheur;
Malheur si grand qu'en bas lieu s'en ira,
En son pays plus ne retournera,
Plus n'espérant du ciel la cognoissance,
Fors endurer tourment, peine et souffrance.
Amys lecteurs seriez-vous point faschez
Si vous estiez seulement attachez
En basse fosse, ou prison à la vie
En lieu loingtain rigoureux plein d'envie
Pour en pais autre que n'est le vostre
Avoir donné quelque coup à un autre,
Ou bien d'avoir quelque mal atempté,
Dont la prison auriez bien mérité?
Je suis tout seur que ce seroit grand peine
D'avoir perdu du doulx païs l'alaine,
Pais remply de clarté et lueur
Pour demeurer en lieu noir et obscur.
Or regardez donc que l'ame fera,
Quand en païs tel on la conduira,

Oùquel jamais ne print sa nourriture,
Veu qu'elle estoit divine créature :
Et maintenant soubs le centre d'embas
Enchainée est en souspirs et debatz
Quand en prison avons esté un temps
Je croy pour vray que serions bien contens
Estre mis hors au jour et en clarté,
Pour retourner à nostre liberté :
Mais cela est un langoureux remort,
Quand il y fault estre jusqu'à la mort.
Prenez qu'il soit ainsi que je le dy,
L'on a tousjours espoir en paradis,
Et sçavez vous qui donne cet espoir?
C'est notre esprit qui a plus grand vouloir
Aller au ciel qu'en corps y demourer :
Mais nostre corps ne veult considerer
Quant cest esprit vient, et que le recueille,
Que son salut et bien il lui conseille.
Le mortel corps veult de prison sortir,
Le bon esprit du corps se devestir.
Le corps espère estre un jour à son aise,
(Car la prison n'est chose qui luy plaise)
Et retourner à ses joyeusetez
A l'ame estans renfort d'adversitez.
L'ame vouldroit le corps estre deffaict,
A ce qu'en hault puisse avoir son souhait
Le corps subject à la chair et au monde
Ne pense point à la seconde.
Le corps est gouffre à mille tentations,
Où le serpent prend occupations.
Or retournons de la prison parler,
Comme j'ay dict, l'ame vouldroit aller

En son pays, duquel elle est venue :
Elle est au corps, comme dans une nue :
Et où le vent la nue maine et poulce,
Il va, selon qu'on lui baille l'escousse :
Si chassée est d'un vent tempestueux,
Et fuyt devant celuy vent estueux.
Et ce qui est dedans la nue enclos,
Il n'en sçauroit sortir tant il est clos,
Jusque-là ce que se séparera
Et qu'en eau el se convertira.
Oultre l'homme est ainsi que la navire :
Selon le vent il fault qu'el se retire,
Si la navire est conduicte à bon port,
Tous ceux de dans en joye et support,
La marchandise estant dedans icelle
En un beau lieu on la mect et recelle
Et tous ceux-là du pays sont joyeux
D'avoir secours de ce bien pretieux.
Ainsi est-il de l'homme estant sur terre
Où les pechés souvent lui font la guerre.
Si jusqu'à mort a esté bien vivant,
A la raison obeissant servant,
Qui est guydé et par elle conduit,
Cela luy est un merveilleux deduict.
Los et honneur : aussi la marchandise
Qui est son ame, elle sera tost mise
Au hault paraige avecq les bien heureux.
Et tous les sainctz qui resident ès cieulx
S'esjouiront de l'ame glorieuse
Qu'Abraham père en son sein tient heureuse.
Si au contraire une nef n'est conduite
Par son pilote en droicte route et suitte

Cherchant les rocs et portz non convenables
Ruynée est en ces eaues miserables,
Toute rompue, enfondrée et cassée.
Le marinier pas ne l'a bien passée
La marchandise est perdue en la mer;
Qui à son maistre un deuil faict trop amer.
Ainsi de l'homme est-il qui raison n'a
Et de vertu tousjours se destourna,
Le corps et l'ame en danger sont periz.
Et tous ceulx-là du pays sont marriz,
Le maistre aussi à qui l'ame appartient
(Qui dieu nostre est) mal content il se tient
Que l'homme fut tant à lui adonné,
Que son seigneur il ait abandonné.
Amys lecteurs, je n'ay pas le sçavoir
(Vous remonstrer), comme pouvez avoir,
Et toutes fois vous vueil bien supplier,
Que pour le corps ne vueillez oublier
Ce beau dyamant pretieux et celeste;
Et qu'un chascun ne soit si brute ou beste
Louer le corps et ses plaisirs parfaire
Qui à l'esprit beaucoup pourroit desplaire.
En oultre (amys) si indiscrètement
Sur aucun membre ay faict quelque comment,
C'est le subject qui n'est pas honorable,
Que si voyez qu'il ne soit convenable,
Laissez-le là comme subject tresord,
Amys pour fin je feray mon effort
De mon costé l'ame contregarder
Que Dieu la vueille et les vostres garder.

EPISTRE

Par Françoys de Sagon, secretaire de l'abbé de Saint-Ebvroul, responsive à celle de Charles de la Huetterie.

Je me vueil arrester (amy Charles)
Parler de toy, comme de moy tu parles :
Craignant l'estime et le bruit de flatteur,
Plus que le tiltre et le nom de facteur,
Desir me poulce et cela me conseille :
Mais au contraire et à la dextre oreille,
L'esprit me dict que feray sagement
De te remettre au commun jugement.
Si pour louer ne voy en ton escholle,
L'essai parfaict, je joue à la bricolle,
Te respulsant par escript et par dict
Tout ce grand bien que tu as de moy dict
Qui me seroit grande rejouissance
Si Dieu l'avoit submis à ma puissance,
Mais tu fais tort ou droict de vérité,
En me donnant ce que n'ay mérité,
Ou je ne puis en si brief temps respondre:
Car je pretens par mon escript confondre
Tout ce hault bruyt que m'as attribué,
En te rendant du tien retribué.
Et soubz espoir de ce bien meritoire,
(S'ainsi estoit que j'eusse tant de gloire)
Je te respons pour l'aise recepvoir,
Qu'en m'escripvant tu as peu concevoir :
Et toutesfois le temps est si très-brief

Que mon esprit endure mal plus grief
Pour le subject que tu m'offres et livres
Me réduisant en mémoire mes livres.
Je n'en ay qu'un de si très-petit coust
Que le vil pris en faict perdre le goust,
Et se subject de matière ennuyeuse
Oste l'espoir de la rhyme joyeuse,
Tu l'as peu veoir en ceste heure à loisir
Où l'on s'endort après un grand plaisir
Qu'on a trouvé en faisant la lecture
D'autre joyeuse et plaisante escripture :
Car je suis seur que mes prolixes dictz
Endorment plus que le *De profundis*.
Que par acquit l'homme de nuict commence
Pour du travail chasser la véhémence,
Si tu as veu quelque autre œuvre en mon nom,
Dy le nom seul estre mien, l'œuvre non,
Mais à quelqu'un dont fort je me deffie
Qui de mon œuvre en Court se glorifie,
Le plus souvent m'attribuant le sien,
Pour ce qu'il sçait qu'on ne l'estime rien.
Il est bien vray que j'ay mis peine et cure
De mettre au jour ma renommée obscure,
En resveillant ma muse et esprits vains
Pour estre au rang des gentilz escrivains.
Mais au regard d'avoir mis en lumière
Mon coup d'essay y a place première.
Et si tu dis que ce corps qu'on a faict
N'eust pas esté, sans mon œuvre, parfaict
Et qu'en faisant la grace tant jolie
J'ay ensuyvy des autres la follie,
Je te respons qu'il n'y a que tout bien

A deschiffrer la grace et le maintien,
Que proprement n'est au corps, mais en l'ame,
Ou en l'esprit de toute honneste dame,
T'advertissant que d'un royal esprit
Vint le conseil de la mettre en escript,
Non pas ainsi comme un Françoys l'imprime:
Car il n'y a mot de grace en la rhime
Dont par mon nom me veult donner renom,
Mais tost après ma grace vient sans nom
Fort incorrecte, imparfaicte et domye
Suyvant du corps la sorte anathomye.
Semblablement il a mon pié changé
Pour de moy estre en certain cas vengé;
Mais je prétens quelque jour les remettre
En tel estat qu'ilz sont sortis du maistre,
Sans plus m'attendre au plus juste imprimeur,
Puisqu'au besoing faut au juste rhimeur,
Jaçoit qu'il n'est de moy aucune charge
De composer mon œuvre sur sa marge.
Vela comment pour le commencement
Suis appellé un peu plus doulcement
Que ceulx qui ont donné tant de louenge
Au corps humain sentant la terre et fange.
Besoing n'estoit de donner un los tel
Au corps terrestre, humain, povre et mortel,
En déguysant soubz poeticque fable
La verité du corps abominable
Que l'esprit sain pour les vives couleurs
Deust blasonner de maulx et de douleurs
Et le nommer en armoire franche
Puant fumier couvert de neige blanche.
Amy, vela comme par noz accordz

Suyvant l'esprit nous blasonnons le corps,
Je le blasonne, si n'en dy grand chose.
Tu l'as mieux faict : et si dire ne l'ose,
Je le sçay bien, et ne sçay bonnement,
Si je te dois donner consentement
D'avoir bien faict ou mal faict en l'affaire
Où tout ce corps tu as voulu refaire.
Je doubte un point, voire un point bien certain
Dont je m'asseure à ton esprit haultain,
Ce que je crains, c'est que la chose antique
Est renommée en chascune boutique,
Et qu'on l'a faict desja tant publier
Qu'on ne la peult desormais oublier;
Mais, d'autre part, ton esprit me conforte
Lequel rendra vérité la plus forte,
Tant qu'en rompant tous debatz et discordz
Fera l'esprit triumpher sur le corps :
Tu le feras par art de rhétorique
Ou la doulceur et faconde angélique,
Dont en esprit tu as capacité,
Desgoustera d'une rusticité
D'aucuns autheurs qui par leur folle audace
A la besongne ont mis la main sans grace;
Et toutefois l'esprit me faict juger
Q'on n'y pourra après toy corriger;
Car en ayant de ce corps cognoissance
D'en bien juger tu auras la puissance
En entendant des membres la raison
Faire en pourras un bon contreblason :
Que si tu vois qu'assez bien je n'approuve
Contente toy que je ne le resprouve,
Et crains sur tout tant d'éloquence user,

Que

Que tu sois veu de l'usaige abuser:
Car la matière assez de soy attyre.
Nature, après d'appetit nous martyre
Et puis la rhime avec ses deux conjoincte
Au fol desir fait sentir une pointe,
Qui nous esmeut de lire bien souvent
Propos sans fruict ou plus légers que vent,
De quelle sorte on trouve assez au livre,
Dont tu prétendz la correction suyvre:
Et lequel fut par Marot commencé,
Ou l'imprimeur l'a pour luy advancé:
Voila pourquoy ce traicté je reprouve,
Et que plaisir ou grace je n'y trouve,
Comme ayant eu commencement au nom
D'un homme ayant si très-mauvais renom,
Qu'il est infect non seulement d'esprit,
Quand il prétend à mettre par escript,
Mais aussi n'a pour naturel service
Membre sur luy, qui n'ayt macule ou vice,
Les yeulx, la langue, oreille, bouche et main
Luy font un corps plus serpentin qu'humain:
Le pied fuitif luy sert bien pour ceste heure,
Il n'a partie au corps pour luy meilleure:
De François feit le corps Ferrarien,
Et maintenant le fait Venitien,
Pour mieulx fuyr à ce qu'on lui prépare
Si de sa vie il se trouve à Ferrare,
Où le tourment est tout prest pour Clement,
S'il y retourne ou vient aucunement.
Quand est du cueur, il a très-mauvais zèle
Et le surplus qu'honnestement je celle,
Fait convenir le livre à son acteur:

Je t'ay nommé cy devant le docteur,
Qui secours digne estre sans douce muse
Puisque des droictz de rhetorique abuse,
Les emploïant sans ordre et sans raison,
A deschiffrer du corps le sot blason :
Si tu veulx donc à Dieu et monde plaire
Poursuy (amy) hardiment le contraire,
Il n'en viendra qu'honneur, louenge et bruit
A ta personne, et au peuple grand fruict,
Oyant blasmer la chair trop délicate,
Que mainct aucteur par doulce rhyme gaste,
C'est mon conseil, ma raison et advis,
Pour te respondre à ce qu'hier m'escrivis
En t'envoyant ceste espitre pour gaige,
Du cueur n'osant te louer davantage?
Si je ne t'ay satisfaict à moytié,
Contente toy du présent d'amytié.

DIXAIN DE CHARLES DE LA HUETTERIE,

S'excusant envers les dames qui ont le corps gentil.

En compagnie on ne pourroit blasmer
Veoir un blason contraire au corps gentil,
Mais si raison en droit nous veult clamer
En vostre cueur direz, qu'ainsi est il.
Il est tout seur qu'avez le corps subtil,
Bien faict, bien pris, bien formé par nature :
Mais dedans git plus belle creature
Ame celeste, estant plus à priser,

L'ame est divine, et le corps pourriture,
Par quoy chascun doibt le corps mespriser.

BLASON DES BARBES DE MAINTENANT.

On dict en un commun proverbe
Qu'on ne crainct homme s'il n'a barbe,
Et que nul homme n'a renom
S'il ne porte barbe ou grenon.
C'est pour cela qu'au temps qui court
On void tant de barbus en Court:
En ville, aux champs, et prez herbuz,
On ne rencontre que barbuz;
De grands barbaulx, petits barbetz
Qui contrefont les Marabetz.
Mesmes on void les paysantz
La pluspart estre barbaysantz:
Dont la pluspart font les barbuz
De tant de gens qui sont barbuz:
Car le barbu qui a forfaict
Incontinent sa barbe faict,
Et se rend du tout incogneu.
Mais cil qui a le menton nud,
Et rasé ainsi comme un prestre,
Est bien plus facile à cognoistre.
Outre plus celuy qui a barbe
Aussi espaisse qu'en pré herbe,
Est subject à mainte fortune.
Tout premier il tient de la lune,
Estant triste et mélancolique,
Sa barbe le poinct et le picque,

Et le rend tout pasle et deffait.
Mais celui qui sa barbe fait,
Est mieux qu'un barbu coloré,
Tousjours frais, bien delibéré,
Le regard beaucoup plus plaisant
Qu'un hideux barbaux paysant,
Qui tord la gueulle et fait la mine :
Sa barbe plaine de vermine,
De morpions, de poux et lentes,
Sans repos et puces groulantes :
Mais sans cesser sa barbe frotte,
Il la démesle, il la descrotte,
Il la secoue, puis il la tire,
Il la retord, puis il la vire,
Il la resserre, et puis l'espart,
Chacune main en tient sa part;
Il la patine et la manie,
Il la regarde et l'applanie,
Il la testonne, et puis la pigne,
Plus a de façons qu'une vigne
Sinon que point n'est vendangée.
Il faict bon voir à la rangée
Ces barbes de diverse sorte;
L'une est déliée, l'autre forte,
L'autre comme safran est jaulne,
L'autre de la longueur d'une aulne.
Barbe mouchetée, barbe grise,
Barbe comme coton de Frise,
Barbe blonde, barbe meslée,
Barbe à moustache cordelée,
Barbe blanche, barbe florie,
Barbe d'Aaron ou Zacharie,

Barbe qui monstre à son semblant
Estre cousue de fil blanc;
Barbe fourchue bravement,
Barbe à poincte de diamant,
Barbe noire, barbe morée,
Barbe rousse, barbe dorée,
Barbe qui ne tient qu'à la lèvre,
Barbe saultant comme une chèvre;
Barbe aussi ronde qu'une esclisse,
Barbe à noc, barbe d'escrevisse,
Barbe à six poils, et barbe à chat,
Que pleust à Dieu qu'on l'arrachast
Poil à poil à cil qui la porte,
Car une barbe espaisse et forte
Sent mieux son genre masculin.
On void maintenant un colin,
Un planteur d'aulx, un sabbottier,
Porter barbe de savetier,
Qui ne tient que par les rivets.
L'autre pour faire le mauvais
Sous le nez porte la moustache,
Ou par le front souvent s'attache
Un glasson venant des roupies,
Gros comme sabotz et toupies,
Tellement qu'il a le menton
Plus roide et plus dur qu'un baston.
Est-ce aussi le faict d'un abbé,
Comme un soldat estre embarbé?
Ne qu'un évesque portant mitre,
Avec sa barbe entre en chapitre;
Est-ce ainsi que nous abusons?
Mais tu diras par tes raisons

Que le pape en peut dispenser.
Je respons (sans nul offenser)
Que la dispense en cest affaire
S'appelle congé de mal faire,
Donnant scandalle à mainte gens.
Que dirons-nous de noz regens,
Noz licenciers et artiens,
Advocats et praticiens
Voulans les barbus contrefaire?
Et toutes fois ne sçauroient faire
Aucun qui telle barbe aura,
Un syllogisme en *barbara*,
Ils sont tous clercz *barba tenus*,
Si ce n'estoit qu'ils sont cogneus,
Ils se voudroient bien faire craindre.
L'autre fera sa barbe taindre
En noir pour faire la fanfare,
Vous diriez que c'est un barbare
Barbarien de Barbarie.
Je ne puis faire que n'en rie
De voir ainsi ces barbarins
Plus noirs que mores tartarins,
Laids et hideux outre mesure,
Plus que ne permet leur nature;
Mais je treuves beaucoup plus beau
De voir la carpe et le barbeau,
La barbue et le barbillon
Bouillir au plat à gros bouillon
Dedans leur sauce à beurre frais:
Puis boire souvent à grands traictz,
Afin de la soif estancher.
Venons maintenant à touscher

La punition des barbuz :
Et s'ils veulent comme d'abuz
En appeler sans nul sejour
Leur soit donné un certain jour
Pour plaider leur cause d'appel.
Il a semblé très-bon et bel
A messieurs les réformateurs
Des barbuz, et leurs correcteurs
D'avoir un tel édict donné.
Tout premier ilz ont condamné
Tous barbuz à estre esbarbez
Barbariquement desbarbez,
Sans que nul s'ose rebarber,
Ne soy mocquer, ne soy gaber,
Sur peine d'estre par adveu
Flamboyé d'un flambeau de feu,
Pour leur brusler menton et barbe,
Si vivement que la reubarbe
N'aura en ce lieu nul effect
De les secourir par son fait.
Or, quant aux laboureurs des champs,
Vignerons, bourgeois et marchands,
Et ces gros villains paysants,
Leurs barbes seront bien duysans
Avec celles des escolliers
A rembourrer bats et colliers.
Clercs du palais, bazochiens,
Pour faire des couples aux chiens,
Leur barbe sera bien propice :
Car il n'est gendarmerie que de riste
Pour bien chasser, encor mieux prendre.
Les gens d'armes pourront bien vendre

La leur, puis que plus ne leur sert,
Ou la jetter dans un desert
Dessus les hayes et buissons,
A celle fin que les pinssons,
Les fauvettes et les verdières
Trouvent sur le lieu leur matières
Pour faire leurs nids à plaisir.
Les cordonniers pourront choisir
De ces barbes les poilz plus gros,
Pour attacher à leur ché-gros.
Les barbes des prothonotaires,
Des chicaneurs et des dataires
Ne serviront à maistre nul,
Sinon que pour torcher le cul.
Quand à ceux qui ont fait leur vœu,
Il leur est permis par adveu
De porter barbes comme hermites,
Chartreux, convers, anachoristes;
Les grands-seigneurs d'authorité
Auront aussi la liberté
De la porter selon leur guise,
Pourveu qu'elle ne soyt trop exquise,
Fuyant la curiosité,
Et tenans mediocrité;
Car ceux qui en sont curieux,
Deviennent souvent glorieux,
Tellement qu'on voit un chetif
Autant ou plus rebarbatif
Que ne sera un gentilhomme.
Or voilà l'ordonnance en somme
Touchant l'affaire des barbuz.
Donc pour oster un tel abuz,

Amy barbu, je te conseille
Que plus en ce cas ne sommeille,
Mais pour éviter le flambeau,
Rase ta barbe bien et beau,
Et ne te fie en la barbiere,
Qu'elle ne couppe ton herbiere;
Mais fay-toy plutost barbayer
A un gentil joly barbier,
Qui t'esjouit en barbayant
Te faisant du tout oubliant
Ton deuil et ta mélancholie.
C'est donc une grande folie
D'estimer un homme à sa barbe,
Car bien souvent la belle gerbe
Est sans grain, et n'est que paille,
Un barbu, ce n'est rien qui vaille,
S'il n'a courage à l'advenant.
Je dis donc quant au remenant,
Qu'il fait bon sortir de la case
Le pied ferrat, et barbe raze.

BLASONS DOMESTIQUES.

GILLES CORROZET.

BLASON DE LA MAISON.

NATURE forte en ce qu'elle sçait faire
Pour subvenir à chose nécessaire,
A enseigné aux hommes par raison
D'édifier et bastir la maison,
Pour soy défendre à l'encontre des bestes,
Des ventz subitz, orrages et tempestes.

Or c'est ainsi que de pluralité
De ces maisons fut faicte une cité,
Et des citez fut ung royaulme faict.
Beaucoup vault donc de la maison l'effect,
Veu que de soy petit de lieu contient,
Et toutesfois grand empire soustient.
Doncques, maison, je te dy la première
Invention de chose singulière:
Maison de paix, maison en qui abonde
Une grand part des plaisirs de ce monde.
Maison bastie et faicte fortement,
Sur ung très-bon et ferme fondement.
Maison construicte en ung ær de plaisance,
Où maulvais ventz ne font jamais nuysance.
Maison ayant sa veue et son regard
Vers Orient, et quand le soleil part
De son lever, il enlumine et lustre
Ceste maison tant insigne et illustre.
Maison de pris, bien paincte à l'antiquaille,
Maison construicte avec pierre de taille.
Pierre de lyès, de marbre et d'aultre sorte,
Ayant d'entrée une assez large porte.
Maison où sont caves, celiers, estables;
Maison où sont les jardins délectables,
Chambres, greniers, estables, galeries,
Lieux gracieux pour nobles seigneuries.
O maison belle, ô lieu plaisant et seur,
Digne d'avoir honneste possesseur
Pour décorer ta beaulté davantage:
Maison ayant estage sur estage,
Larges degrez, et la montée clere,
Logis bien faict, trop plus riche et prospère.

Que le logis de Psichés décoré,
Tant richement dedans l'asne doré.
Noble maison de tous grandz biens garnie,
Riche maison de tous meubles fournie,
Louer on doibt celluy qui t'inventa,
Car aux humains ung grand fruict apporta.

DE LA COURT DE LA MAISON.

Court de carreaux marbrins pavée,
Court en la maison eslevée,
Court qui reçois du Ciel les eaux
Coullantes dans les creux tuyaux
Pour tenir la maison plus saine.
Court du jardin assez prochaine,
Autour de qui sont basses salles,
Court enrichie de médalles,
Et de figures magnificques,
Tant de modernes que d'anticques.
Court faicte pour se pourmener,
Et pour son aise demener,
O très solacieuse court,
Où la clere fontaine court,
Qui lave par ses cleres undes,
Les ruisseaulx salles et immundes.
Court dont le lieu bien spacieux
Donne au logis l'ær gracieux;
Certes, tu es en ta plaisance,
De la maison toute l'aisance.

DU JARDIN.

Jardin plaisant, doulx, délectable,
Jardin en tous fruictz profitable,

Or c'est ainsi que de pluralité
De ces maisons fut faicte une cité,
Et des citez fut ung royaulme faict.
Beaucoup vault donc de la maison l'effect,
Veu que de soy petit de lieu contient,
Et toutesfois grand empire soustient.
Doncques, maison, je te dy la première
Invention de chose singulière:
Maison de paix, maison en qui abonde
Une grand part des plaisirs de ce monde.
Maison bastie et faicte fortement,
Sur ung très-bon et ferme fondement.
Maison construicte en ung ær de plaisance,
Où maulvais ventz ne font jamais nuysance.
Maison ayant sa veue et son regard
Vers Orient, et quand le soleil part
De son lever, il enlumine et lustre
Ceste maison tant insigne et illustre.
Maison de pris, bien paincte à l'antiquaille,
Maison construicte avec pierre de taille.
Pierre de lyès, de marbre et d'aultre sorte,
Ayant d'entrée une assez large porte.
Maison où sont caves, celiers, estables;
Maison où sont les jardins délectables,
Chambres, greniers, estables, galeries,
Lieux gracieux pour nobles seigneuries.
O maison belle, ô lieu plaisant et seur,
Digne d'avoir honneste possesseur
Pour décorer ta beaulté davantage:
Maison ayant estage sur estage,
Larges degrez, et la montée clere,
Logis bien faict, trop plus riche et prospère.

Que le logis de Psichés décoré,
Tant richement dedans l'asne doré.
Noble maison de tous grandz biens garnie,
Riche maison de tous meubles fournie,
Louer on doibt celluy qui t'inventa,
Car aux humains ung grand fruict apporta.

DE LA COURT DE LA MAISON.

Court de carreaux marbrins pavée,
Court en la maison eslevée,
Court qui reçois du Ciel les eaux
Coullantes dans les creux tuyaux
Pour tenir la maison plus saine.
Court du jardin assez prochaine,
Autour de qui sont basses salles,
Court enrichie de médalles,
Et de figures magnificques,
Tant de modernes que d'anticques.
Court faicte pour se pourmener,
Et pour son aise demener,
O très solacieuse court,
Où la clere fontaine court,
Qui lave par ses cleres undes,
Les ruisseaulx salles et immundes.
Court dont le lieu bien spacieux
Donne au logis l'ær gracieux;
Certes, tu es en ta plaisance,
De la maison toute l'aisance.

DU JARDIN.

Jardin plaisant, doulx, délectable,
Jardin en tous fruictz profitable,

Jardin semé de toutes fleurs,
Painctes de diverses couleurs,
Comme le lis, la rose franche,
L'œillet, et l'aubespine blanche,
La violette humble et petite,
Le doulx muguet, la margueritte,
Le romarin, la marjolaine,
Le beaulme qui faict bonne allaine,
Et aultres odorifférentes
En leurs vertus bien différentes;
Jardin où est, et a esté
Le frais umbrage en chauld esté,
Au moyen des arbres plaisantz
Qui empeschent les rais luysantz
De Phœbus, affin qu'il ne jecte,
Dessus la terre à luy subjecte
Son ardeur par trop excessive.
Jardin plein de beaulté nayfve,
Où sont maintz berceaulx umbrageux,
Soubz qui on joue à divers jeux,
Comme à la boulle et à la bille.
Jardin où la treille fertille
Se joinct aux berceaulx dessusdictz;
O jardin petit Paradis,
Lieu où *Venus* et ses charites
Départent d'amour les mérites,
Et où *Cupido* va marchant,
Tenant en main son dard trenchant,
Lequel il brandit et envoye
Contre celluy qu'il treuve en voye,
Et le fiert de telle rigueur,
Que l'aultre en demeure en langueur.

Jardin où les arbres ramez
Sont illec plantez et semez,
Et portent fruictz de toute sorte,
Comme l'année se comporte.
Là sont amendiers et meuriers,
Pommiers, cerisiers et poiriers;
Peschiers, pruniers, chascun s'y renge;
Là croist le beau pommier d'orenge,
Le pin, le cèdre, et le cyprès,
Et l'olivier se tient auprès,
Et soubz ses arbres et rainseaulx
Courent les argentins ruysseaulx,
Remplis de différentz poissons.
Jardin paré de verds buissons,
Où les oyseaulx par leurs doulx chantz
Font retentir l'air des beaulx champz,
Comme nature le dispose.
O beau jardin que l'on arrose,
Pour en avoir fruictz, fleurs et feuilles,
Je te supplie que tu veuilles
A jour propice m'estre ouvert,
Pour y donner la cotte verd,
A celle (par ma loyaulté)
Qui passe ung jardin en beaulté.

DE LA CAVE.

Cave ténébreuse et obscure,
Cave dont *Bacchus* prend la cure,
Cave bien proprement voultée,
Ayant assez large montée;
Cave faicte de dure pierre,
Dans les entrailles de la terre;

Cave pleine d'humidité,
Chaulde en yver, froide en esté;
Cave où sont les vins savoureux,
Tant bons, frians, et amoureux,
Comme Bastard, et Malvoysie,
De Muscadet, de Romenie,
De Beaulne, d'Anjou, d'Orléans;
Et vin françois qui dort leans,
Vin d'Angoulmoys, de Sens, d'Auxerre,
Et aultres que tu tiens en serre,
Qui rendent la place embasméc
De leur odeur et grand fumée,
Voire si forte et violente,
Qu'elle estainct la chandelle ardente,
Et sans bouger hors du tonneau,
Enyvrant ung foible cerveau;
Leans les void-on escumer
Et bouillir ainsi qne la mer,
Et rompent les vaisseaulx souvent
Sy on ne leur donne du vent.
O que c'est belle garnison,
De t'avoir pleine en sa maison,
De ces bons vins, c'est la richesse,
Qui mect l'homme en joye et lyesse;
Qui ainsi de toy peult jouyr,
A bon droict s'en doibt resjouyr.

DE LA CUISINE.

On a beau voir une maison dorée,
On a beau voir une chambre parée,
On a beau voir le grenier et la cave,
On a beau voir le cabinet tant brave,

On a beau dire, on a beau faire mine,
Si on ne void une bonne cuysine:
Il n'y a riens en la maison qui plaise,
Car la cuysine esjouyt et faict aise
Le corps humain ; et la munition
Engendre au cueur grand récréation.
O que souvent plusieurs les maisons hantent
Et des seigneurs les grands logis fréquentent,
Non pour avoir des gens la seule grace,
Mais pour l'amour de la cuysine grasse,
Quand il y a de chairs et de poissons
Grand quantité et de toutes façons!
En la cuysine à point bien ordonnée
Est de besoing avoir la cheminée
Plene de feu, garnie de chenetz,
D'acostepotz, et de grilz assez netz,
D'une grand pelle et tenailles serrantes,
Pour attiser les buches très-ardentes.
Droict au milieu se tient la cremilière
Où pend souvent chaulderon et chauldière.
En la cuysine est assez convenable
D'avoir ung banc et une vieille table,
Et ung buffet à mectre la vaisselle
Qui est d'estain, et de cuyvre, car celle
Qui est d'argent ou d'or, en garderobe
La fault serrer de peur qu'on la desrobe.
En la cuysine on voit pintes voller,
Quartes et brotz et vaisselle roulller,
Comme grandz platz, escuelles et assiettes
Là vont trainant nappes et serviettes,
Touailles, torchons; là sont poilles, bassins,
Pour accoustrer cochons, chappons, poussins;

Là sont cousteaulx pour détrencher et fendre;
Là ne se peult le gras mouton deffendre,
Ne beuf, ne veau, qu'il ne soit mis en broche,
Ou en bouillon; en ce lieu on embroche
Lièvres, connilz, oisons, perdrix, faisantz,
Pigeons, bizetz (ce sont oyseaulx plaisantz).
Là sont rostis sarcelles et plouviers,
Paons et herons (ô quelz beaulx espreviers)!
Mieulx vault cela que racines d'hermites,
Devant le feu sont les potz et marmites,
Où sont bouillis tant de divers potages
Selon les temps et différentz usages.
Là aussi sont les pouldres et espices,
Boudins, jambons, andouilles et saulcisses,
Les saupicquetz pour les gens degoustez,
Le four aussi et les frians pastez
Dont tout subit les crustes sont cassées.
Là vous verrez hocher les fricassées
En lart et beure, en verjus et vinaigre.
Qui treuve-l'on aussi à ung jour maigre?
Là peult-on veoir l'anguille et la lamproye,
De quoy la bouche et le ventre font proye:
Le saulmon frais, la carpe camusette,
Le gros brochet, la solle frigalette,
Le marsoin gras, l'alose savoureuse,
Puis l'esturgeon et la truite amoureuse,
Les ungs bouillis et les aultres rostis
Pour aguiser les humains appetis.
Sont en après les terrestres fruictages
Tant cuitz que crudz, et les sallez fromages;
Que reste plus? ô cuisine friande!
On trouve en toy de chascune viande;

Diane

Diane y mect selon temps et saison
De ses foretz la tendre venaison.
Cérès fournit de pain, et blanc et bis.
Le dieu Bacchus au nez plein de rubis
Verse le vin, quand il en a gousté,
Car sans cela tout le reste est gasté.
Pour fin de compte (ung chascun j'en veulx croire)
Si maintes gentz avoient tel ordinaire
Sy plantureux, que nous avons icy,
Ilz ne vivroient (comme ilz font) en soucy.

DU GRENIER.

Il convient mettre en ce blason
Le hault grenier de la maison,
Où on met toutes les reliques
Des extencilles domestiques.
Grenier où l'ouvrier eut esgard
De le bastir en beau regard;
Grenier bien spacieux et large,
Auquel on serre mainte charge
De blé, de foing, d'avoine, et d'orge,
Lorsque la terre de sa forge
Les produict en maturité.
O grenier plein d'utilité,
Hault et sec, d'assez grande espace,
Où les grains gisent sur la place,
Lesquelz on remue et esvente
Pour en user et mettre en vente;
Grenier qui garde que les fruictz
Ne soient corrompus et destruictz,
Garde les si bien en ton estre,
Qu'en faces proffit à ton maistre.

Lict d'honneur plein de toute joye,
Beau lict encourtiné de soye
Pour musser la clarté qui nuict.
Lict qui attendz la trouble nuict,
Affin qu'on se repose et couche.
Lict soustenu en une couche
Ouvrée de menuiserie,
D'images et marqueterie.
Lict très-gentil, tant qu'il peult estre,
Lict beneist de la main du prebstre;
Lict séparé de tout délict.
O lict pudique, ô chaste lict,
Où la femme et le mary cher
Sont joinctz de Dieu en une chair;
Lict d'amour saint, lict honnorable,
Lict somnolent, lict vénérable,
Gardez vostre pudicité,
Et evitez lasciveté,
Affin que vostre honneur pulule
Sans recepvoir nulle macule.

DE LA CHAIRE.

Chaire pleine de bons ouvrages,
Chaire enlevée à personnages,
Chaire de pris, chaire polye,
Chaire de façon bien jolye,
Chaire où l'ouvrier par bonne entente
Tailla mainte table d'atente,
Feuillages, vignettes, frizures,
Et aultres plaisantes figures.
Chaire couverte à chapitaux
Chaire garnie d'escripteaux,

Dignes de la langue et la bouche :
Chaire compaigne de la couche,
Chaire près du lict approchée
Pour deviser à l'acouchée.
Chaire faicte pour reposer,
Pour caqueter et pour causer.
Chaire de l'homme grand soulas,
Quand ll est travaillé et las.
Chaire bien fermée et bien chose,
Où le muscq odorant repose
Avec le linge délyé,
Tant souef fleurant, tant bien plyé.
Chaire belle, chaire gentille,
Chaire de façon tressutile,
Tu es propre en toute saison,
Pour bien parer une maison.

DU BANC.

Ainsi que la femme prudente
Est au mary obediente,
Tout ainsi la table se jecte
Vers le banc comme à luy subjecte,
Et luy faict ceste honnesteté,
Qu'il est premier en dignité.
Et pour ceste grande raison
Mérite avoir le sien blason.
Or donc plaisant banc de noyer,
Banc qui fais les genoux ployer,
Et asseoir le corps haultement :
Banc tourné si très-proprement,
Banc à dossier pour le repos,
Qui soustiens les rains et le dos,

Banc plus luysant que blanc albastre,
Banc assis vis à vis de l'astre;
Banc faict à petitz marmouzetz,
Banc du plus beau bois des forestz,
Qui donnes ung labeur nuysant
Pour te faire bien reluysant,
Et es froté en si grand peine
Que les gens en sont hors d'alaine.
O banc qui repares la salle,
Qui n'es jamais crotté ne salle,
Je desire qu'en froid hyver
Près du feu te puisse trouver.

DE LA TABLE.

Table clere, table luysante,
Table à la chambre bien duysante,
Table tous les jours bien frottée,
Table sur deux trétaux portée,
Table qui causes le desir
De prendre savoureux plaisir
A chascune viande exquise.
Table de toutes gens requise,
Table d'une nappe parée,
Pour boire et manger préparée;
Garnye de metz précieux,
Et de bons vins délicieux.
Table remplye de caquet,
Table où se faict le grand banquet
A jour de feste ou jour de nopces,
Table où on parle des négoces:
Puis de la paix, puis de la guerre,
Puis de France, puis d'Angleterre:

Puis de vertu, puis de folye,
Table comme ung miroir polye :
Table où chascun prend son repas
Pour nourriture par compas.
O table honneste et très-notable,
Table de boys, ô belle table,
Je prie à Dieu qu'il te munisse,
Tant bien t'appreste et te garnisse,
Qu'à tout jamais par ton moyen
Ayns son pain cotidien.

DU DRESSOUER.

Dressouer bien faict, dressouer très-gent,
Dressouer plaisant à toute gent,
Dressouer où l'ouvrier bien propice
N'a failly en son artifice ;
Dressouer de cyprès odorant,
En la salle bien apparent.
Dressouer reluysant et uny,
De toutes beaultez bien garny,
Soutenu de pilliers tournez,
De feuilles et fleurs bien aornez.
Dressouer duquel la forme basse,
En clarté le beau miroir passe,
Pource qu'on le tient nectement ;
Dressouer fermé bien seurement
De deux guichetz de bonne taille,
Ayant chascun une medalle.
Dressouer où sont les bonnes choses
Seurement fermées et closes,
Certes tu es le tabernacle,
Le lieu secret et habitacle,

Où sont les beaulx joyaulx et bagues
Des dames qui font grosses bragues,
Comme chaînes, boutons, anneaulx,
Patenostres à gros signeaulx,
Estuiz et coffretz curieux
Remplis de thrésors précieux
Monnoïez et à monnoïer;
Dieu m'en vueille autant envoyer,
Affin qu'en tout soulas et joye
Ung tel dressouer possede et j'aye.

DU COFFRE.

Coffre très-beau, croffre mignon,
Coffre du dressouer compaignon,
Coffre de boys qui point n'empire
Madré et jaune comme cire;
Coffre garny d'une serreure
Tant bonne, tant subtile et seure,
Que celluy sera bien subtil
Qui l'ouvrira de quelque oustil.
Coffre sentant plus sœuf que basme,
Co[illegible]e le thrésor de la dame,
Coffre plein de doulces odeurs,
Et de gracieuses senteurs;
Coffre dont le chaitron très-net
Faict l'office d'ung cabinet.
Coffre luysant et bien froté,
Coffre qui n'es jamais croté,
Coffre dans lequel se repose
Le perfun mieulx sentant que rose;
Coffre où sont mis les parementz,
Les atours et les vestementz,

Qui cachent la poitrine blanche,
Le tetin, la cuisse et la hanche,
Et aornent le corps et la teste,
Tant jour ouvrier que jour de feste.
Coffre où n'a point de pourriture,
Coffre exempt de vers et d'ordure,
O très-poly et joly coffre,
Qui reçoys tout cela qu'on t'offre,
Ne seufre que mecte la main
Dans toy le larron inhumain.

DE LA SCABELLE.

Scabelle bonne et profitable,
Scabelle pour s'asseoir à table,
Quand on veult disner et soupper.
Scabelle qui n'as point de per
En beaulté dont tu as saisine,
De la chaire seur et cousine,
Faisant toutes deux un office;
Scabelle mignonne et propice,
Jaune comme l'or, et unie,
Très-clere, luysante et brunie.
Scabelle de bonne haulteur,
Où le menuisier et facteur
A monstré son gentil sçavoir;
Scabelle très-plaisante à veoir,
Faicte de boys sans aulcuns neux,
Il y a long-temps que je n'euz
Tant de biens à te veoir, sans faindre
Comme j'ay de peine à te paindre.

DU PLACET.

Placet compaignon de la selle,
Ton loz ne fault pas que je celle,
Car tu es du carreau parent;
Placet en la chambre apparent,
Tout couvert de tapisserie
Où fœminine seigneurie
Se siet en plaisir et lyesse.
Placet où la cuisse et la fesse
Se reposent bien mollement.
Placet assis esguallement
Sur quatre pilliers bien gentilz,
Non pas trop grands ne trop petis,
Où se tient le plaisant caquet
De Gaultier, de Jehan et Jaquet,
Je te supplie que m'amye
Ung jour sur toy trouve endormie,
Affin que la puisse baiser,
Pour mon mal d'amour appaiser.

DE LA VERGE A NECTOIER.

Verge de flexible briere,
Verge qui ne laisses derriere
Le duvet, la pouldre et l'ordure,
Tant que chascun de tes brins dure.
Verge au petit clou attachée,
Verge proprement emmanchée,
Verge clouée à six liens,
Tu es cause de plusieurs biens,
Car par toy la macule on oste
De robbe, de saye et de cotte,

De chausses, bonnet, et pourpoint,
Par toy on met tout bien à point,
Soit de veloux, de soye ou drap,
Avecques la force du bras;
Par toy on tient bien nectement
Gorgiasement, proprement
Le chapperon et la coquille;
Soit pour la mere ou pour la fille.
Tu es heureuse maintes foys,
Tu touches aussi bien aux roys
Et aux roynes portantz couronnes,
Que tu fais aux aultres personnes.

DE L'ESTUY DE CHAMBRE

Estuy de fin veloux couvert,
De cramoysi, de bleu ou vert,
Estuy de marroquin paré,
Estuy tant bien faict et doré,
Estuy où pignes sont dedans,
A grosses et menues dentz,
Lesquelz pignes, debvez vous croire,
Sont d'ébene ou de blanc yvoire,
Ou de bouys, pour galonner
Les beaulx cheveulx, et testonner,
Aussi la longue barbe blonde.
Estuy le plus beau de ce monde,
Où sont les ciseaulx, le poinson,
La bresse de gente façon,
Le cure-dent, la cure-aureille,
La sie petite à merveille,
La lime, la gente pinsette,
Le ratissoir, et la forcette,

Avec plusieurs aultres choses
En toy enfermées et closes.
Estuy tant mignon et tant gent,
Estuy ferré de fin argent :
Estuy garny de soye et d'or,
Et mieulx que je ne dy encor;
Brief en toy n'a aulcun deffault,
Tu es fourny de ce qu'il fault.

DU MIROIR.

Miroir cler et resplendissant,
Miroir plaisant, resjouyssant,
Miroir ardant de grand splendeur,
Miroir de très-bonne grandeur,
Miroir de cristal precieux,
Qui tant es doulx et gracieux,
Qu'à chascun tu monstres sa forme
S'elle est belle, laide ou difforme,
Et ne refuse en ta clarté
D'aulcun la laidure ou beaulté.
Miroir d'acier bien esclarcy,
Miroir luysant qui es ainsi
Que l'eau claire qui représente
Chascune figure apparente.
Miroir de verre bien bruny
D'une riche chasse garny,
Où la belle, plaisante et clere
Se void, se mire, et considere,
En regardant sa contenance,
Et de son gent corps l'ordonnance,
Ses yeulx scintillans et sa face,
Son front poly, sa bonne grace,

Sa doulce bouche vermeillette,
Son menton qui faict la fossette,
Son dur tetin, ses bras gentilz,
Ses blanches mains, ses doigts traitifz,
Et tout le reste de son corps,
Dont les membres sont bien concordz.
O miroir, je te prie cache,
De mon corps la laidure ou tache,
Et de l'ornement de vertu
Me feray beau et bien vestu.

DU CABINET.

Cabinet rempli de richesses
Soit pour roynes ou pour duchesses;
Cabinet sur tous bien choisi,
Paré de velours cramoisi,
De drap d'or et de taffetas,
Où sont les joyaulx à grandz tas,
Et les bagues très-gracieuses
Pleines de pierres précieuses,
Qui illustrent ce cabinet.
Premier le diamant bien net,
L'escharboucle très-reluysante,
Le rubis, la perle plaisante,
Le saphir, la jacinthe fine,
L'esmeraulde, la cornaline,
L'amatiste, la crisolite,
Le balay et la marguerite.
Cabinet de tout accomply,
Cabinet de tableaux remply,
Et de maintes belles ymages,
De grandz et petis personnages,

Cabinet paré de médailles,
Et curieuses antiquailles
De marbre, de japhe et porphire
Tant qu'il doibt à chascun suffire.
Cabinet où est le buffect,
D'or et d'argent du tout parfaict,
Cabinet garny de ceinctures,
De doreures et de bordures,
De fers d'or, d'estocz, de tableaux,
De chaisnes, de boutons très-beaulx,
De mancherons, de braceletz,
De gorgerins et de colletz,
De perles d'Orient semez;
De gantz lavez et parfumez,
De muscq plus cher qu'or de ducat,
D'ambre fin et savon muscat,
De pouldre de Cipre et pommade
Pour restaurer la couleur fade:
D'eaux de dames, d'œilletz, de roses
En fiolles de verre encloses;
Aultres cent compositions
De différentes mistions;
Et parmy tant divers joyaulx,
Sont les riches et gros signeaulx,
Les patenostres cristallines,
Celles de strin et coralines,
De perles et de fin rubis,
Qui sont mises sur les habitz,
Puis les houppes d'or et de soye,
Pour mieulx se monstrer par la voye,
Puis les mignons et bons cousteaulx,
Les forcettes et les ciseaulx,

Le miroir, la gente escriptoire,
Le chappeau, l'eschiquier d'yvoire,
Les heures pour servir à Dieu:
Brief en ce beau et petit lieu
Sont tant d'aultres choses ensemble,
Qu'impossible le dire il semble.

DE L'ESTABLE.

Estable basse qui tant vaulx,
Estable à loger les chevaulx
Et les mules et les muletz
Qui sont pensez par les valetz;
Estable penchant par derrière,
Pour mieulx nectoier la lictière,
De bois planchée par le bas;
Estable où sont selles et bastz,
Rastellier, mengeoire et estrille,
De quoy les chevaulx on estrille.
Estable où sont la fourche et pelle
De quoy le fiens on expelle,
Hors de ce lieu, mais quand j'y songe,
J'oublie le pigne et l'esponge,
Les brides et les dorez frains
Par qui les chevaulx sont contrainctz.
Voire chevaulx de toute taille,
Et fusse pour faire bataille,
Pour labourer ou pour porter,
Et pour l'homme aux champs supporter,

DE L'ESTUDE

Le corps humain qui est d'esprit delivre,
Ne va, ne vient, ne faict et ne peult vivre

Et n'a vertu, force, ne sentement.
Une maison qui est semblablement
Sans posseder l'estude fructueuse,
Est d'ung grand bien (pour vray) deffectueuse,
Et n'a en soy aulcune utilité
Pour cest esprit, car à la vérité
La seule estude est de l'esprit viande,
S'il trouve au moins la lecture friande,
Et n'est au corps viande si plaisante,
Comme à l'esprit l'estude bien duysante:
Mais quel plaisir plus grand peult on avoir,
Que d'enseigner, d'apprendre et de sçavoir?
Que plus grand bien peult ung mortel es lire,
Que composer, chanter, escripre et lire?
Il n'en est point après l'amour de Dieu.
Celebrons doncq en tout temps et tout lieu,
La bonne estude, ou la philosophie
Son thrône tient, et là se glorifie
Avec l'esprit. Les princes anciens,
Les Grecz, Hebrieux, et les Egyptiens
Ont célébré et estimé les lettres,
Qui ont esté tant en prose qu'en metres.
N'est-ce ung plaisir de lire en une hystoire?
N'est-ce ung soulas de veoir l'art d'oratoire?
N'est-ce doulceur de veoir la poésie,
Pour l'imprimer dedans sa fantaisie?
N'est-ce ung grand bien à toute créature
D'estudier en la saincte escripture?
N'est-ce proffit bien grand en tout endroict
D'estudier et lire en chascun droict?
J'en d'y autant de toute discipline.
N'est-ce une joye et plaisance divine

De composer et en prose et en vers,
Rondeaulx, dizains, et mainctz traictez divers
En rithme plate et en rithme croisée?
O saincte estude, ô estude prisée !
Repos sacré des Muses Pernasines,
Séjour tant doulx des Nymphes Cabalines.
Chambre de paix, de silence et concorde,
Où le doulx Lucz et taisant manicorde
Rendent leurs sons tant souefz et pacifiques;
Estude belle entre les magnifiques:
Où est comprinse une bibliothecque,
Autant latine, hebraicque, que grecque:
Estude où sont d'ung côté les docteurs
En lettre saincte, en l'aultre les autheurs
Hystoriens, traictantz du faict des armes:
En l'aultre part sont les metres et carmes
Des bons facteurs, en l'une et l'aultre langue:
Les orateurs bien formantz la harangue
Ont aultres reng, et les loix et decretz,
Monstrent aussi en ce lieu leurs secretz.
Là sont grammaire, et subtile logicque,
Puis réthoricque avec arithmétique,
Doulce musicque, avec géométrie,
Et la secrète et haulte astrologie,
Qui les espritz des savantz resjouyssent:
Quand de leurs fruictz savourent et jouyssent.
Et briefvement estude saincte et belle,
Estude bonne, arche spirituelle,
Puisque tu as si grande dignité,
Tant d'excellence et tant d'authorité,
Et qu'en toy gist si très-souverain bien,
Que la maison (sans toy) ne seroit rien:

Tu as donc mys en honneur ce pourpris,
Parquoy sur tout tu doibs avoir le pris.

DE LA CHAMBRE SECRETE, OU RETRAICT.

Retraict de grand commodité,
Soit aux champs ou en la cité;
Retraict auquel personne n'entre,
Si ce n'est pour purger son ventre;
Retraict de grande dignité,
Ou le cul sied en majesté;
Retraict qu'on n'ause descouvrir,
Ny le dessus du siége ouvrir,
De peur (affin que je ne mente)
Que le fort parfun ne s'esvente.
Retraict où l'on se mect à l'aise,
Il vault bien mieux que je me taise,
Qu'empuentir de tes senteurs
Les lecteurs et les auditeurs.

L'HONNEUR DE LA MAISON.

Quand ung hostel est fait par artifice,
Pompeusement, et d'exquise façon,
Après qu'on a bien loué l'édifice,
L'honneur dernier en demeure au masson :
Et quand on void la dame vertueuse,
Les serviteurs, et le filz et la fille,
Telle maison est riche et sumptueuse,
L'honneur en est au père de famille.

Plus que moins.

BLASON DU MIROIR.

BERENGER LATOUR.

Heureux miroir, ô miroir bien heureux,
Représentant le visage amoureux
De ma maistresse : oseray-je entreprendre
A l'univers faire lire et entendre
Combien de loz, et de faveur as-tu ?
Combien aussi est grande ta vertu ?
Certes oüy : car aux louanges tiennes,
Celle que j'ayme y pourra voir les siennes.
Miroir céleste en vigueur surpassant
Mon cœur robuste, où elle va dressant
De jour en jour mille flesches et dards
Accompaignez de ses poignants regards,
Contre lesquels ne sert ma résistance :
Or sommes-nous différens en substance,
Mais le plus fort est blessé de ses yeux
Et le plus fraisle ha victoire sus eux :
Ainsi d'un coup, tous deux recevons d'elle,
Toy vie heureuse, et moy playe mortelle.
Miroir plaisant à tous, fors à moy-mesme,
Miroir aymé de celle que tant j'ayme,
Tu es premier entre ses favoris
Qu'elle visite : et si rid, tu lui ris :
Si en maintien elle est grave ou modeste,
De ton costé luy fais semblable geste :
Tout ce que fait, tu fais : finablement
De poinct en poinct, ensuis son mouvement :

Et seul entens ses plaisirs et regrets,
Te faisant part de ses menus secrets.
O doux miroir inventé pour congnoistre
Ce qu'estant nostre apperceu ne peult estre.
Les yeux ont bien force d'appercevoir
L'humain pourpris, mais ne se peuvent voir
Sans ton moyen : ô miroir souverain,
Miroir gentil, poli, net, et serain,
Faisant rapport de maints lieux, sans rien feindre
Qui sont en nous, et l'œil n'y peult atteindre :
Car les objets que devant toy rencontres
Si laids, sont laids, si beaux, beaux tu les montres.
A mon vouloir, fut ainsi, clair miroir,
Qu'en tes portraits puissent faire apparoir
L'affection, l'amour, la cruauté,
Si vivement comme fais la beauté
Ou la laideur au front enracinée :
Celle qui est pour mon grand tourment née,
Alors au moins tascheroit éviter
Si grand reproche : et viendroit imiter
Celles qui ont l'esprit, et le cœur mis
Pour satisfaire au gré de leurs amis.
Miroir ardant qui rends l'œil esbloui
Comme un soleil : ô miroir obéï
Mieux que les roys de la région basse,
Car tu ne dis chose que ne se fasse.
Miroir savant, en conseil prompt et meur,
Corps animé sans vie et sans humeur,
Qui à chascun et à plusieurs ensemble
En mesme instant, leur dis ce que te semble
Des faces leurs diversement formées.
Miroir mignon des dames renommées

En est-il une au monde sage et belle
Qui au matin doucement ne t'apelle
Pour assister quand se pigne ou s'habille ?
Par ton conseil son poil elle regrille,
Et mistement autour du front l'ordonne :
Par ton conseil plus bel lustre se donne :
Et avec eaux les macules efface,
Enlaidissant sa vénérique face :
Par ton conseil se farde et espoussette,
Et ses sourcils reforme à la pincette :
Puis mainte espingle accoustre, et ne fait chose
Que ton conseil premier ne le dispose.
Sage miroir qui mets loy et police
En la beauté : ô juge sans malice,
Qui sans faveur montrez à l'œil combien
Est différent le mal, de ce qu'est bien.
Miroir luisant, discret ambassadeur
De Cupido : ô miroir, ta rondeur
Ou quadrature en ce peu que contient
Enclorre peult le poinct qui me soustient :
Lequel sus tous est admirable et grand,
Comprenant tout, et rien ne le comprend,
Hormis toy mesme, ô miroir de beau lustre,
Peintre savant des peintres plus illustres
Qui fut jamais : car en tes effigies
Y semble avoir vitales énergies :
Et aussi bien meines tes friands traits,
Que faict nature en ses divins portraits :
Ce que Parrhase, Appelles, et Zeusis
N'entendent point, ô miroir, tu choisis
Sans mains, sans yeux, le lieu de mes plaisirs,
Quatrième poinct de mes plus grands desirs.

Tu vois à gré ce beau tetin ouvert,
Lequel tousjours m'est caché, et couvert :
Las ! tu le vois sans ce que rien t'en garde
Par le mesme œil d'elle, qui te regarde.
O saint miroir, ô miroir bon et saint,
Où un miroir plus beau que toy, s'empreint :
Je voudrois estre en ta forme changé,
Et de ce corps pour un temps estrangé :
Afin de voir, ô quel heur, quel délict !
M'amie nue hors et dedens le lict.
Miroir fourbi, bien fait, miroir blanchi,
De toutes parts de splendeur enrichi,
Presque semblable à un très-luisant astre,
Fait pour mirer le teint plus blanc qu'albastre
De mon object ; miroir de bonne grace,
Miroir loué : miroir de froide glace,
Que ne crains-tu fondre en la même flamme
Où mon cœur ard, non mon cœur seul, mais l'ame ?
Certes, miroir, elle est froide et toy froid,
Car sans cela ta matière fondroit
Comme la neige au feu : mais tousjours vient
Que le glaçon de glaçon s'entretient :
O quel malheur ! Madame se congèle
En ma grand flamme, et je brûle au glas d'elle.
Divin miroir, des vices repreneur,
Reformateur, unique entrepreneur
Sus les plus grans : ô miroir très-insigne
Œuvre des mains, et toutesfois très-digne ;
Artistement faict de masse esclarcie,
Semblable à l'eau en sa superficie.
Miroir bien fait, miroir bien composé,
Mieulx que la cire, à prendre disposé

Impressions bien peintes et trassées ;
Mais sont aussi proprement effacées.
Miroir muet qui mieulx dits et harangues
Que ceux qui ont multitude de langues :
Tu es aveugle, et si y vois trop mieux,
Que ceux qui ont grand multitude d'yeux.
O hault miroir, miroir hault et supresme,
Œuvre inventé pour congnoistre soy-mesme.
Miroir utile, ô miroir nécessaire :
Miroir n'ayant en ce monde adversaire,
Fors la trop crasse aleine qui rend brune
Ta face claire, ainsi qu'on voit la lune.
O clair miroir, célébré de chascun,
Qui vice n'as pour reprendre fors qu'un ;
Mais celuy-là est plus grave ou autant
Que tes vertus ; car tu es inconstant
Comme Vertumne ; en ce que tu conformes
Et toutes gens, et de tous prens les formes.
O cœur loyal, ô cœur sur-tout aymable,
Qui comme toy n'est facile ne muable,
Mais constamment imprimé porte en soy
L'image vif de celle à qui doit foy.
Du mien je parle, et fais conte en mes vers ;
Car en dépit du temps aigre et pervers
Perpétuelle y sera la figure
De ma maistresse : ô miroir ta nature
Combien estrange est à la mienne donq ?
Constant seray sans que le siècle long
Puisse du cœur m'amie oster ni prendre :
Non quand la mort le voudroit entreprendre.

BLASON DE L'ANEAU.

HUGUES SALEL.

Je n'oseroys après tant bons espritz
Mettre en avant mes imperfectz escriptz
Pour blasonner quelque membre ou partie
Du femenin ; ma force est amortye,
La main me tremble, et mon œil devient lousche,
L'aureille sourde, et muette la bouche,
Deliberans le cueur destituer,
Si à cela se veult esvertuer.
Tant seullement pour le commencement,
M'essaieray à louer l'ornement
Le plus petit, mais le plus précieux,
Joignant de près au corps tant gracieux
De ma maitresse. O gentil annelet!
Aneau d'or fin, en forme rondelet,
Sur qui l'orfevre a mainct jour travaillé.
Aneau bien faict et trop myeulx esmaillé,
Et enrichy de perle orientalle,
D'une turquoyse, esmeraulde royalle,
D'ung dyamant, d'ung rubiz desiré,
D'une esmalitée, ou saphir azuré,
Venuz de loing, voire de-là la mer.
Aneau qui es ferme lien d'aimer,
Aneau tesmoing de la foy conjugalle,
Aneau jadiz vraye enseigne royalle,
Cercle petit envyronnant le doy
De celle là à qui ma vie doy.

Heureux aneau, que pour laver la main,
La dame mect souvent dedans son sein,
Que ne m'est-il octroyé une chose,
Que de mon corps se fist métamorphose
En ta figure, affin de fréquenter
Où ne me puis que de loing présenter!
Aneau, tu as privilége et franchise
Du corps toucher si près que la chemise,
Et bien souvent sans penser mallefice,
D'aller taster la dure et ronde cuisse,
Le blanc tetin, l'estomac et le ventre,
Et approcher de ce beau corps le centre,
Où gist l'espoir des amans affligez.
Aneau meilleur que celui de Gigés;
Par lequel eut sa dame tant aimée,
Aneau de prix méritant renommée,
Plus que les sept forgez par Hyarcas.
L'on m'entendroit si je comptois le cas,
Mais tu m'entends, tu sçais bien mon vouloir,
Et celle là qui tant m'a faict douloir,
Lisant cecy dira que j'ay raison
De m'efforcer à faire ton blason.

BLASON DE L'EPINGLE.

HUGUES SALEL.

Epingle petite, pointuë,
Ferme, bien faicte, non tortuë,
Affilée de poincte fine,
Espingle d'or, ou argentine,

A la dame tant nécessaire,
Il m'est advis que l'on doyt faire
De ta valeur quelque récit,
Car n'est amant qui ne voulsist
Avoir la moindre liberté
Que tu as l'yver et esté.
Tu es au lever et coucher
De ma maitresse, où approcher
Je n'ose qu'une foys l'année,
Par toy est toute gouvernée
La pareure du corps joly.
Premier le front ample et poly,
Quand tu le serres d'une toille,
Se monstre plus cler que l'estoille.
Après tu tiens le chaperon,
Et la doreure d'envyron,
Qui donne lustre et doulx umbraige
A cest angélique visaige.
Et si nous parlons du tetin,
Il n'est crespe, drap d'or, satin,
Velours, ou quelque autre ornement,
Qu'on y peult asseoir bonnement
Sans y employer ton office.
Je ne parle point du service
Que fais à ce gent corps trousser,
Assez ferme pour repousser
Lorsqu'il est garny de tes armes,
Trestous les amoureux gensdarmes.
Espingle souvent indignée,
Qui as ma main esgrafignée,
Quand approchoit de ce gent corps,
Je te supply, faisons accords,

Tant que je puisse au descouvert,
Taster ce tetin tant couvert.
Espingle, tu as grand vertu,
Dis moy pourquoy ne brusles-tu
En approchant de l'ardant flame,
Qui mon doloureux cueur enflame,
Enseigne moy sans plus attendre,
Comme du feu te peulz deffendre.
Espingle, dont l'on m'a faict don,
Faicte à la forme d'ung bourdon,
Pour substenter l'ardant desir
Qui vient mon foible cueur saisir,
L'exhortant faire le voyage
D'aller voir ce divin corsage,
Je te prye, impêtre la grace,
Qu'une fois tout nud je l'embrasse.

BLASON,

Ou Louange de la très-froide, très-chaude, inexorable très-puissante et très-redoutable dame, la Goutte.

La continence en chaste, et sobre vivre,
Que de long-temps l'on vous ha veu ensuyvre,
Riches goutteux, ont incité mon zele
De reciter plus de louange d'elle,
Que Lucian en ce beau dialogue,
Où il la met au ranc et catalogue
Des Dieux très-craintz, recitant plusieurs preux,
N'estre famés, que pour estres gouttenx.
Et aujourdhuy ell' ha bien celle gloire
De n'employer sa force, et sa victoire

Aux vertueux, qui par droit d'héritage,
Ou par excès d'estre expert, clerc, ou sage,
Ou par influx de céleste action
Ont mérité son inspiration :
Et telz cas sont les raisons invincibles
Des recipés tous aux goutteux nuisibles.
Car goutte hayt sus tout la médecine,
Dès Abraham prenant son origine,
Quand circoncis en son membre honteux
Fut signe après changé pour les goutteux
En meilleur part, pour macérer leur chair,
Comme il montra par Jacob, son filz cher
Avecques l'ange en luittant, quand sa cuysse
Se macéra par un secret indice,
Qu'on congnoistroit par là les vrays esleuz,
Qui ont esté, qui sont, et seront veuz
Empodagrés des gouttes tant inclites,
Qu'ilz en sont ditz les vrays Israélites,
D'anges ayans la sainte immission
En signe et lieu de circoncision.
O caractere indelebile et cher!
O sainte goutte indigne d'attoucher
Fors delicatz, et qu'on doit dorlotter
Sus coussinets, et en douceur frotter,
Et dyaprer, comme un reliquiaire:
Ou autrement elle peult grand mal faire.
Car c'est (pour vray) un sacrement très-digne,
Qui plus aussi sus les hommes s'indigne,
Rogues trop plus qu'au doux féminin sexe.
Et quant au mal, qu'aux impudicz s'adresse,
Ce n'est la goutte, ainçois raige enragée,
Dont maintz par là l'ont très-fort outragée :

Car elle ha nom d'effect plus magnifique,
Comme rumette, artique, sciatique,
Noms dérivans de tous biens et sçavoirs :
Et pour cela exerçant ses devoirs
Dire-on la peult tres-sainte et angelique ;
Car quand on voit qu'aux gens de bien s'applique,
C'èst pour leur bien, pour leur ayse, et proffit :
Et jamais mal aussi elle ne feit
A ces trois biens, ditz par communs accordz
Biens de l'esprit, de fortune, et du corps :
Dont le premier consiste en la sagesse,
L'autre en santé, et l'autre en la richesse.
Quant au premier, n'est dit le personnage
Qui est goutteux, plus qu'un qui ne l'est, sage.
Elle ne vient qu'aux fortunez aussi,
Tant qu'on les dict riches : et pour cecy
L'araigne feit des povres gens l'eslite
Lors que la goutte eut des riches la suitte.
Quant à santé, qui est le bien du corps,
Si elle y nuyt, ce n'est que par dehors,
Qu'il semble à voir qu'elle fasche, ou tormente:
Mais ce ne vient que d'une humeur peccante,
Dont elle faict saine purgation
Au seul recueil d'un peu d'inflation.
Donques la goutte en son petit mesaise
Donne à celuy qui l'ha, santé et ayse,
Rendant les siens pleins de tous biens heureux :
Et c'est pourquoy ont toujours gens près d'eux :
Mesmes alors, quand dens la chaire à bras
Portés en ducz, faisans des fierabras,
Il fault qu'honneur chacun aux goutteux face,
Soit en l'église, en maison, ou en place,

Les réputans, quand on les voit goutteux,
Autant rassis, constans, et pondereux,
En tous leurs faitz, comme est leur corpulence
Grave au marcher. Outre la goutte avance
L'esprit des gens à plusieurs grans vertus :
Lesquelz, n'estans de gouttes combattuz,
Seroyent sans art, ne vertu, n'efficace,
Et sans amour. Elle ha une autre grace,
Qu'elle rend l'homme, ayant de l'homme affaire,
Humble et courtois. Et quand elle est contraire
Aux voluptés de Venus, et de table
Cela leur est (peult estre) profitable.
Plusieurs grans maux par là fait éviter,
Qui les viendroyent, sans telz freins, irriter.
Quatre vertus, que l'on dit cardinales,
En goutte sont tempérées, égales.
Roys, et ducz, prent : et la font reverende
Maintz grans prélatz par doublée prébende.
O comme au lict ses possesseurs esgaye,
Très excusés, pour affaire qu'on aye,
De n'en bouger : ou le sain malheureux,
Donnant à l'ayse, encor tout sommeilleux
Sort de son lict pour courir et baller.
Ne se doit-on plus d'elle esmerveiller?
Quand elle sçait mieux, qu'un grand astrologue,
En quel estat la lune s'esmologue,
Pour faire accroistre, ou decroistre la mer,
Et vegeter ou le doux, ou l'amer.
Elle fait vivre à poix, et sobrement :
Rien ne manger, que ce que seulement
Peult engendrer et bon corps, et bonne ame.
N'est-elle donc très-admirable dame?

Par elle au ciel un bon esprit s'eslève :
Tesmoing en soit feu Antoine de Leve,
Assis en chaire, et ne bougeant d'un lieu,
Craint des soudars, plus obey qu'un Dieu :
Qui aux assaux, et mirables victoires
Ha plus acquis à son César de gloires,
Que maintz ducz sains. Car en sa providence
Plus de force eut, qu'en son ost de puissance.
Et Severus, ce Romain Empereur,
Vieux et goutteux, pour exemple meilleur
Metz en avant : lequel, avoit fait prendre
Ceux, qui cuidoyent sur son règne entreprendre,
A telz captifz de peur mourans donna
Vie pour mort, et fort les estonna
En leur disant, les mains au chef haulsées :
Traistres mutins, or voyent voz pensées,
Que c'est le chef, non les pieds, qui commande,
Qui pour la goutte est une gloire grande :
Dont dire fault, que sa suave oppresse
Mère est (pour vray) de toute gentillesse.
Elle adoucit toute autre maladie,
A fièvre quarte, et à l'apoplexie
Fort obviante : et espargnant jeunesse,
Fait souvenir de mort et de vieillesse.
Cœur, langue, ou chef, n'autres membres hautains
Ne sont jamais d'elle troublés, n'attaintz.
Ne rendent fors que les membres plus viles
Aux vanitez inutilz et debiles,
Comme aux courir, au danser, villoter :
Dont à grand tort d'elle on vient détracter :
Veu qu'elle rend les espritz plus adroitz
Pour arts apprendre, et justice, et tous droitz,

Foy observer, exercer charité,
Dompter la chair, despriser vanité.
Qui ne veult donc la sentir oppressive,
Fault qu'il soit povre, ou bien qu'en povre il vive:
Car nous lisons, par povreté plusieurs
Estre exemptés de gouticques douleurs.
Autres pour faire abstinence de vin,
Et de Vénus, ont coupé le chemin
A ses effortz: et bonne patience
Ha vers la goutte une grande puissance.
Pour mettre aussi les piedz dens du froment
Feit de la goutte appaiser le tourment
A ce Romain, qui, allant par sa grange,
Cheut dens le bled par une goutte estrange.
Pline en descrit plusieurs autres secours,
Que pourrez voir. Mais tenez ceux-là lourdz,
Qui, se voyant des gouttes affollés,
Comme esperduz, et du tout desolés,
Ne vont mettant au devant de leurs yeux
Les autres biens, desquelz sont tant heureux.
Car, qui n'auroit en desdaing et despit
Ce Severus goutteux jà dessus dit,
Si de la goutte il vouloit faire plainte?
Ou par chauve estre exaucé en complainte
Domitian? ou Jule César plaindre
Pour les espritz, que de nuict souloit craindre?
Ou autres telz en tout très-fortunés
Fors qu'à la goutte, où ilz sont destinés.
Telz feroyent mieux de remettre ès mémoires
Leurs grandz honneurs, triumphes et victoires,
Sans ingratz de ce bien, qu'ilz sont hommes
Subjetz aux maux, ainsi que tous nous sommes:

Et

Et qu'il n'y ha si grand' félicité,
Qui de l'amer de quelque adversité
N'ayt sa poison : dont sotz estre ne doute
Ceux qui font tant d'agios pour la goutte
Car (comme on dit) puisque vexation
Donne l'engin; qu'elle inspiration
Fait elle avoir de bien, ou de mal faire?
Pensant toujours à un plus hault affaire,
Que ne feroit l'homme vagabondant.
Conclusion : je vous dis d'abondant
Qu'en goutte n'ha ne mal, ne maladie :
Mais dons divins, quoy qu'on murmure, ou die.
Pour le prouver cherchez chez les drogueurs,
Chez médecins, voire chez les charmeurs,
Chez saccageurs de vie et de santé :
Et content suis de goutte estre exempté,
Et d'autres maux, si vous trouvez recepte
Bonne à la goutte. Or donc qu'on ne la mette
Au ranc des maux : car mal n'est, ne poison,
Qui n'ayt sa cure, et contre-guérison.
Garde la donc, et guérir n'en demande
Celuy, à qui par grace Dieu la mande.
Fin des goutz goustés de la goutte,
Qui, quand en dégouttant dégoutte,
De gouste un trop meilleur gouster,
Que goutte au vin me fait gouster.

BLASON DECLAMATOIRE

AU DESHONNEUR DE HONNEUR.

Poètisant d'honneur, ce grand chimère,
N'ayant corps, n'estre, et de qui la misère
A ce jourd'huy tant les mondains moleste :
Et, le blasmant, devant tous je proteste,
Que je le fais pour monstrer qu'en doutance
Tout mettre on peult, fors divine science.
O sotte donc nostre crédulité,
Qui tant l'honneur (qui n'est que vanité,
Ne consistant en rien fors en parole :
Et pour autant chose plus que frivole)
Met en crédit : veu qu'on n'ha peu sçavoir
S'il est encor verd, blanc, gris, rouge, ou noir.
Par ainsi fais un mesme jugement
De n'apparoir, ou n'estre aucunement.
Dont ne sçaurois ses fauteurs excuser,
Qui tant de luy nous ont fait abuser,
S'ilz ne le font au toucher, ou sentir.
Mais en jasant de luy à leur mentir
Veulent un tas de rominagrobis,
Contrefaisans en public des rabis,
Et à l'escart pour leur vie vilaine,
N'ayans rien tant que cest honneur en hayne,
Que renversions la nature, et ses loix
Aux vains accueilz, et bestiaux abboys
Du populaire au doigt demonstrant l'homme,
Qui pour l'honneur vie, et ses biens consomme :

N'ayant en fin que vent pour récompense,
Qui luy nourrist très-povrement la panse:
Lequel souvent soubz manteaux de drap d'or
Souffre maintz maux, et sans reposer dort.
Donra l'on donc tel empire, et tel sceptre
A cest honneur, que nul n'ha peu congnoistre,
Comme invisible, et autant impalpable,
Que fièvre, ou goutte, et trop plus dommageable:
Une follie, une fantosme, un songe,
Ayant soubmis pour severe mensonge
Tout genre humain en povre servitude:
Le fruit duquel en sa fière habitude
N'est que fatigue, ou orgueilleuse pompe,
Plus craint, plus creu, quand plus tormente, ou trompe.
Cachés-vous donc, muses, en voz tasnières,
Sans plus l'honneur en exquises manières
Ainsi louer, et sorte de l'estable
Ce Pegasus, que d'argument provable
J'oy jà hannir, bondir, et galopper
Pour cest honneur devant tous deturper:
En desmontrant dont honneur est venu.
Il dit qu'alors qu'Adam encore nu
Avec son Eve en Paradis terrestre
Prenoit plaisir qu'honneur là n'avoit estre.
Mais tost après par le commis peché
Fut cet honneur par la honte craché,
Conceu, produit au ventre de Vergongne:
Dont dès ce temps il fait rougir la trongne,
Couvrant son laid de flatteuse louange,
Quand le figuier il print pour robe et lange.
Ce non obstant ès-beaux siècles dorés,
Auxquels les gens encor non honnorés

N'avoyent du mien, et du tien la dispute,
Honneur forgé n'avoit ce nom de pute,
Ne gens renduz (fussent hommes, ou femmes)
Par ses rigueurs, et dures loix infames.
Alors amans avecques leurs amyes
Sans d'honneur crainte, ou d'aucune infamie,
Par champs, par montaigne, ou valée
S'entredonnoient l'un l'autre l'accolée.
Pource qu'honneur n'estoit encor qu'un gars :
Puis agrandy sur les simples regars,
Sus les acueilz, voire sus les pensées,
Ses forces ha si avant enfoncées,
Qu'il n'y a rien où l'on prenne plaisir,
De quoy honneur ne vueille dessaisir.
C'est luy (pour vray) qui feit tuer Abel :
Chasseur Nembroth, édifier Babel,
Forger faux dieux, statues et idoles,
Inventer artz, et diviser escoles,
Tyrannisant par règnes, et empires,
Comme abuseur, et le pire des pires.
Car perdre ha fait à maint la patience :
Muer les mœurs d'honneste accoustumance :
Avillanner des gentilz la noblesse,
Qui soubs couleur d'honneur fait tant d'oppresse.
O, que par luy sont faites de putains :
Et gens de bien par luy de vice attaintz :
Contraignant maintz, pour estre estimés mieux,
A faire cas meschans et vicieux!
Combien d'enfans ha-il fait avorter?
Trahir, rober, malveillance porter?
Hérétiquer, machiner plusieurs maux?
Et desgainer ça et là maintz costeaux?

Ne dit honneur par son oultrecuidance,
Que le mourir de hacquebouse, ou lance
Dessus les champs est-ce beau lict d'honneur ?
Mais n'ha-il pas une plus grande erreur?
Disant qu'on doit, et peult sa foy faucer
L'homme qui veult regner, ou s'avancer ?
Je laisse à part les Grecz et les Romains,
Encontre eux mesme, et leur sang inhumains
Pour cest honneur : et comme Lucifer
Avec son rang en tomba en Enfer,
Pour raconter comme au féminin sexe
Trop plus qu'à autre il ha fait tant d'oppresse,
Qu'à peine on trouve ce jour femme tant bonne,
Que cest honneur tous ses faitz n'empoysonne,
Ne luy chaillant de tout autre peché,
Mais qu'à la fin ne lui soit reproché
D'avoir presté par amour ceste beste
D'honneur logé en part tant inhonneste,
Qu'il semble à voir que soit follie grande,
Que tout l'honneur des femmes de là pende.
Bref il leur fait si honteuses molestes,
Que plusieurs ont regret de n'estre bestes
Pour prendre, ainsi qu'elles, sans déshonneur
Leurs appetitz ; desirantes qu'honneur
Et ses respectz, vraye gehenne mortelle,
Fut forbanny de l'humaine cervelle,
Comme ruffien de toute leur franchise
Par ses fins yeulx, desquelz tant près advise,
Que par luy seul ce libéral arbitre
Est cancellé. En ce meschant belistre
Sont contenuz les sept péchés mortaux,
Desquelz souvent seduit les plus loyaux.

Que fait-il plus ? Il vient tyranniser
Nature en nous, ne nous laissant user
De noz cinq sens, leur deffendant l'usage
A eux donné pour naturel soulage :
Tant contraingnant que, si l'on le veult croire,
Des successeurs se perdra la mémoire :
Car il deffend légitime héritage,
S'il ne provient de loyal mariage.
Encor aucuns honnorificateurs,
Du mariage arrogans exacteurs,
Disent qu'il vaut trop mieux s'en abstenir,
Qu'en ses liens et chevestre venir :
Tant ha voulu c'est honneur entreprendre,
Qu'on ne sçauroit à rien faire, ou entendre,
Aller, venir, manger, dormir et boire,
Où damp honneur ne survienne en barboire,
Contrerollant si très-estroitement,
Qu'il n'y ha plus plaisir, n'esbattement,
Qu'il ne caville avec sa rude mine
Tout autant près, que de rose est l'espine,
Et plus que Dieu, veult qu'on l'adore ou prise.
Ha faux honneur ! ô extrême sottise !
Certes par trop tes raisons sophistiques
Nous ont rendu noz cerveaux fantastiques,
En nous faisant d'hommes ressembler bestes,
Voire et tant faitz, que cornes en leurs testes
Grandes trop plus que ne les eut Moyse,
Fais apparoir au vent d'une chemise :
Rendant les gens cocus, renars, pourceaux,
Ou loups, ou chiens, ou plus lourdz animaux ;
Ainsi qu'il plait à tes presomptions,
Tu fais de nous tes transformations,

Horribles plus, que celles-là d'Ovide,
Dont bien souvent à honte qu'avoir cuyde,
Ton vent mobile auquel ha peu d'arrest,
Est plus que cher, qui en veult faire acquest,
S'en va soudain, et une fois perdu,
A peine veult jamais estre rendu :
Tant est couart, qu'il n'ose retourner
Au lieu, duquel l'a voulu destourner
Le moindre cas, qu'on sçauroit reprocher,
Dont ne se fault jouer à le fascher.
Quoyque ce soit tant la finesse et ruse
De cest honneur me fait craindre et m'amuse,
Que toutesfois qu'il vient au-devant moy,
Tremble de peur, et suis en tel esmoy,
Que tous plaisirs je laisse pour le suyvre,
Aymant plus tost mourir, que sans luy vivre.

BLASON

Ou Louange de la très-médicinale et salubre Quarte, à tort dite Fièvre et incurable.

Pour avoir fait au deshonneur d'honneur
Blasonnements, aussi en la faveur
De la grand' goutte à tort dite incurable,
Je veux aussi à l'exemple notable
Des plus sçavans modernes et antiques,
Canonizer par raisons autentiques
La quarte icy, l'engin exercitant.
Car Phavorin jadis en feit autant :
Puis Menapie, encomiaste exquis,

En dit maintz loz, et duquel ay enquis
Maints argumens pour former sa louange.
Febricitans, ne trouvez donc estrange
Les beaux blasons, qu'à la quarte attribue,
En repliquant qu'autre l'avez sentue
Plus male assez, que ne la viens descrire.
A telz propos je vous peux contredire,
Qu'il n'y ha mal (au vray) pour mal reçeu,
Si ainsi n'est par opinion creu,
Au dire au moins d'aucuns philosophans.
La quarte donc pour ses loz triumphans
En premier lieu ne doit fièvre estre dite,
Pour n'estre point de ferité déduite,
Ne de ferveur: car elle n'est fervente,
Ne fiere moins, que la fièvre plus lente,
Qu'on sceust avoir, n'aussi tant doloreuse,
Fors qu'aux mignotz, qui la trouvent faschеuse,
Pour ne pouvoir un gratieux torment
De quatre jours un jour tant seulement
Sentir un peu: donc mieulx la vault nommer
Douce langueur plus apte à consommer
Males humeurs, ou purge salutaire,
Non coustumière à tuer, ou mal faire.
Car si au vray bien est considérée,
On la dira pour la joye espérée,
Que d'elle on ha, que des maux elle est seule
Si male elle est, que sans danger s'annulle:
Et Hippocras ainsi estre l'atteste.
Or si plus fort ores elle moleste,
Que non jadis, cela, comme je pense,
Ne vient d'ailleurs, que d'aucune insolence
Faite au manger, ou en quelque autre affaire,

Lequel luy soit totalement contraire.
Car qui la sçait de peu à peu chasser,
A nul la mort elle ne peult brasser,
Si quelque mal, ou quelque autre accident
N'y survenoit. Puis il est évident
Qu'il n'y ha fievre (ague mesmement)
Où il n'y ayt, plus dangereux torment,
Plus fors excès, qui en mort se terminent,
Ou qui les corps plus ne gastent et minent,
Plus tenans gens douteux de guérison,
Que quarte n'est, venant en la saison
Où il fait bon aux maisons demeurer,
Et près le feu le froid amoderer.
Mais la chaleur et alteration
Des autres maux font telle passion,
Que l'on n'y sçait remede procurer
Fors soif, ou chaud en esté endurer.
Mais en yver, ou bien au temps d'automne,
Que quarte advient, tant ne fasche et n'estonne
Pour non avoir aux champs d'aller envie :
Ains demenans près du feu chere lie,
Cela mieux plait, que quand au bel esté
Fièvre au logis tient aucun arresté
Avec ardeur, et soif plus que indicible :
Ou à la quarte à toute heure est loysible
De s'esventer, manger, boire et courir,
Voire on ha veu maintesfois secourir
Le patient pour avoir excès fait,
Et de la quarte estre du tout deffait,
Qui n'est si longue, ou difficile en cure,
Comme on l'a dit, au moins de sa nature.
Elle ne rend hydropiques aussi

Ceux qui auront plus de santé soucy,
Qu'obstinément voulans leurs plaisirs prendre.
Mais qui voudra à sa santé entendre,
De telz tousjours vous verrez que la quarte
Fait à la fin, que tout mal s'en esquarte
Par doux moyens, et non si violents,
Que les vivans d'autres maux insolents.
Et qui plus est, il n'est fièvre tant forte,
Que ceste icy ne guérisse, et n'emporte.
Ainsi aydant à nature impotente
D'oster la fievre ague et violente
La quarte y sert d'un merveilleux office,
Dont medicins quarte, comme propice,
Aux patiens desirent, et procurent :
Et bien souvent des biens grans maux les curent
Par son moyen. Dont la quarte ha puissance
Plus grande assez que l'hautaine science
Des medicins, pouvant plus tost remettre
Gens en santé : et plus soudain congnoistre
La quarte on peult, que nulle infirmité
Qu'ont jugemens pleins de diversité.
Car l'ordinaire irruption d'excès
Faite à ses jours donne à congnoistre assez,
Que c'est la quarte : ou autres continues
Sont maintesfois de plusieurs mescongnues:
Et si n'y ha moment, heure, n'espace,
Qu'aux autres maux ne semble qu'on trespasse :
Ou au contraire au jour qu'on n'ha la quarte,
On joue, on rit, on s'esbat, on s'esquarte
A tous plaisirs, trouvant plus d'appétit
Au sien manger, après ce qu'un petit
Le degoutter aura fasché un jour.

Mais autres maux, qui prennent sans séjour,
Font aux souffrans fascherie si grande,
Que rien, que mort, on n'attend, ou demande.
Pourquoy donc tant se plaint-on de la quarte?
Veu que devant que des corps se départe,
Elle les rend de maintz maux exemptés.
Et qui plus est, si bien ses jours comptés,
Et de santé ses reposés sejours,
Vous trouverez que plus ha de bons jours,
Que de mauvais : ce qu'advient autrement
En nostre vie, en quoi communément
Trop plus de nombre ont les jours de tristesse,
Que les joyeux, dont on vient en vieillesse
Avant que bien en jeunesse venir.
D'ailleurs on sent la quarte prévenir:
Ainsi préveüe aux jours point tant n'offense,
Qu'en survenant alors quand on n'y pense.
Pourtant les loix n'excusent point ceux-cy
Enquartanez à comparoistres ainsi
Devant le juge : aussi ce n'est point chose,
Qu'un patient si très-fort indispose,
Que hors ne sorte, et ne mange à plaisir,
Voire trop mieux, que si tousjours saisir
Vouloit santé, et maintenir son ayse.
Un autre loz d'elle ne fault que taise;
C'est qu'il ne fault pas quarte s'abstenir
De rien, qui soit d'aller, ou de venir;
Mais bon, dit-on, luy estre l'exercice.
Bref tout lui est salutaire et propice,
Et sans danger : aux autres maux contraire
Leur est (pour vray) et n'y peult-on bien faire.
Et si l'on dit de la quarte la cure

Difficile estre, on luy fait grande injure.
Car simple peur, leger ou grand excès,
Maints ont gueriz, et guerissent assez,
Voire à simple eau' d'un simple distillée
Souventes fois elle s'en est allée.
Et ce mil an cinq cens quarante-cinq
Dieu ha par moy, qui ne suis médicin,
Osté la quarte à une multitude
De povres gents, qui n'avoyent habitude
Aux médicins, ny de quoy y aller
A leur besoing : et ce pour avaller
De ladite eau, ainsi que l'escriray,
Quand la recepte après declareray.
Mais qui plus est, l'humeur melancolique,
Dont causée est, rend l'homme politique,
Doct, et prudent, en tout ingenieux.
Et plus souvent elle n'advient qu'aux vieux
Trop abondans de celle humeur tant noire,
Qui peult les gens mettre en grand assessoire.
Car devenir maniaques ha fait,
Ou insensés, ou enragés de fait.
Parquoy l'on voit que la quarte ne vient
Sinon à ceux, ausquelz elle convient,
Et qui sont forts pour bien la supporter.
Aux foibles gens ne la pouvant porter
Guères n'advient, et à tard en jeunesse,
Encores moins en trop grande vieillesse :
Mais bien à ceux, que d'un competant aage
Veult préserver d'un trop plus grand outrage,
Qu'elle prévoit leur devoir advenir,
Ou par deffault sobrement s'abstenir,
Ou par excès, ou humeur vicieuse,

De quoy elle est au purger vertueuse.
Et recidive; ainsi qu'autres, n'est point,
Si purgée est une fois en ce point,
Comme est requis : pource que cette humeur
Exténuée avecques grand labeur
Facilement n'y recroit derechef.
Et si ne tient, comme autres maux, au chef:
Mais la plus part tormente en la ratelle,
Lieu plus facile à curer, que si elle
Estoit ailleurs, pour luy estre appliquable
Par le dehors remède profitable.
Jamais aussi la quarte on ne revoit
Bailler excès qu'ainsi qu'elle souloit;
Ne prendre aucun, que d'une mesme sorte
Sans s'augmenter, ny autre mal rapporte,
Ainsi que font les autres maladies,
Qui ne s'en vont sans laisser molesties,
Et maux plus grands qu'elles mesmes ne font,
Ou par la quarte au rebours plus fort sont
Ceux, qu'une fois elles ont delaissés,
Si irritée elle n'est par excès,
Ou pour suyvir par trop sa fantaisie,
Dont vient que puis en quelque hydropisie
L'on peult tomber; mais de ce n'en peult mais
La quarte, à tous vray saupiquet et metz.
De tout plaisir est l'essay d'endurer
Pour à tous maux puis constamment durer.
D'ailleurs à ceux, qui souffrent la quartaine,
Retient l'esprit, et la pensée saine,
Sans les troubler : et ce leur prenostique
N'avoir cerveau foible, ne fantastique,
Qui est pour eux une grande asseurance

De retourner tost en convalescence.
Toute diette, ou drogues, ou excès
Ha en horreur : ne quarte en ces accès
Ne infecte point, et n'est contagieuse :
Mais à aucuns est tant solacieuse,
Que très-joyeux ilz sont un peu l'avoir,
Comme à purger faisant meilleur devoir,
Que nul bolus, ou pillule, ou breuvage,
N'ayant en soy trop de douleur, ne rage.
Donc pour un peu qu'elle peult tourmenter,
Ne vault-il mieux la quarte supporter
Pour puis avoir santé perpétuelle,
Qu'estre en danger d'un grand meschef sans elle?
Veu que on ne plaint loing ça et là courir,
Souffrir maintz maux pour richesse acquerir?
Et voudriez-vous plus grand bien que santé,
Qui par la quarte à maintz est presenté?
Donc je concluz au loz de la quartaine
N'estre une fievre, ains une lente et saine
Purgation, qui la sçait gouverner.
Et qui pourroit quelque fois la donner
Sur certains maux, que l'on dit incurables,
Ilz deviendroyent soudains remediables.
Tristes espritz fait devenir joyeux,
Vivre en espoir, rejouvenir gens vieux,
Extenuant humeurs melancoliques,
Qui rendent gens bien souvent fantastiques.
Donc desormais. ô gens enquartenés,
Sentans son cours, peur ne vous en donnez,
Mais la prenez en joye, et patience :
Vous asseurant d'une convalescence
Trop plus utile, et salubre, et durable,

Que si n'eussiez eu la quarte louable,
Et plus facile à guerir, qu'on ne dit,
Si l'on sçait bien ce qu'à sa cure duit.

LA DESCRIPTION DE PROCES

ET DE SA FIGURE.

PIERRE GRINGORE.

Or advint-il que mon esprit très-rude
Se reposa en délaissant l'estude,
Et s'endormit quasi tout fantastique.
Lors en dormant vit une beste inique
Portant face de singe ou singesse,
Dents de lyon et oreilles d'anesse,
Cornes agues en façon de toreau,
Cuisses trapes, enflées comme ung pourceau,
Corps de levrier et la queue du regnard,
Le poil de bouc ayant un fier regard,
Jambes et piedz en la façon d'ung cerf,
Quant mon esprit la vit, il n'avoit nerf
Qui ne tendist, car elle devoroit
Pays, roys, ducz, tous estatz entonnoit
Comme nobles, citoyens et marchans,
Gens de mestiers et laboureurs des champs,
Preux, gensdarmes, saiges, sotz, hommes, femmes,
Et engorgoit comme sucre par dragmes.
A la mesure que telz gens molestoit,
La queue levoit, espices sientoit,
Que recueilloyent plusieurs praticiens,

Sotz et subtilz, jeunes et anciens,
Lors mon esprit voulut sçavoir comment
El s'appelloit, mais tout soubdainement
Les assistans lui dirent sans replicque
Que tel monstre estoit appellé praticque :
Le regardant sans trop fort s'estonner
Par passe-temps le voulut blasonner.

BLASON DE PRATICQUE.

Praticque avoit la face merveillable,
Comme ung cinge estoit insaciable
Qui en ses joues veult faire garnison
De biens mondains sans user de raison,
Et sans cesser que malice il songe.
Comme ung lyon mort de ses dents et ronge,
Tous les estatz tres-subgectz veult tenir
Pour son orgueil et pompe entretenir.
Se tel monstre n'est souvent estoffé
De ses cornes quant il est eschauffé,
Heurte les gens comme ung thoreau bannier,
Fier et ireux, posé qu'il soit asnier
Comme Midas portant d'asnes oreilles.
Paresseux est en festes, jeunes, veilles,
De visiter les justes causes bonnes;
Quant devant luy differentes personnes,
Et sans argent mot ne sort de sa bouche
De sa queue de renard il s'esmouche,
Tant qu'il n'y a si rusé ne si fin
Qui entende son faulx parler vulpin.

Son

Son poil de boc trop long oultre mesure
Signifie que par folle luxure
Il obeyt aux dames en telle sorte,
Que à leur plaisir justice n'est pas forte,
Quant bien souvent compères et commeres
Luy font getter sentences tres-ameres,
Comme ung pourceau et gourmant par blasons
Se veult nourrir de plusieurs venaisons,
Et prent plaisir quant bons vins on luy donne.
Il va, il vient, partout court et furonne
Ainsi que ung cerf trotant en ung bocaige,
Sans supposerque aux branches fait oultrage :
Car sa pratique est si très rapineuse,
Que d'amasser el ne veult estre oyseuse.
Qui entresuyt tel monstre dangereux,
Des sages est reputé malheureux.

BLASON DES DAMES, EN DIALOGUE.

ROGER DE COLLERYE.

BEAU-PARLER, RECUEIL-GRACIEULX.

BEAU-PARLER.

Honneur aux dames.

RECUEIL-GRACIEULX.

C'est raison.

BEAU-PARLER.

Il leur est deu.

RECUEIL-GRACIEULX.

Toute saison.

BEAU-PARLER.

Dames doibt-on aymer, priser?

RECUEIL-GRACIEULX.

D'en dire tout bien y viser.

BEAU-PARLER.

Je ne sache meilleur blason.

RECUEIL-GRACIEULX.

Aux dames n'a comparaison.

BEAU-PARLER.

Es champs, ès villes, en maison
Chascun en doibt bien deviser.

RECUEIL-GRACIEULX.

Honneur aux dames.

BEAU-PARLER.

C'est raison.

RECUEIL-GRACIEULX.

Il leur est deu.

BEAU-PARLER.

Toute saison.

RECUEIL-GRACIEULX.

Dames doibt-on aymer, priser.

BEAU-PARLER.

Qu'en dirons-nous plus?

RECUEIL-GRACIEULX.

Aduison.

BEAU-PARLER.

Ceulx qui en mesdient.

RECUEIL-GRACIEULX.

Desprison

BEAU-PARLER.

Ceulx qui les blasment.

RECUEIL-GRACIEULX.

Deviser.

BEAU-PARLER.

Ceux qui les diffament.

RECUEIL-GRACIEULX.

Brizer.

BEAU-PARLER.

Voila bonne terminaison.

RECUEIL-GRACIEULX.

Honneur aux dames.

BEAU-PARLER.

C'est raison.

RECUEIL-GRACIEULX.

Il leur est deu.

BEAU-PA RLER.

Toute saison.

RECUEIL-GRACIEULX.

Dames on doibt aymer, priser.

BEAU-PARLER.

D'en dire tout bien y viser.

RECUEIL-GRACIEULX.

Je ne sache meilleur blason.

BEAU-PARLER.

Dames ont le bruit.

RECUEIL-GRACIEULX.

A foison.

BEAU-PARLER.

Les hanter

RECUEIL-GRACIEULX.

C'est bonne achoison.

BEAU-PARLER.

Toute joye est d'elles guydée.

RECUEIL-GRACIEULX.

Le très-chevaleureux Jason
Eust-il conqueté la toison,
N'eust esté la belle Médée?

BEAU-PARLER.

L'histoire au long bien regardée
De Paris et la belle Helaine,
S'il n'eust la pomme d'or gardée
De Venus et contregardée,
En eust-il jouy ?

RECUEIL-GRACIEULX.

A grant payne.

BEAU-PARLER.

La chose est clere et bien certaine
Que les dames où temps passé
Ont eu louange souveraine.

RECUEIL-GRACIEULX.

Qui bien les histoires romaines,
Tout y est escript et trassé.

BEAU-PARLER.

Leur bruyt et honneur effacé
Jamais ne sera.

RECUEIL-GRACIEULX.

Pour certain.

BEAU-PARLER.

Ung cueur d'amour entrelassé
Oncque ne se trouva lassé
De les servir.

RECUEIL-GRACIEULX.

S'en est le train.

BEAU-PARLER.

Avant que venir au refrain
Du propos auquel je me fonde,
Qui fut cause à pur et à plain
Que Saturne sage et humain
Fut le premier roy en ce monde?

RECUEIL-GRACIEULX.

Dame Vesta.

BEAU-PARLER.

Parolle ronde,
Voyant la beaulté de Saturne
Son second fils nect, pur et munde,
Priva Titan, lait de faconde,
Pour cause, et raison oportune.

RECUEIL-GRACIEULX.

Juppiter d'amour taciturne
Ayma moult la belle Danés.

BEAU-PARLER.

Par ung bon advis diuturne,
Par ung prudent veiller noctur ne
Judich deffist Holofernés.

RECUEIL-GRACIEULX.

Ne fut pas de la belle Agnès
Le roi Charles septiesmes pris.

BEAU-PARLER.

Ses vouloirs estoient seduictz,
Et en vraye amour purs et nectz;
Qui sont choses de très-grant pris.

RECUEIL-GRACIEULX.

On ne sçauroit estre repris
De donner aux dames bon bruyt.

BEAU-PARLER.

Aux dames tout bien est compris.

RECUEIL-GRACIEULX.

Ung mal mondain, ung mal apris
En les frequentant se conduyct.

BEAU-PARLER.

Autant aux grans qu'aux petis duyct
D'alleguer leur magnificence.

RECUEIL-GRACIEULX.

Tout est en memoire reduyct.

BEAU-PARLER.

La bible amplement nous desduyct

RECUEIL-GRACIEULX.

De Rebeca la diligence.
Des Cibilles la sapience,
Plusieurs beaulx motz en sont dictz.

BEAU-PARLER.

De Suzanne la continence
Et d'Hester la benivolence,
Qu'en dict la bible?

RECUEIL-GRACIEULX.

De beaulx ditz.

BEAU-PARLER.

Dois-je point de Gryzelidis
La grant pacience alleguer?

RECUEIL-GRACIEULX.

Dois-je point des fois plus de dix
De Lucresse par mes esdicts
La grant chasteté divulguer?

BEAU-PARLER.

Ne dois-je point emologuer
L'amour de Sydoine et Vienne
Pareillement epiloguer,
Sans en riens qu'il soit deroguer
Le beau maintien de Polixenne?

RECUEIL-GRACIEULX.

De la beaulté de Gallienne
En devons nous faire silence?

De Salomon fault qu'on retienne
Que les dames, quoy qu'on en tienne,
A aymées pour leur excellence.

BEAU-PARLER.

Metre ne faulx en oubliance
Que Jacob tant prudent et bel,
Son oncle Laban par licence
Servit quatorze ans sans offence
Pour avoir sa fille Rachel.

RECUEIL-GRACIEULX.

Le bon prophete Samuel
Vint de Anne dame magnificque.

BEAU-PARLER.

Tobye le bon jouvencel
Maryé fut par Raphael
A Sarra moult belle et pudique.

RECUEIL-GRACIEULX.

Pour ung amour trop impudique,
Inutille et libidineuse,
Du dart cruel dyabolique
Sept mariz sans quelque replique
Receurent mort impetueuse.

BEAU-PARLER.

L'aultre Sarra très-vertueuse,
Femme d'Abraham tant fidelle
De l'amour ingnomenieuse
D'Abimelech et vicieuse
Delivre en fut.

RECUEIL-GRACIEULX.

Dieu pensoit d'elle.

BEAU-PARLER.

Que prouffita l'amour rebelle
De Tarquin fier et orguilleux?

RECUEIL-GRACIEULX.

Mort s'ensuivit très-cruelle,
Et guerre aussi aspre et mortelle,
Et ung pourchatz bien mermeilleux.

BEAU-PARLER.

Par folle amour, coups perilleux
Se sont donnez en maincte place.

RECUEIL-GRACIEULX.

Soustenir je veulx en tous lieux
Que gens sotz et gens semilleux
N'auront point des dames la grace.

BEAU-PARLER.

On ne l'a jamais par menace.

RECUEIL-GRACIEULX.

On ne l'a pour veullez ou non.

BEAU-PARLER.

Par presumption ou audace
On ne l'aura point.

RECUEIL-GRACIEULX.

Sans falace,
Leur grace on a par bon renon.

BEAU-PARLER.

Je vous demande, Zenon
Ayma le beau Paris par force.

RECUEIL-GRACIEULX.

Jamais.

BEAU-PARLER.

Et Philis Demophon',

RECUEIL-GRACIEULX.

Et Phaon la belle Saphon,
En amours eurent-ilz divorce.

BEAU-PARLER.

En vraye amour ung cueur s'enforce,
En vraye amour on le soulage.

RECUEIL-GRACIEULX.

Quant ung vray cueur aymer s'efforce,
Glayve n'y a, cyzeau, ne force
Qui luy sçeut faire quelque oultrage.

BEAU-PARLER.

Eneas Dido de Carthage
Moult ayma du premier accès.

RECUEIL-GRACIEULX.

Penelope Greque très-saige,
Chaste de cueur et de courage,
Tint loyaulté à Ulixès.

BEAU-PARLER.

Ypermestra du grant excès
De ses seurs faict à leurs maris,
Et mesmement de leur decès
Dolente en fut, car leurs conselx
Mua en pleurs, non pas en ris.

RECUEIL-GRACIEULX.

Pere et seurs furent bien marris

Qu'elle n'avoit occis Lincus.

BEAU-PARLER.

Quarante-neuf furent perilz,
Et rendirent leurs esperitz
Par glayve et au lict vaincus.

RECUEIL-GRACIEULX.

Pour mille millions d'escuz
N'eust jamais commis homicyde.

BEAU-PARLER.

Cydoppe et Aconcius,
Proserpine et Orpheus
S'entre aymoient fort, ce dit Ovide.

RECUEIL-GRACIEULX.

En ses epistres le decide,
Et aillieurs, ainsi que j'ay veu.

BEAU-PARLER.

Lever ne faulx taille subside
Pour dames aymer, ne quelque ayde.

RECUEIL-GRACIEULX.

De pieça Dieu y a pourveu.

BEAU-PARLER.

Aymé serez d'elles, pourveu
Que vous les aymez loyaulment.

RECUEIL-GRACIEULX.

Salomon, ainsi que j'ay leu
En ses proverbes et releu,
Le descript bien, et point n'en ment.

BEAU-PARLER.

Sy aymé voulez estre vrayment,
Aymer devez.

RECUEIL-GRACIEULX.

C'est la façon.

BEAU-PARLER.

Regardez le vieil testament
Et le nouveau pareillement,
S'il fault payer d'amours rençon.

RECUEIL-GRACIEULX.

Je sçay par cueur ceste leçon,
Mais on ne se doibt esgarer,
Ne trop s'endormir au doulx son.

BEAU-PARLER.

Le fort et vertueulx Sanson
Souffrit mort pour se déclarer.

RECUEIL-GRACIEULX.

A tousjours me veulx préparer
D'aymer les dames sans offence.

BEAU-PARLER.

A leurs mandement comparer
Me submetz sans m'en séparer
Pour les servir en diligence.

RECUEIL-GRACIEULX.

Avoir fault ceste intelligence
Que dames sont dignes d'aymer.

BEAU-PARLER.

En leurs presence et absence
Raison donne à tous la licence
De les priser et extimer.

RECUEIL-GRACIEULX.

Tousjours d'elles bien présumer.

BEAU-PARLER.

Tousjours d'elles louange dire.

RECUEIL-GRACIEULX.

Tousjours d'elles s'acoustumer
De reciter et resumer
Qu'on se doibt garder d'en mesdire.

BEAU-PARLER.

Si vous voullez dancer ou rire
En nopces, en festes ou banquetz
Par maniere de vous instruire
Des dames vous voyrez produire
Les devis et plaisans caquetz.

RECUEIL-GRACIEULX.

Petis tours, humains saubriquetz,
Comptes joyeulx et mos exquis,
Parler de bagues, d'affiquetz,
De braves mignons perruquetz,
Cela est par les dames quis.

BEAU-PARLER.

Par ce point n'est-il pas requis
En tous lieux bien dire des dames?

RECUEIL-GRACIEULX.

Jamais honneurs ne sont acquis,

Et de long-temps m'en suis enquis,
S'on ne les sert de corps et de ames.

BEAU-PARLER.

Assaulx gaillars, plaisans alarmes
Pour l'amour des dames sont faictz.

RECUEIL-GRACIEULX.

Les bons chevalliers portans armes
Ne sont jamais prins aux vacarmes
Pour dames servir, ne deffaictz.

BEAU-PARLER.

Si pour elles portent le fectz
Ilz en seront remunerez.

RECUEIL-GRACIEULX.

Et par ainsi en dictz et faictz
Ceulx qui en diront mal sont infectz,
Et à jamais vituperez.

BEAU-PARLER.

Si dames aymez, esperez
Que tout bon eur vous en viendra

RECUEIL-GRACIEULX.

Sy leur recueil vous aspirez,
Et leur entretien respirez,
Joye et amour vous maintiendra

BEAU-PARLER.

A toute vertu perviendra
Celuy qui les a en son cueur.

RECUEIL-GRACIEULX.

Et qui les suit, il retiendra

Pour tout certain et soustiendra
Qu'il n'en vient que bonne liqueur.

BEAU-PARLER.

Charles huytiesme belliqueur
Les a fort aymées, prisées.

RECUEIL-GRACIEULX.

Instruit, je sais d'ung croniqueur
Qu'ung grant duc se montra vinqueur
Par les dames bien advisées.

BEAU-PARLER.

Les folz en tiennent leurs rizées.

RECUEIL-GRACIEULX.

Voire.

BEAU-PARLER.

Comme mal embouchez.

RECUEIL-GRACIEULX.

Le bon veneur mect ses brizées
Pour prendre bestes mal ruzées.

BEAU-PARLER.

Recueil-Gracieulx, vous thouchez

RECUEIL-GRACIEULX.

Beau-Parler, mes dicts sont couchez
Comme il apartient

BEAU-PARLER.

Tout ainsi.

RECUEIL-GRACIEULX.

Langars seront effarouchez.

BEAU-PARLER.

Les mesdisans escarmouchés.

RECUEIL-GRACIEULX.

Et n'esse pas la raison ?

BEAU-PARLER.

Sy.

RECUEIL-GRACIEULX.

Telz gens ont le cueur endurcy.

BEAU-PARLER.

Il est vray, Recueil-Gracieulz.

RECUEIL-GRACIEULX.

Beau-Parler, pour fouyr soulcy
Nous concluons et là et cy
D'ung franc vouloir, non vicieulx,
Que les dames jusques aus cieulx
Avons exaulcées par bons termes.

BEAU-PARLER.

Nos cueurs ne sont falacieux.

RECUEIL-GRACIEULX.

Ce traicté court, solacieux,
Nommerons le blazon des dames.

BLASON DES DAMES, SELON LE PAYS.

EST. FONCADEL.

L'ALLEMANDE.

TUDESQUE suis, haultaine, audacieuse,
Franche en amour, liberalle et joyeuse,

A qui me plaist j'ay liberté patente,
Si j'ay amant de façon glorieuse,
De ma parolle et de faict le contente.

LA GENEVOISE.

Langage lourd; mais assez belle alleure,
Habit peu beau; mais riche cheveleure,
Et le tainct fraiz porte la Genevoise;
D'estre secrete en amour mect sa cure,
Privée en rue, en l'hostel peu courtoise.

L'ESPAGNOLE.

Femme que moy nulle n'est plus subjecte,
Ne plus luisante en beauté par art faicte,
Ne plus pompeuse en habitz sumptueux;
Dont à part moy je souspire et regrette,
Le don d'aymer qui ne m'est fructueux.

LA LOMBARDE.

Si femme au monde a le cueur franc et gay,
Je Milannoise en ce cas le bruict ay,
Plus que nulle autre à mon amy privée;
Mais ce jaloux me tient tant en abay,
Que des François l'atente en est grêvée.

LA FLORENTINE.

Sur toutes sont les dames Florentines;
Car leur beau dire et leurs voix argentines
Estime l'on en livres et en rolles.
Mais pas ne sont en amour si rustines
Que leurs amys contentent de parolles.

LA VENICIENNE.

Crainte nous faict porter face couverte,
Mais la poitrine est nue et descouverte,

Là où Venus maintz brandons rue et lance,
Et si franchise est en nous peu ouverte,
Si trouvons-nous en amour accointance.

LA NÉAPOLITAINE.

Quand aux habitz d'invention subtile,
Chascun sçait bien qu'à Naples la gentille
Nous avons bruict par dessus toutes femmes;
Nostre parler est plein d'amoureux stille,
Parquoy s'ensuyt le cueur estre de mesmes.

LA ROMAINE.

Si ma vesture, ainsi qu'on void et note,
Tend à façon solitaire et devote,
Pas ne s'ensuyt que je ne sois humaine;
Car de ses droictz nature rien ne m'oste,
Ains règne amour en noblesse romaine.

LA FRANÇOYSE.

S'il est ainsi que par noble maintien,
Courtois parler et joyeux entretien,
En bruict mondain aucune dame ait grace;
En ce cas là je veulx dire et soustien
Que la Françoise obtient premier la place.

BLASON DES ARMES ET DES DAMES.

GUILLAUME COCQUILLART.

Or est le temps passe passe,
Le bien pourchasse pour chasse,
Et ce qu'on a trouvé venu.
C'est grant chose d'avoir pensé,

Mais plus d'avoir contrepensé,
Encores plus d'avoir retenu:
J'ay sçeu, veu, leu, aprins, congneu,
Noté, entendu, souvenu,
Epilogué mille traficques,
Mais peu quoy, que est tout devenu?
Bien assailly, bien soustenu,
Tout n'en a pas vallu trois nicques.
J'ay mis en jeux, et en praticques,
Mille couleurs de rhétoricques,
Mille motz, mille dictz d'ouvriers,
Mille parolles sophistiques,
Pour estre couché en cronicques
Où nombre des adventuriers,
J'ay mis chevaulx, j'ay mis levriers,
Heraulx, eschansons, escuiers,
Gens druz à tout habandonnez,
Le nom de noz aultres gorriers
Est escript aux huis par fourriers,
Mon nom l'honneste fortuné
Souvent gourd, et bien guerdonné,
Souvent tout mal assaisonné,
Souvent entouillé par meslure,
Souvent recreu, faché, tenné,
Lasche comme ung cheval estonné,
A qui fault une emmieflure,
Train court, amour telle embouclure,
M'ont engendré mainte affistolure,
Et fait faire mainte moettes.
Car pour repos j'ay eu foulure,
Pour le beau temps j'ay eu greslure,
Pour provision des sonettes,

En lieu de faisans, alouettes,
Pour chariotz, branlans brouettes.
D'entretien mal ustencilé,
Brief quoyque dames soyent flouettes,
Autant vault chasser aux suettes,
On ne les prent pas au fillé.
Qui n'est rusé, duit ou stillé,
Ja ny prouffitera foison :
Car pour moy c'est mal compilé,
Mal entendu et mal filé
De prendre fuseau sans peson.
D'amour ce n'est que trahison,
De court poac, ce n'est que blason,
De train, d'estat, ce n'est que ennuy,
J'ay fréquenté mainte maison,
Où j'ay perdu temps et saison,
Posé que j'eusse bon appuy.
Au fort j'ay hanté et suivy,
L'honneste fortune je suis,
Tousjours honnesteté n'a pris.
Se j'ay trop longuement servy
Sans avoir eu grant audivit,
C'est fortune qui me surprist,
Si ay-je noté et escript,
En mon sens, et en mon escript,
Les deduitz, plaisances et jeuz,
Des grans seigneurs, le choix et bruit,
Le passe temps, et le deduict,
L'effect, et le prouffit d'iceulx.
A princes jeunes et joyeulx
Il y a des passe-temps deux :
Qui les pevent tourner et mouvoir,

L'ung les rend doulx, begnins, piteux,
L'autre les rend vaillans et preux,
Puissans de pouvoir et d'avoir;
Et affin de faire devoir,
Se vous desiderez le sçavoir,
Ce sont les armes et les dames.
En ce parc vous en povez veoir
Les signes et apparcevoir
Les demonstrances et les games:
Là sont les armes, là les dames,
L'une se plaint et l'autre rit;
L'une si donne à l'autre blasme,
Pour avoir où temps qui court bruit.
Le procureur des dames dit
Que en cest aage qui est doré,
Ung prince doit prendre deduit
A estre des armes paré.
Cest autre qui est séparé
Pour les dames dit le contraire:
Que ung chacun fil n'est égaré,
Doit tascher aux dames complaire,
Armes et dames chascun veult plaire,
Ce sont deux passe-temps mondains
Qui se débatent pour bruit faire
Aujourd'huy entre les humains.

DES ARMES.

Quoy, dient les armes, je me plains,
Se je n'ay le bruit par dessus
Les dames, car j'en ay fait maintz
Petis et de bas lieux yssus,
Monter, eslever, mettre sus

De terre, ou de fons d'ung celier,
Je les rens grobis et moussus,
Tout au fin feste d'ung solier.
Fay-je pas ung simple escuyer,
S'il sçet les armes conduire,
Tout incontinent chevalier,
Que chascun l'appelle messire?
Se ung grant prince se veult aduyre,
Qui soit tant soit peu courageux,
Je luy faiz tous ses faictz descripre,
Et mettre du nombre des preux,
S'il est hardy, chevalereux,
Et eust-il petite puissance,
Je l'eslève jusques aux cieulx:
Tout vient à son obéissance.
Voulez-vous plus belle plaisance
Que en ung destroict, en une guerre,
Vouster, jouster, rompre sa lance,
Et mettre ung homme cul par terre?
En ung champs, en une defferre
Monter sur ung genet d'Espaigne,
Pour loz avoir, et bruit conquerre,
Là combattre Flandre ou Almaigne,
Porter l'estandart ou l'enseigne,
Souple comme ung bel estourjon,
Et bondir en plaine champaigne,
Comme les os d'ung estourjon.
Mes moynes portent haulberjon
En leur grant messe en lieu de froc:
Leur cloistre c'est quelque donjon
De pierre, juché sur ung roch.
Tirer, luiter, jouster au crocq,

Sont les scrimonnies et signes.
Un coup d'espée, taille ou d'estoc,
C'est la beneission des matines.
Leurs orgues se sont serpentines,
Qui s'en vont vif comme le vent.
Les gros boulletz à coulevrines,
Ce sont les miches du couvent.
Le grant prieur de passe-avant,
Et l'abbé d'eschape qui peult
Les viennent visiter souvent,
Mais il ne les a pas qui veult,
Pour ung qui se plaint, ou qui deult,
Vingt en y a, s'ils sont mandez,
Que jamais on ne les desmeult,
Puis qu'ilz y sont affriandez.
Ces archiers ont leurs arcz bendez,
Et ces morte-payes leurs picques.
Gascons trappés et bien fondez
Jouent là leurs nouvelles practiques.
Les Escossois font les replicques.
Pragois et Bretons bretonnans,
Les Suysses dancent leurs morisques
A tous leurs tabourins sonnans.
Holandroys, Brebançons, Flamans,
Ilz tiennent ung cruel chappitre,
Hongres, Florentins, Allemans,
Ils y trouve sans eschelitre.
Qui veult estre ourdy sans tiltre,
Et sçavoir que c'est de soupirs,
Y voise, car pour tout epistre,
On n'y chante que des martirs.
Mais quoy à gens de loisirs,

Gens haulx, de vertueulx couraiges,
Ce sont passe-temps et plaisirs,
Quant ilz y sont bien caulx et saiges,
Cent mil combattans sans les paiges,
En une course, en ung assault,
Saillir de buissons et bocaiges,
Et se rencontrer sur ung hault,
En moins que n'aurez faict ung sault,
On crie haro, qui vive, tue,
A l'arme, au guet, rens-toy, ribault,
Torche, lorgne, despeche, rue,
Frappe, combat, taille, remue,
En point, avant, tost au montoir,
Bref c'est ung port quant on y bue,
On n'y entend que le batoir.
Se ung prince qui a hault vouloir,
S'exercite ung peu à la peine,
Sy mest repos en non chaloir.
Aussi que ung vaillant capitaine,
Toute sa plaisance mondaine,
Ce sont haches, lances, gros boys,
Le hurt, la rencontre soubdaine,
Chevaulx, cliquetis de harnoys,
Bardez, genetz, grans palefroys,
Vouges, sallades, mentonnières,
L'estandart à la blanche croix,
Trompettes, clérons et banieres,
Soulfres, salpestres, et poussieres,
Bastons bescuz comme bistardes,
Guet et garnison sur frontieres,
Pour festoïer les avant gardes.
On reschauffe au son des bombardes

Povres couardz, lasches et vieulx,
Car fort verjus, aspres moustardes,
C'est ce qui fault à rouges yeulx.
Armes font croistre cueurs joyeulx,
Et multiplier en liesse.
Aux robustes et vertueulx
Augmentant force et hardiesse.
Aux magnanimes la proesse,
Aux confederez l'aliance,
A courages haulx gentillesse,
A gens resolus asseurance,
Aux constans la perseverence,
Aux larges liberalité,
Aux rudes prompte intelligence,
Engin cler, et subtilité,
Aucun exibe activeté,
Par invincibles argumens.
Autres monstrent l'agilité
De leurs corps par experiens,
Sans acollées ne blandimens.
On passe par hic ou par hec,
Sans courtiers ne truchemens,
On se rencontre bec à bec.
Qui s'endort au son du rebec,
En la flotte il n'est pas saige:
Car de tous bois et verd, et sec,
Le plus souvent on faict passaige,
S'on scet par heraulx ou messaige,
La puissance des ennemis.
Ung chef de guerre de couraige,
Presche son ost, sus mes amys,
Enfans, ne soyez endormis,

Frappons dedans, il est notoire
Que en nombre de gens, ne doubte,
Ne gist pas tousjours la victoire.
Et là leur reduit en memoire,
Les gestes des très-crestiens roys
Qui par armes ont donné gloire
Au noble royaulme françoys.
Ne passa pas plusieurs destroys,
Le roy Philippe le conquerant,
Qui combatit trois roys angloys,
Et aussi le conte Ferrant?
Oton, empereur, chassa Errant,
Subjuga Poitou, et Touraine,
Et conquist en ce differant,
Anjou, Normandie, et le Maine.
Le très-glorieux Charlemaigne,
Qui par armes, et par bon moyen,
Vainquit la nation romaine,
Lombars, le peuple italien,
Et remist le pape Adrien
Tout paisible en sa papaulté,
Roy n'y eust crestien ne payen,
Dont il ne fut craint et doubté.
Charles le Chauve a pas esté
Celluy qui conquist les Normans?
Charles le Simple a conquesté
Les Angloys et les adherans.
Infinis princes terriens
Aux armes se sont adonnez,
Lesquelz ont eu de très-grans biens,
Et ont esté bien fortunez.
Autres se sont determinez

Aux dames, lesquelz ont eu nom
D'estre lasches effeminez;
Sans bruit sans acquerir renom;
Semble doncques pour conclusion,
Que ung grant prince de son office,
Doit prendre recréation
Aux armes et à l'exercice,
Que tel passetemps est propice
A son hault et bruyant maintien,
Et qu'il y doit, quoy qu'on obice,
Soy adonner sur toute rien.

DES DAMES.

Les dames par aultre moyen
Dient que ung prince aymant honneur,
Tant soit noble ou grant terrien,
Doit aux dames mettre son cueur.
La raison, car toute doulceur
Y gist, toute benignité:
Et aux armes toute rigueur,
Tout desroy, toute austérité.
Dames font croistre honnesteté,
Dames font les cueurs resjouyr,
Dames font aymer loyaulté,
Dames font cruaulté fouyr;
Veiller, oreiller, taire, ouyr.
Estre prompt, prest, prudent et saige,
Cela faict des dames jouyr.
Ung noble et vertueulx couraige;
Quoy, dient les dames, mon langaige
Seullement, mon doulx entretien,
Vault mieulx que des armes l'oultraige

Qui pille et ne supporte rien.
Par mon hault et bruyant maintien,
Par bon et gracieux acueil,
J'ay mes mignons en mon lien,
Qui ne quierent que mon recueil,
Je oste à mes ennemis l'orgueil,
Et se rendent sans coup ferir
Par ung ris de la queue de l'œil,
Qui les maine jusques au mourir.
Je faictz mes gorgias courir,
Dancer, bondir, tourner, virer,
Trasser, furetter, enquerir,
Fringuer, pomper, chanter, saulter,
Puis rire, plustost souspirer,
Puis resolus, puis variables,
Puis amender, puis empirer,
Puis incongneuz, puis agreables.
Prebstres, nonnains, gens recevables,
Se aux dames mettent leur déduit,
Posé qu'ilz ayent diverses tables,
Je ne leur fais faire que ung lict;
Il est dóncques heureux qui eslit
Mes jeux, et mes esbatemens,
Ma guerre par moy se conduit,
Sans picques ne sans ferremens;
Menues pensées, marmousemens,
Songer creux, muser à part soy,
C'est le traict et les instrumens
Dont on sert quant vient ung effroy.
J'ay mignons prestz autour de moy,
Avitaillés pour le butin,
Soubz umbre d'ung tenez-vous quoy

Embler ung coup, c'est le hutin.
La haulte pièce c'est ung tetin,
Dur, joinct, poly, selon le cas,
Armures, pourpoint de satin,
Ou quelque corset de damas,
Les salades des gorgias,
Cheveulx longs, perruques de pris,
Pour arnois des jambes d'embas
Quelque cul troussé de Paris.
Mes grandes masses se sont ris,
Yeulx affectiez sont mes hereaulx,
Portans pour doubte d'estre pris,
Bastons à feu roides et chaulx.
J'ay soudars, jeunes vassaulx,
En tous royaulmes transmarins,
Mes trompes qui crient mes assaux,
Sont flutes, rebetz, tabourins,
Mes soulfres ce sont romarins,
Giroflets, lavandes, muguetz,
Pour emprisonner Bustarins,
Qui viennent muser aux bancquestz;
Mes rançons se sont afficquez,
Que on prent sur povres égarez,
Mes joustes se font en parquetz
D'herbe vert, ou en lit parez;
Telz sont mes instrumens ferrez:
Telle est ma bataille oultrageuse.
Telz sont mes engins préparez,
Quant je fais guerre rigoreuse.
Dames de pensée amoureuse,
Font faire mille singeries,
Aux marriz chère marmiteuse,

Aux fringans mille fringueries,
Aux fins espritz les joncheries,
Les ruses, les termes nouveaulx,
Aux lourds les grandes facheries,
Dont on dit ce ne sont que veaulx.
Musser soubz tonnes, soubz cuveaulx,
Grimper pignons et fenestrages,
Souples comme queues de naveaulx,
Et mornes comme gens sauvages.
Est-il plus gracieulx ouvrages,
Ne passe-temps plus magnificques
Que veoir ces plaisantes images?
Ces pourtraictures deificques,
Si cointes, si polies, si frisques,
Si plaines de doulces amours,
Si propres pour trouver replicques,
Si promptes pour donner secours,
Si humaines à gens de cours,
Si usitées de leur babil,
Si duictes pour trouver des tours,
Si accoustumées à l'oustil,
Si soubdaines quant vient que fil,
Et que on rencontre gens dehait,
S'on touche la pierre au fusil,
Il n'y fault que ung mot que c'est fait.
Il n'est au monde tel souhait,
Tel heur, tel passetemps, tel bruit.
Car jamais homme n'est parfaict,
S'il n'a frequenté ce déduit.
On rit, on raille, on sorne, on dit,
On escoute, on preste l'oreille,

On se degoyse, on s'esgaudit,
On se resjouit, on se reveille,
On va, on cherche, on se travaille,
On fume, on a poste à Gaultier,
On songe et pense, on s'esveille,
On glose sur le gros saultier.
Deux frequentent en ung monstier,
Dont l'un il pert, l'autre y prouffite,
L'ung sert de sel au benoistier,
L'autre hume de l'eaue benoiste.
Dames ont prudence, conduite,
Soing, sens, sçavoir, langage ferme :
Mais quoy, s'on leur offre la luicte,
Elles n'ont pas tousjours le pié ferme,
Au fort se par force de charme
On tombe, on glisse, on chet, on chope,
Quant on a pleuré demy lerme,
C'est faict, il n'y pert à l'eschope,
Une parenteze ou sincope,
Faict venir l'heur ou le maleur.
Le malheureux est qui si coupe,
Et quiert escumer sans chaleur.
L'autre qui paint et a coulleur,
Et ferme de discretion,
Au monde n'est point de tel eur.
Il a toute provision :
Dames ont jurisdiction,
Assise, conseil, court ouverte,
Là où mainte appellation
Souvent est desclairée deserte.
Les conseillers ont cotte verte,

A qui on baille les placetz,
Huissiers ont la teste couverte
De chappeaulx de fleurs de houssetz.
Greffiers distribuent les procès,
Registres et memoriaulx.
Advocatz plaident les excès,
Et alleguent les droitz nouveaulx.
Dames visitent les linceaulx
En chambre ou en quelque tournelle.
Aux huis infinez fringuereaulx,
Chascun soustenant sa querelle.
Telle ayme ung tel, tel une telle.
Tel a promis, telle se plainct,
Tel fringue à la mode nouvelle,
Tel est rusé, telle se faint,
Tel ou telle en est le mieulx saint,
Tel et telz brassent telz ouvrages,
Tel est menassé, tel est craint.
Tel et telz sement telz langaiges,
Telz sont farouches et sauvages,
Tel est riche, tel se marie.
En ceste court et playdoyerie
Tousjours survient ung cas nouveau
Et n'est pour grande seigneurie,
Car on met en jeu son plus beau.
Homme n'est exempt du sceau,
Chascun y faict la maille bonne.
Aussi on hume à grant monceau
L'honneur comme raison l'ordonne;
Prince qui aux dames s'adonne,
Souvent est doulx et gracieux.

A grace et doulceur s'abandonne,
Est begnin, courtois et piteux,
Large, debonnaire, joyeulx,
A conseil, conduicte, et police,
Son peuple soubz luy est heureux;
Car il garde à chascun justice.
Qui s'adonnent aux armes, tout vice,
Desroy, toute sedition,
Cruaulté, et toute avarice,
Y gist et toute ambition.
Semble donc pour conclusion,
Que aux dames est bon s'adonner.
Prendre la recréation,
Et les armes abandonner,
Que ung jeune prince pour regner,
Et bien passer ses jeunes ans,
Pour en plaisance dominer,
Doit eslire ce passe temps.

Conclusion.

Divers pointz, divers argumens,
Divers effectz et qualité,
Diverses façons et moyens,
Nous mettent en perplexité,
Aux deux gist contrarieté,
Que à peine peult-on decider.
Aux deux gist ambiguité,
Assez difficille à vuider:
Reste doncques à regarder,
Des armes, des dames aussi,
Se leurs faictz se pevent concorder:

Et lequel doit estre choisy.
L'ung veult ainsi, et l'autre ainsi.
L'ung veult telle opperation,
L'ung veult joye, et l'aultre soulcy,
Aux deux a divers action,
Sçavoir s'on pourroit selon raison,
Veu d'ung et d'aultre les effectz,
Dire que l'ung et l'autre est bon,
Ou que l'ung et l'autre est mauvais.
Pour decider ces points, je metz
En jeu le dit de l'empereur,
Que *utrùmque tempus* desormais,
Dit avoir bruit, force, et vigueur.
C'est que ung prince ou ung grant seigneur
Peult mettre, tant soit noble ou preux,
Aux armes, aux dames son cueur,
Et bien exercer tous les deux.
Aux dames pour estre piteux,
Et de complexion benigne,
Doulx, traictable, courtois, joyeulx,
Selon la façon feminine.
Aux armes pour ce qui domine,
Sur son pays et region,
Il est bon que aux armes s'encline,
Pourquoy? pour sa tuition.
Et pourtant la conclusion
Est telle, de tous ces argus :
Que ung prince de noble renom
Doit sçavoir *utrumque tempus*.
L'ung et l'autre temps sans abus,
Avoir le costé destre armé :

Le senestre et tout le surplus,
Aux dames doit estre donné.
Sire par vous soit pardonné
Au rude engin, et simple sens,
Du povre honneste fortuné,
Qui a leu les deux passe temps.

BLASON

DES CELESTES ET TRES-CHRESTIENNES ARMES DE FRANCE,

Contenant le devis des trois fleurs de Sapience, Justice et Bon Conseil, assises au champ de Vertu:

Par Jacq. de la Motte, Sieur de Huppigny.

Rouen, par Robert et Jean du Gord, 1549, in-16, (*en prose.*)

LES BLASONS VERTUEUX.

PAR JEAN CHARTIER.

Orléans, 1574, *fig.*

BLASON DE LA GUERRE DU PAPE,

SES ALIEZ PRELATZ, GENS D'EGLISE ET LES VENICIENS ENSEMBLE,

Contre le Roy très-chrétien.

ACTEUR.

Pour ce qu'on voit en l'estat de l'Esglise
Pour guerroyer que trop on se deguise,
Et le harnoys vestir en lieu de chappe,
Dont plusieurs sont dignes de grant reprise,
Ceci j'ay fait sus la folle entreprise,
Par protestant si quelque mot m'eschappe,
Que ce n'est point pour mesdire du Pape
En rien qui soit, ne de sa saincteté;
Mays prie à Dieu luy envoyer santé,
Prosperité, tant en fait comme en dits,
Tout au proffit de la crestienté,
Et à la fin de ses jours Paradis.

BALLADE

SUR L'ERREUR DE LA FOY QUI COURT.

Laisser l'Eglise et sacrez sainctuaires,
Confessions, batesmes, mortuaires,
La nef, le cueur sans pasteur et sans guyde,
Le corps Jhesus, les messes ordinaires,
De tous costez estaindre luminaires,

Peuple estonné, d'espérance tout vuyde;
Ne trouver nul qui plus de salut yde,
Car sacremens sont beaucoup rabatus,
Les Ospitaulx d'oppressions batus :
Ne pencer plus de Dieu fors que de soy,
Voir crestiens à la mort combatus,
Brief cela vient, les cas bien debatus,
De grant erreur et de faulte de foy.
Processions faire aux champs de haulsaires,
Bailler la croix à graves commissaires,
Et la barryere aux chevaliers sans bride,
De nostre loy mander les adversaires.
En grosses naux et galleres coursaires,
Bien equipez boulingant route humyde,
Pour devostz chantz, aux alarmes, à l'ayde
Crier par tout corrumpant estatus
De droit divin, de louables vertus,
En conduysant du dieu Mars le charroy,
Droit et raison ne priser deux festus,
Cela procede entre obstinez testus
De grant erreur et de faulte de foy.
Vouloir rendre les princes tributaires
Du temporel dont sont propriétaires,
Et dessus eulx prendre taille et suscide;
Puys pour complaire aux desirs voluntaires,
Saindre passots, bracquemars, cymetaires,
Mectans soubz piedz la paix très-illucide
Pour relever ce que guerre decide :
Voir sur les champs tant de voulges poinctus
Dont laboureurs sont robez devestus,
Femmes en craincte, orphelins en esmoy,
Juges destruytz, confondre substitus,

Brief tout ce vient par les moyens astus
De grant erreur et de faulte de foy.
Prince de voir gens d'église vestus
D'abitz barrez porter bastons tortus,
Et guerroyer les prestres de la loy,
Dont posvres gens plusieurs maulx ont sentus,
Accidens sont et signes courbatus
De grant erreur et de faulte de foy.

SUR LA SOUFFRANCE DU PAYS.

Vouloir rêgner par puissance estimée,
Et se monstrer à grant et grosse armée
Dessus les champs pour sang humain respendre,
A guerroyer tenir ville fermée,
Puis nuyt et jour gesir sur la ramée
Pour les passans comme brigans actendre.
Sur gens de bien l'exploit de Mars estendre,
Vefve grêver, destruyre l'orphelin,
Souffrir user du blason pathelin,
Acquerant bruyt de louenge prospere;
Pour chappes d'or et surpelis de lin
Aymer l'abbit d'un Gaultier, d'un Colin,
Cela n'est pas l'office d'un Sainct Pere.
D'irréguliers voir la terre semée
Dont nostre foy d'erreur est sursemée,
A la raison nul ne veult plus entendre,
La commune est quasi toute assommée,
Et de se rendre aux alarmes sommée;
Voyant l'Eglise aspre à tuer et pendre;
Souffrir les biens du crucefis despendre,
Double mousture atraper d'un moulin,
Jusques au sang tondre et ronger belin,

A l'ignoscent faire tant qu'il compere
Ce qu'a commis saulpiquet camelin,
Qui bien appoint entend mon Jobelin,
Cela n'est pas l'office d'un Sainct-Pere.
Souffrir par tout, courir la renommée
Que la chose qui deust estre nommée
Digne et saincte veult querelle entreprendre,
De sang mortel et pour torche alumée
Lances à feu, puys pour doulce fumée
De vif encens, souffre par tout espendre;
Soufrir des maulx plus qu'on ne peult comprendre.
Se assocyer d'un Turc, d'un Esterlin,
Ou d'un souldast qui ne vault ung carlin,
Dont l'un se pend, l'aultre se desespere;
La prophécie acomplir de Merlin,
Et s'abuser de quelque esprit malin,
Cela n'est pas l'office d'un Sainct-Père.
Prince de voir le sexe masculin
Entoriquer et meurtrir du velin
Pris au nombril d'un dangereux vipere,
Et ne donner de mort d'omme ung frelin;
Harnoys porter cler comme ung cristalin,
Cela n'est pas l'office d'un Sainct-Père.

SUR LE PÉRIL DES AMES.

De voir l'Eglise à guerre susciter
Tous ses consors, discort ressusciter
Pour mectre paix en destroitz de fortune;
Haine nourrir, discencion citer,
Effusion de sang solliciter,
Tenir le peuple en griefve deffortune;
Puys que broillis posvres gens importune

Et cardinaulx, arcevesques, ministres,
De là les mons par tous moyens sinistres
Sont sur les champs pour les rois laidanger;
Puys que doyens laissent letrins pulpitres,
Et tous armez aux boys tiennent chapitres,
La foy perist, ames sont en dangier.

Puis que le père au filz veult inciter
Aux griefz exploitz de Mars et de Neptune,
La mère voir son enffant regecter,
Et pour doulx laict de poisons l'alaicter
En actendant temps et heure opportune
De voir les roys en telle deffortune
Qu'ilz n'ayent plus previllieges ne tiltres,
Puys que curez communiquent les tristres
Pour le total temporel vendangier,
Puys que l'on voit avecques les belistres
Soubdyacres, dyacres, acolistres:
La foy perist, ames sont en dangier.

Puys que l'enfant on veult desheriter
Du très-grant bien dont cuydoit meriter
Grace et mercy sans recompense aulcune,
Voir les prelatz le prince irriter
Et à la guerre ainsi qu'eulx s'arrester
Dont il s'engendre une trop grant rancune,
Moynes cloistriers ardans à la pecune
Pour atraper chappeaulx, croces et mytres;
Puys que l'on voit dataires et copistres
Par Symonye à faulcetez renger,
Penitenciers devenir arbolistres,
Mectre à néant parraphes et chapitres,
La foy perist, ames sont en dangier.

Prince des cieulx de voir escailleurs d'uystres,

Maistres brasseurs de servoise et de cystres,
Le revenu du crucefis menger
Des saincts decrets corrompre les registres,
N'entendre plus Euvangilles n'espitres,
La foy perist, ames sont en dangier.

POUR LES GENS D'EGLISE QUI DELA LES MONS FONT LA GUERRE, DONT GRANS MAULX S'ENSUYVENT.

Faire la guerre et des maulx essecrables,
Abatre murs, chasteaux impénétrables,
Brusler maisons, chambres, litz et courtines,
Voir cruaultez d'orreur intollerables,
Excès de biens trop irrécuperables,
Sur ung berlan dire et chanter matines,
A troys beaux dez jouer houseaux, botines,
Courtaux aux champs par travers blez trotez,
Dominez sex, prestolentes crotez,
L'un son cousteau, l'autre sa dague aguyse,
Bénéfices vendus et tricotez,
Comme apostacz aller de tous coustez,
Cela n'est pas l'estat de gens d'Eglise.
N'entendre plus au vray Dieu, mais aux dyables,
Favoriser tous actes odiables,
Freter les grans charoingnes sentines
D'ames qui sont par assaulx tediables,
Es griefz tourmens non irremédiables
Du fons d'enfer avec les Proserpines,
Par les chemins soubz buyssons et espines
Religieux de couvens reboutez;
Avec laquais et ruffiens boutez,
A qui mieulx mieulx l'un l'autre se deguise:
Luxurieux plus que asnes desbatez,

Comme brigans coucher aux champs bastez,
Cela n'est pas l'estat de gens d'Eglise.
Prelatz en guerre au sang insaciables,
Dont il s'ensuit des maulx innumerables,
Mectre au bourdeau comme lisses mastines,
Femmes de bien, filles d'onneur louables;
Parmy les prez, vignes, terres arables
Mener canons et grosses serpentines,
Puys pour fournir aux cristes valentines,
Les doibz sacrez de grant meurtre empastez,
Et soubz le houx comme coulons patez,
Prez la femelle estre à l'ombre requise,
Jeunes anges en deables translatez,
Suivre larrons, enfans perdus gastez,
Cela n'est pas l'estat de gens d'Eglise.
Prince, pour estres irréguliers notez,
Tenir les boys de sang meutry natez,
Pour myllauder billebarrez de frise,
Prendre d'aultruy fardeaux empacquetez,
Despecer Dieu comme cher à pastez,
Cela n'est pas l'estat de gens d'église.

DES VENICIENS.

Quant le lyon tout l'effort qu'il pourra
Mectra sus champs, enfin le bruyt courra
Qu'on aura mys à pied de mur ses briques,
Et son renom decrepiteux mourra,
Sa honte aux gens vulgaire demourra,
Par clers chemins et par voyes obliques.
Les plains, les pleurs et les douleurs publiques
Denygreront sa louange en gros termes,
De grans sanglotz et de piteuses lermes

Cryant à Dieu vengence du meffait
Que es Italles Venyciens ont fait.
Du maulvais bruyt que chascun leur donra
Doubte je soys se Dieu leur pardonra,
Veu leurs fins tours et traffiques iniques;
Mais bien j'entens que leur erreur clorra
L'estrange pas dont mort les secourra,
Par cas divers de batailles puniques.
Les grans amas d'arnoys, lances et piques,
Preparatis de garnysons extrêmes,
Dont leur puissance on maintenoit tant fermes,
Feront monstrer le desarroy infect
Que ces Italles Veniciens ont fait.
La vengeance de cent ans n'en cherra,
Mais tout à point ainsi qu'il escherra,
L'on trouvera les moyens et pratiques
Su le hazart que fortune asserra,
Comme Cartaige et Troyes defferra,
Qu'on pourra voir en histoire et croniques,
Cy fut Venyse aux merveilles antiques,
Riche de biens, comblé de sors, de chermes,
Qui pour avoir deceu elle et ses proesmes,
Pugnye ainsi fut par le grant forfait
Que es Italles Venyciens ont fait.
Prince des cieulx chassez ces herétiques,
Et leur monstrez par raisons auctentiques
Que la ruyne a sorty son effect,
Pour les grans maulx le scismes fleumatiques,
Les grans abus, les traysons fantastiques,
Que es Italles Venyciens ont fait.

SUR LE FAIT DE LA GUERRE.

Aygre à gouster, amere à digerer,
Dure à marcher, rude à refrigerer,
Fine à dorer, et bien rouge en la taille,
La guerre est trop felonne à sugerer,
Pource est-il sot qui se veult ingerer
De la hanter en ost ne en bataille,
Se force n'est, car ce qu'elle retaille,
Ce sont mortelz eschantillons de ducs,
De nobles roys, princes au monde deuz,
De champions, de chevaliers vaillans,
Qui consommer y vont tous leurs vaillans,
Puys à la fin combien qu'ilz se préparent
De n'estre ditz à tous bons traveilz lens,
Ains aux exploitz harditz et travaillans,
L'ame le corps ou les biens le comparent.
Pource doibt-on son grief fès ponderer,
Car elle est trop, pour la confederer,
De faulx merrien et de vielle futaille,
Sa grant rigueur par bon sens moderer,
Ne à ses fins nullement aderer,
Veu qu'en effect sans cesse elle detaille
Pieces, lopins de fouaige, de taille,
De biens gastez sur la terre espendus,
De gens noyez, descapitez, pendus,
Frappant partout de haulx et bas taillans,
Et bien souvant les plusfors bateillans:
Du sang de ceulx se fardent et se parent,
Qui puys apprès les vous vont detaillans,
Dont pour le reste en tous cas fretillans,
L'ame, le corps, ou les biens le comparent.

Guerre n'est donc au monde à conferer,
Mais en tous temps paix la doibt preferer,
Et se garder que broillis n'entretaille,
Gens denyant qui veullent referer
Son bruyt en court sans savoir differer,
Car pour fournir sa galiffre ventraille
Avoir luy fault ung gouffre de vitaille,
Comme de biens, pillez, robez perdus,
Dont mille gens sont d'orreur esperdus,
De craincte et peur en leurs litz tressaillans,
Doubtans de voir sur leurs ventres saillans
Ceulx qui tous maulx à tous biens equiparent,
Pour eulx monstrer bons et fors assaillans,
Mais lorsqu'ilz sont du monde, deffaillans,
L'ame, le corps ou les biens le comparent.
Prince de ceux qui vont cryans, braillans,
Alarme, alarme, et sont tousjours broillans,
Jacques bons homs dont de paix le separent,
Et pour trop estre à Mars chaulx et boillans,
Quant par la mort aux taulpes vont foillans,
L'ame, le corps ou les biens le comparent.

BLASON DU PLATELLET.

1562.

Pour blasonner le platellet,
Il me faut boire au gobellet;
Afin que la liqueur divine
Du saint piot, me face dine
De chanter un mistere tel,
Comme est du saint plat immortel.

Platellet, la sainte relique
Prochain de la couppe Angelique,
Tu merites d'estre chanté
Car tu es aussi bien ranté
Voire encor mieux, que n'est la couppe
Où baigne la mystique souppe.
Car tu reçois chasque matin
Des prestres le riche butin;
Tu reçois toutes les offrandes
Tant les petites que les grandes,
Et si reçois tous les deniers,
Les miches aux petis paniers,
Tu reçois toutes les chandelles
Des Seigneurs et des damoiselles.
On te baise, et estime l'on
Le porte-paix, et le mignon
Du prestre, qui de bonne grace
Te tien et en couvre sa tasse.
O platellet, tu es heureux
Par la main du religieux,
Et des dames religieuses
Et des nonains devotieuses,
Qui pour te donner un baiser
Sentent la fureur appaiser
Du Seigneur, qui pour leur offence
Meintesfois les menace et tance.
Tu es celuy qui fais la paix,
Et qui ne te laisses jamais
Manier à de mains indinnes,
Sinon des personnes divines
Qui te monstrent et te font voir
A tous, pour te faire valoir,

Marqué d'une marque secrette,
Et d'une rondeur fort parfaicte.
Platellet, ne t'abuse pas,
Car je ne voudroy faire un pas
Pour toy, ny t'offrir une maille,
Ny pour chose qui si peu vaille.
Et quoy? platellet, penses-tu
Avoir en toy quelque vertu,
Plus qu'un plat fait pour le service
De table, non pour sacrifices.
Tu n'es qu'un petit plat d'argent,
Ainsi fait pour tromper la gent,
Et n'es qu'une fause platine,
Et une escuelle prestrine:
Et toutesfois on te tient tel
Que si tu estois immortel.
Mais quoy? le temps est venu ore
Que ce peuple sot, qui t'adore,
Recognoistra le grand abus
Du platellet qui n'est ja plus.
Et le platellet et les tasses,
Et les chandelliers, et les faces
Enluminées de leurs dieux
Seront arrachés de ces lieux.
Et les portrais, et les images,
Et tous les mystiques ombrages,
Et tout ce riche parement
Qui ne servoit que d'ornement
Par les temples, et les eglises,
Que de faux dieux, et de divises,
Pour amuser le peuple sot,
Le peuple feintif et bigot,

Tout cela sera mys par terre.
Et sera faite grosse guerre,
Et les peuples se banderont,
Et les images tumberont,
Les encensoirs, et les medailles,
Et la peincture des murailles
Comme j'ay veu dedans Lion
D'images faux un million,
Par les temples et par les places
Brusler au feu avec les tasses
Des prestres, qui trottoient dedans
Leur cuisine, pour passe-temps,
Aus Soldatz, qui ne font qu'en rire
Pendant que le pape a du pire,

BLASON DES HERETIQUES.

PIERRE GRINGOIRE.

Il y a au frontispice une figure très-satirique qui couvre toute la page, de format in-4°., *et au bas :*

De par la Court.

Au dos du frontispice est un privilège accordé à Philippe Lenoir, le 21 *décembre* 1524.

Au recto du deuxième feuillet est une pièce de vingt-un vers dont on n'a pu lire le tiltre qui était rogné : ensuite une Epître à très-illustre, très-haut et très-redouté prince Anthoine, duc de Calabre, Lorraine et Bar, Marchis, Marquis, par Pierre Gringoire, dit Vaudemont,

mont, son héraut d'armes, compilateur d'icelle, commençant ainsi :

Ne t'esbahys, mon seigneur et mon maistre,
Si hérésie en l'église vois naistre,
Par gens nommez lutheriens pervers,
Voullant la foy Jhesus mectre à l'envers, etc.

Le fragment de cette pièce qui manque dans toutes les bibliothèques de la capitale, est de huit feuillets, et m'a été communiqué par M. Chardin.

C'est une histoire abrégée des principaux Hérésiarques jusqu'aux Monethelites, vers le septième siècle.

BLASON DE BROU,

PAR ANTOINE DU SAIX.

Lyon, Cl. Nourry.

Notâ. C'est une description de l'église de Brou en Beausse, que je n'ai pu trouver dans aucune bibliothèque de cette capitale.

BLASON DE LE *IN EXITU ISRAEL* DE FRANCE,

CONTRE CELLUY DES BOURGUIGNONS.

Pour passe temps et pour bien rire
Des Bourguignons et Espaignols,
Et des Françoys veoir le los,
Visités tous ce petit livre.

Cette pièce paroit servir de replique à une autre sur laquelle je n'ai trouvé aucun renseignement.

L'ACTEUR.

Pour confuter la temeraire oultrance
D'ung bourguignon de parler mal apris,
Lequel a faict contre le roy de France
Le *in exitu* que l'on voit par escriptz,
Esmeu je suis à son railler et cris,
Luy correspondre en tresubtilz moiens
Dont l'ung doleur, l'autre en gettera ris,
Soit-il de Grey, Paris ou de Amyens.

In exitu

IN EXITU de grant souffrance
Entre Espaignols et aussi Vualons,
François est retourné en France
Sain puis le chief jusques aux talons,
Déliberé comme voyons
Et courageux, *non dubito*,
Pour conquester les plains et mons
Plus que ISRAEL DE EGYPTO.

Israel de Egypto,

Domus Jacob

DOMUS JACOB fut ferme et forte,
Mais pour son bien Dieu la fit batre,
Puis la remit en plaine sorte,
La decourant comme blanc plastre;
Et son adversaire folatre
Chassa de *cursu prospero*,
Le tenant pour aquariatre,
Et DE POPULO BARBARO.

De populo barbaro.

Facta est Judea

FACTA EST JUDEA. La conscience
Des Bourguignons et Espaignolz
Contre le lys faisant oultrance,
Et contre Turcqs ne sonnant motz:
Rodiens se retirent tous
En France demandantz vray *jus;*

Car c'est contre ses pervers loups
SANCTIFICATIO EJUS.
ISRAEL par faulx conducteur
Souvent fust en maulvaise garde,
Et l'empereur de ung seducteur
A fait son chief et saulvegarde.
Mamelus seront quoy qui tarde,
De Dieu pugnis et ruez jus
Maulgré tous oyseaulx et lesarde
Et maulgré POTESTAS EJUS.
MARE VIDIT en grant tourment
Souvente foys le marinier,
Puis peu après avoit bon vent,
Nully ne peult cela nyer.
Si fortune a fait destourbier,
A la roue tourner son fait gist
Pour mettre en palus et bourbier
Ceulx qui dient que France FUGIT.
JORDANIS, fluve d'excellance,
Porte grantz barques et bateaulx,
Et se estend par grosse influence
En lieux plusieurs et bien nouveaulx,
Mais l'aigle tant puissant oiseau
En personne n'estoit *sursum*,
Mais en son nid qui trouvoit beau,
Et CONVERSUS EST RETRORSUM.
QUID EST TIBI, MARE salée,
Insaciable à potion?
La sirenne tant venimée
T'a mise en domination
Par faulce susurracion:
L'ost des François *confregisti*,
Mais recognois ta nation

Sanctificatio ejus,
Israel
Potestas ejus.
Mare vidit
Et fugit,
Jordanis
Conversus est retrorsum.
Quid est tibi, mare,

Quod fugisti? Aussi souvent QUOD FUGISTI.

Et tu, Jordanis, ET TU JORDANIS te renomme
Par ung azard oultre cuydée,
Cuydant de empire avoir la pomme
De trois coronnes coronnée:
Du blocquier n'as que la levée,
Bourguignon, note ce *versum*,
Quia conversus es retrorsum. Que ung jour l'on dira par volée
QUIA CONVERSUS ES RETRORSUM.

Montes exultaverunt MONTES EXULTAVERUNT fort
De l'outrageuse boucherie
Faisant son las ris et effort,
Et mesme l'obstinée Pavie
Maintenant elle n'eut pas vue
(Comme dient ceulx qui sont *testes*)
Qui l'ont tout subit assaillie
Ut arietes Et poursuyte UT ARIETES.

Et colles ET COLLES fosselz et lieux plains
Par François estoient maintenuz,
Qui faisoient gros regretz et plains
De mettre Pavie à piedz nudz;
Mais ilz devoient gros et menus
(Sans avoir le cueur taut *pium*)
Tuez comme beaulx escornus,
Sicut agni ovium. Et SICUT AGNI OVIUM.

Montes exultatis MONTES EXULTATIS lassus
Où est gloire sempiternelle,
Car en vous tous furent receupz
Françoys soubstenans mort cruelle:
Pour bon droit et juste querelle
Souillés furent vrays *milites*,
Et aloyent par ordre et sequelle
Sicut arietes. Truchant SICUT ARIETES.

ET COLLES et montz ont laissés — Et colles
Gensdarmes retournantz en France,
Combien que ilz ne feussent lassés,
Mais il ne y avoit plus d'esperance
A recovrer le roy par lance,
Harnoys, assaulx, ny horion,
Par quoy revindrent en ordonnance
Et SICUT AGNI OVIUM. — Sicut agni ovium.
A FACIE du roy Françoys — A facie
Ne sont fouys les capitaines,
Mais ont esleu, prenant le chois,
Mourir sanglantz de cueur et veines,
Mieulx que laisser le roy en peines
Seullet contre son ennemy:
Ce sont enseignes très-certaines
Que ilz estoyent feaulx DOMINI. — Domini
MOTA EST TERRA par merveille — mota est terra,
Après telle hideuse bataille
De Bourbon qui fit telle veille
Contre France dont il print taille;
Mais il vouloit defendre l'aigle,
Craignant dommage *super hoc*,
Mais il ne fuyra pas, quoy qu'ilz taille,
A FACIE DEI JACOB. — A facie dei Jacob.
QUI CONVERTIT tel Bourbonnois — Qui convertit
Fouyr comme regnart saulvaige,
Bourgoigne, en ce rien ne cognois,
Ne en son subtil patelinage,
Tout doulx comme patelin naage
Entre deux eaue loing et *parum*
Pour reduire à double visage
PETRAM IN STAGNA AQUARUM. — Petram in stagna aquarum,
ET RUPEM dict de Montpensier, — Et rupem

Dont il tient première origine,
Ne tenoit pas pour riche et chier,
Mais au duché fonda racine,
De tel bien se rendit indigne,
Car il n'eut pas le roy *charum*,
Voulant à caute fonigne
In fontes aquarum. Pescher IN FONTES AQUARUM.
Non nobis, NON NOBIS estoit trop propice
Pour en France avoir union,
Car il est fourré de malice,
Et nasquit soubz le scorpion,
Cuidant faire confusion
A la regente et gens *probis*,
Au montz fait habitation,
Domine non nobis, Disant DOMINE, NON NOBIS.
Sed nomini SED NOMINI dudit Bourbon
Victoire a estée proclamée,
Souvent par le maulvais le bon
Est mis en piteuse journée:
C'est de Dieu la verge ordonnée
Pour nous donner *memoriam*,
Après qu'elle sera brulée,
Tuo da gloriam, Au roy TUO DA GLORIAM.
Super misericordia. SUPER MISERICORDIA
Bourgoigne estoit mal apointée,
Mais sa bourse elle deslia
Pour prendre argent à la pipée:
L'Espaigne estoit toute affamée
Par quoy prisonniers ne tua,
Mais en print becquée et lipée,
Tua. O Dieu! c'est voulenté TUA.
Et veritate ET VERITATE asseurée
Dieu vouloit enrichir l'Espaigne,

La pouvreté estoit mal menée,
Faisant de sa bourse mitaine :
France de richesse estoit plaine,
Mais l'espaine se esvertua
Prandre le butin en campaigne.
Dont par meurtres plusieurs TUA.
NEQUANDO DICANT GENTES : comme
L'empereur est grant terrien,
Roy de Castille aussi de Rome,
Voire et si maulvais payen :
Car en effect il ne paye rien,
On doibt bien servir tel *virum*,
En Panpelune auront du bien
UBI EST DEUS EORUM?
DEUS AUTEM NOSTER tout puissant
De France est le bon directeur,
Et luy donra mille pour cent,
La remettant en son haulteur :
Car il l'ayme comme pasteur
Sa berbis gardant *à malo*,
Et d'elle est soigneulx protecteur
Par de ça bas et IN CŒLO.
OMNIA que avoit entrepris
Faire au roy Charles de Bourbon
Pour deflorer la fleur du lis,
Sont cassés et ont prins faulx bon,
Et à jamais comme ung chardon
Prise sera, car *defecit*,
Mais des Espaignolz par mesprison
QUECUMQUE VOLUIT FECIT.
SIMULACHRA GENTIUM tant
Espaignolz de luy sont amys,
Car tousjours les va floretant,

Tua.
Nequando dicant gentes;

Ubi est Deus eorum?
Deus autem noster

In cælo.
Omnia

Quecumque voluit fecit.
Simulachra gentium

Faisant du ramina grobis:
Manger leur fera du pain bis
Ung jour au dommaige *eorum*,
Et si vit des ans plus de six
Argentum et aurum, Prandra ARGENTUM ET AURUM.
Opera manuum, OPERA MANUUM non fait
Bourguignons dont soit grant memoire,
Peu de eulx se rencontra au plait,
Mais ilz furent bien à la foire
Pour manger salé et bien boire,
Et usurper le *spolium*
Devant Dijon (cela fault croire)
Hominum. Tel cas firent à ditz HOMINUM.
Os habent, OS HABENT François consolés,
Rians en cueur chantas de joye,
Et se esjouyr ne sont saoulés,
Crians tous Sainct-Denis mont joye:
Mais Bourguignons tropt se desvoye,
Car si leur fait bien *agitur*,
Ung jour changeront de monnoye,
Et non loquentur, Bouche auront ET NON LOQUENTUR.
Oculos habent, OCULOS HABENT plus de cent
Françoys comme argus le pasteur
Pour veoir le meilleur et decent,
Remerciant le créateur,
Qui le roy du lis protecteur
A demi hors du *timebunt;*
Espaignolz en ont mal au cueur,
Et non videbunt. Les yeulx tournent ET NON VIDEBUNT.
Aures habent, AURES HABENT des Bourbonnoys
Les Bourguignons et Espaignols,
Mais certe comme bien je crois,
Ils ont mal aprins leurs compostz,

Pour sçavoir suppostz et apostz :
France florit par quoy *scient*
Bourguignons s'ilz sont sages ou folz,
Sages dient ET NON AUDIENT. Et non audient,
NARES HABENT escharmochées. Nares habent,
On leur a fait des nez d'argent,
Quant ilz les auront bien mouchées,
Ilz se trouveront laides gent,
Et porteront comme sergent
Verge blanche pour *timebunt*,
Se faisant paisible regent
Au roy ET NON ODORABUNT. Et non odorabunt.
MANUS HABENT les filz du roy, Manus habent,
Daulphin, Orléans et Bretaine
Pour adresser tres-bel arroy,
Trop mieulx que les supportz d'Espaigne,
Tel cuide avoir perdu qui gaigne,
Tel dit paix et *non silebunt*,
Plusieurs font pour cause certaine
Les aveugles ET NON PALPABUNT Et non palpabunt:
PEDES HABENT bons et legiers, Pedes habent,
Armoiés en champ liligere
Pour guider harnois et coursiers,
Et hors du drap prendre lisiere :
Telz reculent souvent arriere
Pour dire que mieulx *saltabunt;*
Boiteulx ce font par la charriere,
Cuidant que ET NON AMBULABUNT. Et non ambulabunt;
NON CLAMABUNT plus comme enfans, Non clamabunt,
Car ils ont, Dieu merci, bon cage,
Et sont gracieulx et plaisans,
Et sur tous le daulphin est sage,
Fourny de corps et de courage;

Cela tient du pere *suo*,
In gutture suo. Voyant tout ce beaulx cariage,
Le mest IN GUTTURE SUO.
Similes illis fiant qui SIMILES ILLIS FIANT QUI
Au lis ont tresseure aliance,
Ilz n'ont point le cueur abesti,
Mais courageux en diligence :
Françoys sont francz feaulx à France,
En eulx ne gist point *mens rea*,
Et se à tous n'ont pas confiance,
Faciunt ea, Bourguignons FACIUNT EA.
Et omnes ET OMNES qui voyent croniques
Des François, font testation
Que touchant les actes belliques
Ils ne redoubtent nation ;
Mais la faulce indignation
De Bourbon aussi de *suis*
A mis en domination
Qui confidunt in eis. Ceulx QUI CONFIDUNT IN EIS.
Domus Israel DOMUS ISRAEL fust exaulcée
Par dessus toute aultre maison,
Et l'ampoulle fust apportée
En France et non pas la thoison,
Laquelle le traistre Jason
Ravit par moyens non *digno*,
Mais en France Dieu fist tel don
Speravit in Domino, Car SPERAVIT IN DOMINO
Adjutor eorum ADJUTOR EORUM est Dieu,
Lequel courrige tous delictz ;
Si bien tu contemple en ce lieu,
Considerant la fleur du lis,
L'ange divin cy fut transmis
Pour des crapaux faire un *abest*,

Monstrant que à Françoys prent delitz
ET PROTECTOR EORUM EST.
DOMUS AARON fust bien prouchaine
A Moyse législateur,
Lequel tant par mont que par plaine
D'Israel fust gubernateur:
Aussi le souverain pasteur
Tient pour premier filz *benigno*
Françoys de France protecteur
Qui SPERAVIT IN DOMINO.
ADJUTOR EORUM sera
Le nom renommé tres-chrestien,
Lequel nulluy n'effacera,
Mais Florisa par bon moyen,
Subjugant en rude lien
Turcz et saudan *quibus obest*,
Dieu au Françoys fera
ET PROTECTOR EORUM EST.
QUI TIMENT DOMINUM de France,
Je croy que sont les Bourguignons,
Mangeant leur lard bien jaune et rance
Avec une frotée d'oignons;
S'ilz avoyent mille salignons,
Pour rien ce fient *in termino*,
Car comme busard et guignons
SPERAVERUNT IN DOMINO.
ADJUTOR EORUM Dieu fut
A la journée devant Nancy,
Quant Charles qui conseil ne creut,
Il demeura mort et transy,
Et de baulme oingt et bien farcy
Au duc de Lorraine *subest*,
Dieu monstra bien pour tel mercy

Et protector eorum est. Domus Aaron

Speravit in Domino, Adjutor eorum

Et protector eorum est. Qui timent Dominum,

Speraverunt in Domino, Adjutor eorum

Et protector eorum est. Que ET PROTECTOR EORUM EST.

Dominus memor fuit nostri, DOMINUS MEMOR FUIT NOSTRI
Chantoient Bourguignons sur la place,
Penses comme de cueur marry
Chantoyent faisant laide grimace;
Mais plusieurs sans leur faire grace,
Moururent à peu de *verbis*,

Et benedixit nobis. Enterrez comme une limace

Benedixit domui Israel, Lors ET BENEDIXIT NOBIS.
BENEDIXIT DOMUI ISRAEL,
C'est à la couronne de France
Le bon Jésus Emanuel
Mist le duché en asseurance,
Le faisant de la partenance
Et de la pennage *eorum*

Benedixit domui Aaron. Regardes comme sans doubtance
BENEDIXIT DOMUI AARON

Benedixit omnibus BENEDIXIT OMNIBUS certe
Dieu le souverain plasmateur,
Car puis le temps de tel acqueste
Le duché mys est en valeur,
Bruyant en richesse et honneur,
Et tousjours en mieulx *convalent*,
Au roy portent amour et faveur,

Qui timent Et sont des meilleurs QUI TIMENT.

Dominum DOMINUM Françoys magnifique
France tient soubz son pavillon,
Maulgré l'obstacle maléfique
D'ung tas de gens de faulx bilon,
Plus deseriez que esmerilon
Ne fust des aultres *avibus*
Dont joye survient comme dict l'on

Pusillis cum majoribus. PUSILLIS CUM MAJORIBUS.

ADJICIAT le roy de gloire — Adjiciat
Tousjours solas de mieulx en mieulx,
Lui donnant parfaicte victoire,
Contre ennemis presumptueux
Il soit tousjours seignorieux
En debellant les *superbos*,
Tant que on die à veue de clers yeulx,
François, DOMINUS SUPER VOS. — Dominus super vos,
SUPER VOS, François très-humains — Super vos
Vivra le roy très-longuement,
Et s'il par les divines mains
Mort le prenoit, ou accident
Qui sur nature est président,
Luy transmit la dame Atropos,
Dictes tous d'ung mesme entregent,
ET SUPER FILIOS VESTROS. — Et super filios vestros.
BENEDICTI VOS A DOMINO — Benedicti vos à Domino,
Enfans de royalle semence,
Fructueux en notre *regno*,
Et auxquelz avons confiance:
Le ventre où vous pristes naissance
Estoit benist plus que *narrem*,
Par Dieu regnant en pure essence
QUI FECIT CŒLUM ET TERRAM. — Qui fecit cœlum et terram.
CŒLUM CŒLI tient vostre mere — Cœlum cœli
Lassus au palais triumphant,
Car de vice ne fust amere,
Ains en vertus tres-reluisant.
Vostre pere est si tres-duisant,
En beaulté parfaict *omnino*
En prouesse preux et luysant,
Suyvés le train du DOMINO. — Domino, terram autem.
TERRAM AUTEM, quant elle est bonne,

Le fruict croissant doit bien sentir,
Le bon pommier fait bonne pomme,
L'évangile n'en peut mentir :
De où l'on voit le ruisseau sortir,
Du gonst fault donner *terminum*,
Dieu tel jugement departir

Dedit filiis hominum.

DEDIT FILIIS HOMINUM.

Non mortui

NON MORTUI sont à Pavie
Tous ceulx de France par monceaulx,
Ains comme puissance infinie
Croissent tous vertueux et beaulx :
Au roy tres-benignes et feaulx,
Et le seront *sinè fine*,

Laubabunt te, Domine,

Pourtant soucy, peine et travaulx
Et LAUDABUNT TE DOMINE.

Neque omnes

NEQUE OMNES qui cuident nuire,
Ne feront pas tout leur oplat :
Car il se abouliront à cuyre
Irreguliers comme apostat :
Tel crachera dedans le plat,
Qui cuide avoir son *eternum*,

Qui descendunt in infernum.

Tel pensent porter hault estat
QUI DESCENDUNT IN INFERNUM.

Sed nos qui vivimus,

SED NOS QUI VIVIMUS au monde,
Prions le souverain seigneur
Qui la grande machine ronde
Tient en sa puissance et cremeur,
Que à tous les chevaliers d'honneur,
Qui par mort furent *in termino*,
De gloire leur soit guerdonneur,

benedicimus Domino,

BENEDICIMUS DOMINO.

Ex hoc

EX HOC Monsieur de la Palisse
Et la Trimoille ilz auront part,

Monfort qui ne se monstra nice,
Et de Savoye le bon bastard
Bucy, Tournon et l'Amiral,
Prions Dieu qu'ilz ayent tous *cælum*, — Nunc et usque in seculum.
Estant purgés de vices et mal
NUNC ET USQUE IN SECULUM. — Gloria patri et filio,
GLORIA PATRI ET FILIO
Des cueurs qui furent tant viriles
Que pour estre *in subsidio*
Sont des mors tumbés aux vigiles;
Mais leurs louables faitz agiles
Immortelz seront *pro tanto*,
Car aux humains sont non exiles — Et spiritui sancto.
ET SPIRITUI SANCTO. — Sicut erat in principio
SICUT ERAT IN PRINCIPIO
La France tousjours flourira,
Et Bourgoigne, *ut percipio*,
Ja de bon cueur ne s'en rira,
Mais Sainct Andrieu elle priera,
Et Sainct Denis luy sera per,
Par quoy tousjours demeurera — Et nunc et semper,
Comme fut ET NUNC ET SEMPER. — Et in secula seculorum.
ET IN SECULA SECULORUM
Dieu doint bonne joye et santé
A l'illustre roi *Francorum*,
Et bien heurée felicité,
Florissante prosperité,
Accroissance de son *nomen*
Puis obtenir eternité
Lassus disans trestous, AMEN. — Amen.

Ung peu tousjours. *Parum semper.*

Cette pièce est imprimée, gothique, sans nom de ville ni d'imprimeur, in-8°., *de seize pages, sur trente-deux lignes à chacune.*

BLASON DU MOIS DE MAY,

PAR GILLES CORROZET. *in*-8°. Goth.

Nota. Cette pièce existoit chez M. De la Vallière, mais je n'ai pu savoir qui en est le propriétaire actuel.

BLASON DE LA BOURRE DE LA CAUSSAS.

TOULOUSE, 1565.

Nota. Je ne connois cette pièce que par son titre pris dans Du Verdier.

BLASONS ANAGRAMMATIQUES

TRÈS-CHRETIENS ET RELIGIEUX

Du hierapolitain d'Amiens C. D. M. (Claude de Mons),

Sur diverses fleurs personnelles de piété, de noblesse, de justice et de littérature, signalans en Dieu la contrée,

Florete flores quasi lilium, et date odorem, et frondete in gratiam. ECCLESIASTICI. 39.

Nota. Ces blasons étant différens de ceux insérés dans ce recueil, on n'a pas cru devoir les y ajouter. Ils sont au nombre de 212, et ont été imprimés à Amiens, en 1562.

BLASON

BLASON DES FLEURS,

OU SONT CONTENUS PLUSIEURS SECRETS DE MEDECINE.

La Dame d'honneur.

Toutes les plus dignes fleurs
De ces régions embasmées,
D'où nous viennent les odeurs
D'Arrabie parfumées,
Ne sont point si estimées,
Ny produisans de si bons fruicts,
Que les dames consommées
En l'honneur comme je suis.

La Fleur du Lys.

Je suis le lys, fleur souveraine
Signifiant virginité,
Remplie de vertu hautaine:
Ma blancheur n'est que pureté,
Je n'ayme que sincerité;
Filles, contemplez ce feuillage,
Si garderez integrité
Ne faisant à Venus hommage.

Rose Blanche.

Et moi, rose blanche et jolie,
Ne suis inférieure au lys;
De toutes parts gaye et polie
D'espines armée suis,

Signifians que je poursuis
Tousjours à garder ma grandeur.
Fille, qui en ce livre lis,
Fais comme moy, auras grand heur.

Rose Rouge.

Autrefois blanche j'ay esté,
Maintenant rouge devenue,
Ce fut par un joly esté,
Que j'eu ceste desconvenue.
Sachez qu'Adonis en chair nue,
Par Venus d'amour folle attainte,
Pourchassé fut par ronce dure,
Dont de son sang ainsi m'a taincte.

Rose Muscade.

Rose muscade suis nommée
Pour l'odeur qui en moy abonde:
De ce nature m'a douée,
Sentant mieux que chose du monde.
Toute pure je suis et munde,
Resjouyssant tous les humains,
Les esprits et cerveau immunde,
Quand on me porte entre les mains.

Rose d'Esglantier.

Petite n'est pas ma louange,
Qui suis la rose d'esglantier,
Entre fleurs viles ne me renge,
Tousjours me tiens en mon entier.
Ce n'est du jourd'huy ne d'hier,
Qu'aux poëtes françois suis donnée,

Thoulouse ce ne peut nier
Que je suis tant recommandée.

Violette de Mars.

Je suis de Mars la violette,
Qui vient annoncer le printemps;
Chacun me desire et souhaitte
Pour prendre de moy passe temps
L'odeur que donne à toutes gens,
Me faict ainsi estre prisée,
Car je rends les humains contens,
Quand je suis bien pulverisée.

Bourroche.

Arreste-toy, mélancolique,
Contemple bien ceste fleurette,
La trouveras de grand'practique
S'en ton vin permets qu'on en mette,
Aussi de la feuille longuette:
Car si tu n'as joyeux esté,
Le seras, quoy que l'on caquette,
Elle engendre joyeuseté.

Aubifoins ou Barbeaux.

Aubifoins sont fleurs joliettes
Qui donnent grand grace au fourment;
Aussi ces rustiques fillettes
En font quelquefois parement.
Quoi qu'elles soient sans odorement,
Leur vertu pourtant n'est petite,
Les yeulx enflamez proprement
Guarit l'herbe Aubifoin susdicte.

Pervenche.

Pervenche en un lieu delectable
Et gay, près de terre provient,
De figure et couleur semblable
Au laurier, si bien m'en souvient.
Vertu de seicher contient,
Douleur de ventre met arriere,
Et si des dents le mal vous tient,
Contre venin fort singuliere.

Soucy.

Je sçay bien qu'on me jette loing,
Et que ne suis la bien venue;
Toutes fois je sers au besoing.
De vertu ne suis depourvue,
Qui ma nature auroit cogneue,
Pas aux pieds ne me foulleroit,
Ains plustot en maison et rue
En l'oreille me porteroit.

Pavot.

Le pavot suis plain de froidure,
Nonobstant bon pour les humains
Qui par maladie trop dure
Ont veillé des nuicts et jours maints.
Je les rends de repos tous plains,
Si par mesure suis donné,
Autrement à bon droict me plains
Le malade estre abandonné.

Encholie.

Je suis violette d'automne

Après l'esté ès champs florie
La couleur du ciel ne m'estonne,
Et de la vaincre n'ay envie.
Mon nom est la double encholie,
Des fleurs la fleur bien la plus belle,
D'aulcune odeur ne suis munie,
Doulce en goust, sa nature est telle.

Freze.

Le plain esté c'est ma saison,
Alors je suis recommandée,
Je donne plaisir à foison,
Par moy la soif est estanchée;
Je guaris la rate entachée,
Pour l'estomach je suis propice,
Aussi si ta face est tachée,
Mon jus te la rendra sans vice :

Buglose.

Si tu as tremblement de cœur,
Prends moy de l'eau de la buglose,
Et me boy de cette liqueur,
Tu guariras, affermer l'ose :
Car il n'y a meilleure chose,
Pour mauvais sang mondifier;
Si tu en uses, seras cause
De tou cerveau rectifier.

Coquelourdes ou Gobelets.

Coquelourdes, herbes au vent,
Es lieux cultivez ont naissance,
Entre les bleds le plus souvent

En avez vraye cognoissance.
Si voulez sçavoir leur puissance,
Nourrices qui peu de laict ont,
Si me cueillent pour leur usance,
Abondance de laict auront.

La fleur de Margueritte.

Marguerite, fleur excellente,
N'aura-t-elle point en ce lieu place?
Elle n'est odoriferante,
Mais sur toutes a bonne grace.
Quoyque l'on die ou que l'on face,
Elle est des fleurs la plus eslite,
Sortant de tant royalle race,
Des marguerittes, marguerite.

Flambes.

Messieurs les apoticaires,
Qui de Quiproquo vous meslez,
Ne soyez point si téméraires,
Quand pour un autre me pillez;
Mais plustot en Florence allez
Pour recouvrer le vray Iris,
Et pour luy point ne m'escallez,
Il n'en croist point dedans Paris.

La Mauve.

De moy sort une eau singulière
Qui vaut contre tout apostume;
Durté de foye met en arrière,
Et de la ratte j'ay coustume
Moyennant que boire on présume

A jeun, ceste mienne liqueur,
La durté du ventre consume,
Reposer fais sans nulle peur.

Girofflées.

Girofflées sont fleurs communes,
Mais en leur couleur différentes,
Les unes sont blanches, aulcunes
Sont bleues, mais plus apparentes
Sont les perces et plus fréquentes
En médecine, car elles sont
Les fleurs aux femmes stimulantes,
Et bientôt enfanter les font.

La Pensée.

Si la couleur nous recommande,
Croyez que je seray derriere,
Car je me retiens de la bande
De celle qui se tient premiere,
Quand par une bonne maniere,
En un bouquet suis agencée,
Toute aultre fleur est mise arriere,
Et n'est que la menue pensée.

OEillet.

Œillet, petit œillet, et qui surmonte,
D'odeur non second à la rose,
Qui ne me désire, il a honte,
Fort profitable à toute chose;
Et si de moy affermer j'ose
Que tel ordre est en mon calice,

Qu'il semble que nature enclose
Y soit pour garder reng sans vice,

Fleur de Poix.

Et moy qui suis la fleur des poix,
En ce livre n'auray-je place?
Si est-ce que poise mon poix,
Et n'ay moins qu'autre bonne grace,
Et profit pour l'humaine race;
En un bouillon tant seulement
Sans Cyrop, sans clystere ou casse,
Le ventre lasche librement.

Groseillers.

Entre les hayes ma demeure,
Je fais plus coustumierement,
Pour garder d'entrer à tout heure
Les estrangers non seulement,
Mais aussi vertueusement
Pour contregarder vos jardins,
Qu'il survienne occultement
Des malefices et venins.

La Febve.

Et moy seule entre tout légume
Sur terre sans ayde me tiens,
En terre grasse j'ai coustume
De profiter pour les chrestiens:
Entens mon dire et le retiens,
Si ton laict (nourrice) engrumeux,
De le rendre clair me souvient,
Par cataplame farineux.

La Vigne.

Je ne sçay que dire de toy,
Gentille plante au bois tortu,
Tant en toy de choses je voy,
Et tant es plaine de vertu :
Si quelqu'un est tout abbatu,
Sans que d'un seul point je rechigne,
Malgré tout médecin testu,
Prens recipe jus de la vigne.

Marjolaine.

L'ambre, le musc, et la civette,
Et les senteurs que l'on ameine
Pour nous reconforter la teste,
De mainte region loingtaine,
Ne passent point la marjolaine,
Qui a l'odeur tant pur et bon,
Qu'elle oste par force certaine,
Les picqueures du Scorpion.

La Sauge.

La sauge est fort bonne de soy ;
On dict pourtant soubz la racine
Que le crapaut tire à requoy
Sa substance et poison vilaine ;
Mais aussi elle chasse et maine
Ce mal par contraire raison,
Ainsi la personne maligne
A bien trouvé de la poison.

Abricot.

Si les fruits sont recommandez

Et avec soing contregardez,
Pour la beauté et excellence,
Odeur, saveur, goust et plaisance,
En leur perfection entiere,
L'homme a juste cause et matiere
De donner s'il n'a l'advis sot,
Grande louange à l'abricot.

BLASON DE LA MARGUERITE.

JEHAN DE LA TAILLE DE BONDAROY.

En apvril où naquit l'amour,
J'entray dans son jardin un jour,
Où la beauté d'une fleurette
Me pleut sur celles que j'y vis:
Ce ne fut pas la paquerette,
L'œillet, la rose ny le lys,
Ce fut la belle marguerite
Qu'au cueur j'auray tousjours escritte.
Elle ne commençoit encor
Qu'à s'éclorre, ouvrant un fond d'or;
C'est des fleurs la fleur plus parfaitte,
Qui plus dure en son tainct naïf
Que le lys, ny la violette,
La rose, ny l'œillet plus vif;
J'auray tousjours au cueur écritte
Sur toutes fleurs la marguerite.
Les uns louront le taint fleury
D'autre fleur, dès le soir flestry,
Comme d'une rose tendrette

Qu'on ne voit qu'en un mois fleurir :
Mais par moy mon humble fleurette
Fleurira tousjours sans flestrir :
J'auray tousjours au cueur écritte
Sur toutes fleurs la marguerite.
Pleust à Dieu que je peusse un jour
La baiser mon saoul, et qu'amour
Ceste grace et faveur m'eust faitte
Qu'en saison je peusse cueillir
Ceste jeune fleur vermeillette
Qui croissant ne fait qu'embellir !
J'aurois tousjours au cueur écritte
Sur toutes fleurs la marguerite.

BLASON DE LA ROSE.

JEHAN DE LA TAILLE DE BONDAROY,

A damoyselle Rose de la Taille, sa cousine.

Aux uns plaist l'azur d'une fleur,
Aux autres une autre couleur :
L'un du lys, de la violette,
L'autre blasonne de l'œillet
Les beautez, ou d'autre fleurette
L'odeur, ou le teint vermeillet :
A moy sur toute fleur déclose
Plaist l'odeur de la belle rose.
J'ayme à chanter de ceste fleur
Le teint vermeil, et la valeur
Dont Venus se pare, et l'aurore ;

De ceste fleur qui a le nom
D'une que j'ayme, et que j'honore,
Et dont l'honneur ne sent moins bon :
J'ayme sur toute fleur déclose
A chanter l'honneur de la rose.

La rose est des fleurs tout l'honneur,
Qui en grace et divine odeur
Toutes les belles fleurs surpasse,
Et qui ne doit au soir flestrir
Comme une autre fleur qui se passe ;
Mais en honneur tousjours fleurir :
J'ayme sur toute fleur déclose
A chanter l'honneur de la rose.

Elle ne deffend à aucun
Ny sa veue, ny son parfum,
Mais si de façon indiscrette
On la vouloit prendre au toucher,
C'est lorsque sa pointure aigrette
Monstre qu'on n'en doit approcher :
J'ayme sur toute fleur déclose
A chanter l'honneur de la rose.

BLASON DES COULEURS.

EST. FORCADEL.

Pour fermeté et dueil le noir est pris,
Le gris travail, le verd dénote espoir :
Le blanc est foy ainsy que j'ay apris,
Et le tanné monstre le désespoir ;
Le rouge veult pour luy vengeance avoir,

Et l'incarnat tousjours est en douleur,
Contentement porte jaune couleur,
S'il est paillé, car l'orengé est change;
Le viclet d'amour a la chaleur:
Et puis le bleu sur le jaloux se renge.

BLASON SUR LE JAUNE PAILLÉ.

Qui voudra, la verdeur choisisse
Pour nous faire un espoir juger;
Mais pour faire que je jouisse,
Le verd en jaune il fault changer.
Aux couleurs nature esgayée
Le jaune d'elle fust gardé;
De jaune sa cotte est rayée,
De jaune son manteau bordé.
Regarde au ciel entre les astres,
Tout est de jaune bigarré,
Les estoilles y sont jaunastres,
Le soleil de jaune paré.
De jaune on voit toute lumière,
Et le feu plus digne élément,
Estant ceste couleur première,
Feust le premier au firmament.
L'air en après qui les costoye,
Envieux de n'en estre orné,
Chaque matin qu'il se nettoye
Semble de jaune environné.
Alors la mer pour n'estre esmeue,
En colore ses petits flots,

Et donne par ceste entrevene
Un bon présage aux matelots.
Mais sur tout la terre enceinte
De tant de rejettons divers,
N'a nulle fleur qui n'en soit peinte,
Ni arbres qui n'en soient couvers.
Soit que le printemps on regarde,
Quant il produit sa tendre fleur :
Soit lorsque le soleil nous darde
Au temps des moissons sa chaleur.
Par tout les campaignes jaunies,
Soulas des rustics accablez,
Nous rendent les granges fournies
D'orges, de seigles et de bleds.
Puis la meure automne venue,
Que l'on jouit du bien planté,
Le fruict son verd en jaune mue,
Qui tesmoigne de sa bonté.
Aussi porte la jouissance
Ceste couleur pour son blason,
Et Charlotte ayant cognoissance
De ce, m'en fist hier un don.
Don qui me donne une asseurance
De veoir bientost le fruict levé,
Qu'avec labeur et esperance
J'ay tant semé et cultivé.
Pour ce toutes couleurs je laisse
Pour prendre le jaune paillé,
Puisque ma courtoise maistresse
Pour sa couleur me l'a baillé.
Couleur que je n'ay tant prisée
Pour estre en la terre et aux cieux,

Que pour l'avoir, dame, advisée
Estre celle qui te plaist mieux.

BLASON DES OYSEAUX.

GUILLAUME GUEROULT.

Terroir heureux d'Arabie fœconde,
Le beau phœnix en toy prend sa naissance;
Il est unique, et ne peut ce bas monde
Avoir de deux entière jouyssance.
D'un aigle il ha la grandeur et puissance,
Le col luysant comme l'or : et son corps
Semble vestu de pourpre par dehors.
Six cents ans vit : mais avant qu'il trépasse,
D'encens souef mainte branche il amasse,
Là dessus meurt : puis sa moüelle tendre
Sortant des os un petit ver engendre,
Lequel poullet, et puys phœnix devient.
O eternel, tu es incomparable!
De rien tu fais une chose admirable :
Toute louange à toy seul appartient.

L'Esprevier.

Par la beauté d'un gracieux visage
L'esprevier est en amour enflammé;
Quant à grandeur de corps et de courage,
Moindre que l'aigle, il n'est point estimé.
D'ongles, de bec nature l'a armé,
Et si dist-on qu'avec la gent de Thrace
Il s'accompagne au deduit de la chasse.

Car l'homme fait des buissons et rameaux
A coup sortir une troupe d'oyseaux,
Que l'esprevier voletant par-dessus
Prend aussi-tost qu'il les ha apperçuz,
Puis au chasseur la moytié en délivre.
Gentil oyseau, grande est ta loyauté.
O cœurs humains pleins de desloyauté,
Voyez cecy : vous apprendrez à vivre.

Le Cigne.

De beau plumage est le cigne vestu,
Qui en blancheur blanche neige outrepasse,
Et n'est son cœur moins remply de vertu,
Que son maintien est plein de bonne grace.
Il est bening, plaisant et gracieux,
Et toustesfoys si l'aigle furieux
Luy livre assaut, il se met en deffence
Contre l'effort de sa grand violence.
Lacs et estang lui servent de demeure,
Mais quand il sent (las!) qu'il convient qu'il meure,
Si doucement il se prend à chanter,
Qu'on jugeroit mort luy estre aggréable.
Donq qui pourra cest exemple gouster,
Mort ne craindra : car (pour le contenter)
Mort donne entrée à vie pardurable.

La Cigogne.

La cigogne ha bonté tant admirable,
Et de douceur est tellement ornée,
Qu'elle en reçoit louange incomparable.
El ne se void qu'au plus chaut de l'année,
Et lors à ceux dont el ha pris son estre,

Fait

Fait sa pitié grandement apparoistre.
El' les nourrit en leur foyble vieillesse;
Tant les cherist que jamais ne les laisse,
Et parmy l'ær les porte doucement;
Mais ses petits nourrit plus cherement,
Leur vomissant sa viande mangée.
Enfans ingrats, contemplez ce miroir,
Amendez-vous (car pour vous dire voir)
L'ingratitude enfin sera vengée.

La Torterelle.

La torterelle à luxure adonnée
Ayant trois moys au masle se vient joindre,
Trois œufz el' pond au printemps de l'année,
Huit ans el' vit, et n'est son âge moindre.
Fort la contente un esté gracieux,
Et plus encor un chant armonieux,
Parquoy souvent le cauteleux chasseur,
Pour l'atraper, chante avecques douceur;
Elle qui est en ce plaisir ravie,
Entre en ses laqs, prise est, et perd la vie,
Son passetemps luy cause ce malheur.
Voluptueux, prenez icy science,
Et congnoissez que (par experience)
Plaisir mondain n'a pour fin que douleur.

Le Corbeau.

Le fier corbeau couvert de noir plumage,
Propre à parler des hommes le langage.
Luxure hayt, et ayme chasteté.
Et si combat par fierté de courage
Asnes tardifs, et thoreaux pleins de rage:

Mais le renard est de luy supporté.
En son chant n'a aucune amœnité,
A ses petits use de cruauté,
Voire et du nid durement les dechasse:
Mais pour loyer de telle iniquité,
Des siens il est bien pirement traicté.
Pere meschant engendre inique race.

Le Passereau.

Passereau joly et petit,
Vrayement il me prend appetit
De dire quelle est ta nature.
Tu es adonné à luxure,
Mais ton chant plein d'amœnité
Ha bien un blason merité:
Car desgorgeant de ta voix nette
Mainte plaisante chansonnette,
Tu peux resjouir les cœurs las.
Pour n'entrer du pipeur ès laqs
Tu bastis en toute saison
Au haut d'un arbre ta maison;
Si bien ta nature on regarde:
Heureux est qui est sur sa garde.

La Columbe.

Douce columbe à Venus consacrée,
Louange est deiie à tes faitz vertueux,
Car tu conduis (dont elle se recrée)
Son chariot luysant et précieux.
Mais nonobstant ce qu'en toy j'ayme mieux,
C'est que tu es à ton pareil loyalle,
L'aymant d'amour syncere et cordialle.

Car ta bonté jamais ne l'abandonne
Durant sa vie, encores qu'il s'adonne
(Contre ton vueil) à folle volupté.
Notez icy (hommes) un bel exemple,
Dames, prenez instruction très-ample:
Au mariage est deüe loyauté.

Le Pelican.

Le pelican fait son nid dans la terre,
Et de soy mesme engendre ses petits,
Cela sachant l'oyseleur vient grand erre
Forcer son toict pour les rendre captifs.
Tout à l'entour un grand feu il allume
Qui vient brusler du pelican la plume,
Pour ce il demeure avecques les siens pris;
Quand à bonté il merite le prix
Sur tous oyseaux: car par amour extrême
D'heureuse vie il se prive soy mesme,
Affin qu'aux siens elle ne soit ravie.
Humains, voicy amour incomparable,
Voyez comment par amytié louable,
Pour ses amys on expose sa vie.

L'Aigle.

L'aigle inhumain ha par férocité
Sur les oyseaux tiltre de royauté,
Les yeux agus, la veue aspre et hideuse.
En luy ne gist que toute cruauté,
C'est un tirant plein de desloyauté,
Qui aux dragons donne crainte paoureuse.
Lievres craintifz sont de luy fort hays,
Jars et poussains maintefois envahys,

Et si ardent au larcin se présente,
Qu'enfin convient que martire il en sente.
Car en portant icelluy sur mer large,
Si oppressé se trouve de sa charge
Qu'il tombe en l'eau, donnant fin à sa vie :
Gens convoiteux, estudiez icy,
Voyez comment (par cest exemple cy)
L'iniquité tost ou tard est punie.

Le Paon.

Le paon est remply de fierté,
Il fait ses petits de soy mesme,
Et si est doué de beauté,
Beauté nompareille et extresme.
Sa plume faicte en forme d'yeux
Reluyt comme l'or précieux,
Et l'estend en forme de roue :
Adonc s'il entend qu'on le loue,
Vous le verrez en un moment
Se marcher glorieusement.
Une foys l'an perd son plumage,
Lors il se cache tout honteux :
Ainsi void-on qu'aux orgueilleux
Povreté apporte une rage.

La Grue.

La grue s'ayme au beau pays de Thrace,
Alors que chaut et serain y est l'ær :
Mais y sentant la rigueur de la glace,
Change pays, et se prend à voler.
Elles hont bien ceste sagesse grande
D'eslire un chef conducteur de leur bande ;

Mais quand par l'ær (lassées) se reposent,
Trois fois font le guet, et jamais dormir n'osent,
Ains en un pied haut eslevé sur terre,
Chascune tient une petite pierre,
Laquelle (alors qu'elle veut sommeiller)
Tumbe, fait bruyt, et la vient reveiller.
O preux souldartz, que cecy soit noté :
Guet vigilant tient le camp en seureté.

La Perdrix.

La perdrix est de grand luxure pleine,
Vingt et cinq ans dure l'âge d'icelle,
Sentant par l'ær de son masle l'alaine,
Elle conçoit, c'est chose naturelle.
Les masles hont souvent entre eux querelle
Et grands combats; mais la femelle nette
Dans terre fait sa gente maisonnette;
Là ses petits nourrit bien doucement,
Et s'elle void venir tout bellement
Le fin chasseur pour les ravir et prendre,
Lors elle vient droit devant luy se rendre,
Luy faisant feste : et en ce point l'amuse.
Tandis se met chacun perdreau en fuyte,
Et cela fait, ell' se sauve bien viste :
Il n'est peril qu'on n'eschappe par ruse.

Le Coquu.

Du laid coquu la nature est meschante,
Aussi est-il de tous oyseaux hay;
Quand le soleil entre en sa force, il chante,
Et lors par luy maint oyseau est trahy;
Car pour autant qu'il est froid de naissance,

Avoir ne peut de couver la puissance :
Que fait-il donc ? pour briefvement respondre,
Au nid d'autruy subtilement va pondre,
Alors qu'il sent que l'oyseau n'y est point.
O amoureux, respondez sur ce point,
Sera en vous ceste chose louable,
Puis qu'au coqun elle est vituperable.

Le Roussignol.

Le roussignol des oyseaux l'oultrepasse,
En son doux chant ha si très-bonne grace,
Qu'il n'est oyseau (tant bien sceust jargonner)
Qui peust son chant au sien parangonner
Durant l'esté sa voix armonieuse
Donne aux esprits joye solacieuse,
Et ses petits prenans accroissement,
Commencent lors à chanter doucement :
Si humblement leur musique ilz apprennent,
Et si grand peine à la retenir prennent,
Qu'il semble en eux que raison soit entée.
Enfans petits, instruction prenez,
Et humblement sciences apprenez :
Humilité est enfin exaltée.

Le Coq.

Par son clair chant le franc coq nous annonce
Le brief retour du soleil gracieux :
Lors tous humains entendants sa semonce,
De travailler se monstrent socieux.
Le coq hardy, chaut et luxurieux
Est du lyon grandement redouté ;
Le basilic, qui l'aura escouté,
Tremble de crainte au seul son de sa voix :

A dure guerre il s'esmeut quelque fois,
Du bec pointu se combat à outrance;
Et s'il advient que par sa grand vaillance
De l'ennemy il demeure vainqueur:
Hause le chef, s'enfle d'orgueil et gloire,
Monstrant par l'heur de sa belle victoire,
Qu'en petit corps est logé un grand cœur.

La Chauve-Souris.

Chauve-souris de nuyt en l'ær volante,
Les dents agus, et mammelles aussi.
Point ell' ne pond; ains ses petits enfantz,
O Dieu tout bon, quel miracle voicy!
Il n'est oyseau lequel puisse comme elle
Nourrir ses fans du laict de sa mammelle;
Ses deux petits avec soy tousjours porte
Enveloppez de cette peau tant forte
Qui luy sert d'œile; et va à l'avanture
Chercher ainsi sa viande et pasture.
Son sang guérit mainte playe et blessure,
Et des serpens la mortelle morsure.
Ainsi appert à tous humains esprits,
Qu'en petit lieu gist trésor de grand prix.

Le Héron.

Le héron triste au milieu de l'areine
De mauvais temps donne certain présage,
Car peu après la mer calme et seraine
S'enfler on void par tempeste et orage.
Mais quand partant de l'argentin rivage,
Vers Aquilon il prend droit sa volée,
Toute ame triste est alors consolée,

Parce que tost l'orage se retire.
Un seul plaisir fait finir leur martyre ;
Mais cest oyseau joint avec sa femelle
Souffre douleur si extrême et mortelle,
Que sang luy sort par ses clair-voyans yeux :
Par quoy appert que les luxurieux
Ont en leurs faitz et vie détestable,
Plaisir bordé de douleur misérable.

Le Faucon.

Le beau faucon d'Orient prend son estre,
Ayant bec court, plume subtile et forte ;
Pour la beauté qu'en son corps on voit estre,
Dessus le poing maintesfoys on le porte
Quand il combat contre la grue ou l'oye,
Legier au vol, courageux à la proye
Tousjours se monstre : et des ongles pointus
Ses ennemys rend souvent abbatus.
Mais s'il advient qu'il ne les puisse prendre,
Ardent courroux soubdain les vient surprendre,
Et (despité) si long-temps les pourchasse,
Qu'enfin se perd, dont après se tourmente.
Ainsi en maints l'ire ha telle efficace,
Que de raison leur fait perdre la trace.
Souvent le fol pour ses forfaits lamente,

Le Papillon.

Voyant le feu de l'ardente chandelle
Le papillon grandement s'esjouyt,
Lors il se prend à voler droit vers elle,
L'embrasse, estraint, mais bien peu en jouyt,
Car le feu chaut qui tout ard et consume,

Brusle son corps aussitost que sa plume :
Voila comment pour aymer folement
Le povre oyseau meurt misérablement.
Ainsi, amant que vifve amour enflamme
A trop aymer la beauté d'une dame,
Dont ne pouvez avoir contentement;
En la voyant joye vous savourez,
Et la perdant en vivant vous mourez :
Malle est l'amour qui n'a fin que tourment.

L'Hirunde.

Dans les maisons l'hirunde gracieuse
Bastit son nid pour ses petits loger,
Ausquelz (ainsi comme mere songneuse)
Egalement distribue à manger;
Au jeu d'amour renversée s'assemble,
Cinq petits fait, et les nourrit ensemble,
Et par vertu de quelque herbe incongnue,
Elle peut bien à leurs yeux donner veüe.
On ne la void sinon après l'yver,
Et lors juge-on le printemps arriver,
Mais quand du froid sent l'incommodité,
Part et s'en va, et tost nous abandonne.
Par telz moyens en la prospérité
Maints sont amys, mais en adversité
Les faux amys ne congnoissent personne.

La Palumbe.

La palumbe est de chasteté douée,
Et ferme amour gist tousjours en son cœur.
Est-el' pas doncq digne d'estre louée,
Puisque jamais vice n'en feust vainqueur?

Le doux coulomb el' surpasse en grandeur ;
Voire et trente ans son âge peut durer.
Or la vertu qui la vient decòrer,
C'est que depuis qu'elle est au masle jointe,
D'autre jamais (luy vivant) ne s'accointe.
Le masle aussi luy garde loyauté,
Mais si l'un d'eux commet déloyauté,
Il est soubdain occis de ses semblables.
O magistrats, voyez ceste equité,
Et punissez par grand severité
Ceux là qui sont d'adultere coulpables.

La Corneille.

Quand la corneille au sablonneux rivage
Jette clameurs et se mouille dans l'eau,
Le voyageur doit esperer orage,
Et fera bien s'il vest lors son manteau.
Quand le temps est serain, luysant et beau,
De jargonner à l'heure elle fait rage,
Et grandement on prise son courage,
Car telle amour à son franc masle porte,
Qu'impossible est que jamais elle sorte
Hors des lyens de saincte chasteté :
Et si par mort son per luy est osté,
Toute sa vie el' demeure en vefvage.
Ainsi la vefve en qui ferme amytié
Reluist, du tout et non pas à moytié :
N'appete point un second mariage.

La Mousche, ou Ver luysant.

Le ver luysant de mousche ha la figure,
Et à la guespe est semblable en grandeur;

Lorsqu'au beau jour succede nuyt obscure,
Il vole, et donne à maints passants grand heur;
Car de luy sort une claire splendeur,
Ayant pouvoir d'esclairer à celuy
A qui la nuyt donne fascheux ennuy.
Et pource à luy on peut bien par raison
Du vertueux faire comparaison,
D'autant qu'on void sa magnanimité,
Quand il survient exil, adversité,
Perte de biens, infortunes funebres :
Car (pour vous dire en brief la vérité)
La vertu luyt au milieu des tenebres.

La Cigalle.

Quand le soleil eschauffe ces bas lieux
Durant l'esté plaisant en sa verdure,
Lors de chanter, la cigalle prend cure,
Resjouyssant cœurs melancolieux.
Tesmoings en sont ceux qui sont soucieux
De recueillir en la feconde année
Bonne saison de froment, et vinée;
Car sa douceur ils sentent tellement,
Que leur labeur reçoit allégement,
Et toutesfois de ce beau chant ramage
Prendre ne veut la femelle l'usage,
Ainçois tousjours muette se maintient.
Servant d'exemple, et faisant apparoistre
Qu'en tout endroit femme sage doit estre,
Sobre en parler, ou taire luy convient.

La Geline.

Si oncq amour a esté estimable,

Louable on peut la geline estimer,
Car aux siens est tant douce et amyable,
Qu'impossible est de pouvoir plus aymer.
Quand ses petits estants encor sans plume
Sentent le froid plus fort que de coustume,
Tous les eschauffe, assemblez dessous soy.
Et s'elle void le millan plein d'effroy
L'environner pour leur faire nuysance,
Jette hauts cris, se prépare en deffence,
Et l'oppresseur par ce moyen arreste.
Si cest oyseau deteste cruauté,
O quel mépris Médée a merité!
Mere cruelle est pire qu'une beste.

Halcyon ou Halcedo.

Ce franc oyseau halcyon appellé,
Le passereau en grandeur outrepasse,
Son col est long, son plumage meslé
De blanc et bleu, couleurs de bonne grace.
Cinq jours devant que ses petits il face
Son nid bastit rond comme une pelote,
Lequel sur mur tout doucement il porte;
Puis là-dedans (nonobstant vents et flots)
Pond, couve, et rend cinq petits tous esclos.
Et lors ce fait sur mer impetueuse
Tranquillité seraine et gracieuse,
Dont mariniers meinent joye incroyable:
Rememorants la sagesse profonde
Du créateur de la machine ronde:
Car Dieu se monstre en ses faits admirables.

La Caille.

Sur le printemps que Flora la déesse
Orne les champs de divers parement,
La caille prend devers nous son adresse,
Quand Aquilon souffle violemment.
Insatiable est sa luxure ardente,
Qui à ses jours donne fin évidente;
Comment cela? Le subtil oyseleur
Saichant le temps qu'elle est en sa chaleur,
Près de ses laqs presente un beau miroir,
Dedans lequel el' vient appercevoir
Une autre caille : et lors d'amour esprise
Se jette aux retz, et demeure surprise.
Ainsi de maints (par fol gouvernement)
Luxure met cœur et corps en tourment.

Le Millan.

Millan pervers adonné à rapine,
Qui te pourra suffisamment blasmer?
Las, ta griphe est plus poignante qu'espine,
Dont viens la chair des poucins entamer.
Aux plus petits tu te monstres amer,
Tu es infâme, et si n'as le corps beau,
Au fier combat provoques le corbeau,
Et quand tu has sus autre oyseau puissance,
Lors de sa chair tu remplis bien ta pance;
Mais en mespris has chair de beste morte.
O bons esprits, voyez en telle sorte
Une putain son seigneur abandonne :
Car elle sert tandis que l'argent dure,
En povreté ell' n'en ha soing ne cure :

On perd putain, quand plus on ne luy donne.

Le Merle.

Le merle noir deux foys l'an peut couver,
Ses petits faits en trop grand diligence,
Car les premiers esclos durant l'yver
Meurent, sentans du froid la violence.
Il change voix, plumage, contenance,
Alors qu'il sent que l'yver bruineux
Vient succéder à l'esté gracieux.
Telle amytié tousjours les merles ont
A tous oyseaux qui de leur genre sont,
Qu'ils n'ont pouvoir de prendre esjouyssance,
Fors quand l'ung sent de l'autre la presence.
O plaisir grand d'amytié naturelle,
Par moyen tel avec les vertueux
S'assemblent ceux lesquelz sont curieux
D'avoir vertu en ses faitz immortelle.

Le Chat-huant.

Le chat-huant laid et hideux
Vole durant nuyt sombre et coye,
Et lors (comme il est rapineux)
Cherche sa viande et sa proye.
Par son chant (le pire qu'on oye)
A soy maints oyseaux il attire
Pour leur livrer mort ou martire.
Il ha avecques la corneille
Une inimitié nompareille,
Car de nuyt dans le nid d'icelle
Il devore ses œufz; mais elle
Vient de jour au nid de ce traistre,

Et pour autant qu'il n'y void rien,
De ses œufs se repaist très-bien :
Malfait retourne sur son maistre.

Le Vaultour.

Les yeux agus, la veüe furieuse
Ha le vaultour, et ses petits cherit.
Chair de corps morts il trouve savoureuse,
Et bien souvent d'icelle se nourrit.
Son nid bastit au-dessus d'une roche,
Duquel jamais homme vivant n'approche :
Là deux petits il fait le plus souvent.
Et si conçoit par la force du vent,
Voire et aux siens porte amour si extrême,
Quand ils ont faim, qu'il se navre soy-même,
Et de son sang les nourrit doucement.
O douce amour, heureuse et estimée,
Aux cœurs humains digne d'estre imprimée,
Qui te pourra louer suffisamment?

L'Oyson.

L'oyson est fort chaut de nature,
Et pource il ayme bien nager ;
Des choses chaudes il n'a cure,
Congnoissant qu'il y a danger.
Choses humides veut manger,
Douce est son inclination,
Amyable l'affection,
Dequoy son blanc et beau plumage
Poe suffisan t tesmoignage.
Grandement il ayme et cherit
Le bon seigneur qui le nourrit,

Comme fait maint autheur paroistre.
Pource il faut doncq qu'en luy se mirent
Serviteurs qui servir desirent:
Le serf doit reverer son maistre.

Le Coq-d'Inde.

Le pays d'Inde en tous biens florissant
Produit tousjours mainte chose admirable,
Le coq tant beau en son terroir naissant,
En grandeur est au fier paon semblable.
La creste qui son cler chief environne
Proprement semble une riche couronne
De belles fleurs avec grace tissue:
Grand beauté est en sa queue apperçue,
Qui de couleur d'esmeraude est ornée,
Et ne peut estre en son rond contournée,
Car plume il ha large, pesante et forte.
Voila comment les regions nature
Sait bien parer de diverse ornature,
Pour se monstrer divine en toute sorte.

L'Austruche.

L'austruche prend en Affrique nayssance,
Représentant la forme du chameau;
De poil subtil sa plume ha la semblance,
Et en grandeur passe tout autre oyseau.
Elle ha col long, chef pelé, sourcil beau,
Les piedz fourchus, l'estomach chaut, de sorte
Que pierre dure à digerer trop forte
Ne treuve point, et d'autant que par l'œr
Jamais ne peut (tant pésante est) voler,
Lorsqu'ell' se void du chasseur poursuyvie,

Marche

Marche grand pas, fuyt pour sauver sa vie,
Et de ses piedz mainte pierre luy lance.
Ainsi le vol lequel luy est osté,
Recompensé est d'ung autre costé :
Tous les defauts nature recompense.

La Pie.

Or vien en jeu, pie subtile et gente,
Il te convient donner quelque blason ;
Au haut d'un arbre en la saison urgente
De laine et poil tu bastit ta maison.
Là neuf petits tu fais (gentille pie),
Et si tu sens que l'oyseleur t'espie,
En autre lieu transportes ton manoir.
Pour fermeté portes plumage noir,
Ta douce langue, et non langue, mais perle,
Naïfvement nostre langage parle,
Et quand ne peux quelque mot bien comprendre,
Si marrye es, que mort te vient surprendre.
Estudiant, voy ceste experience :
Plus que soy-mesme on doit priser science.

Le Perroquet.

Sus, perroquet mignon et gracieux,
Sortez aux champs, madame vous demande,
Vous estes verd, vous delectez ses yeux,
Bon bec avez, et la langue friande.
Venez mignon, madame le commande;
Vous estes beau, tousjours vostre verd dure,
Bleu, jaune et rouge, ornent vostre verdure:
Mais au bec gist la puissance qu'avez.
Langage humain bien imiter savez,

Et toutesfoys pour vous y conformer,
Las, on vous vient dans la cage enfermer:
Vous différez des hommes par ce poinct.
Car on les met le plus souvent en cage,
Non pour apprendre à former leur langage,
Ains à se taire, et à ne parler point.

La Chuquette.

Au gay subtil la chuquette ressemble
Autant de corps que de fait: car elle emble
Ainsi que luy, bagues, or et argent,
De le cacher elle trouve l'art gent.
Son pareil ayme, et savez-vous comment?
Si fort, qu'en fin elle meurt en tourment:
Car l'oyseleur au lieu de son repaire
Met un vaisseau plein d'une huyle bien claire,
Auprès duquel pour se mirer s'avance;
En se mirant estime sa semblance
Estre un chucas: et lors, d'amour ravie,
Dedans se jette, et perd ainsi la vie.
Donq, amoureux, que chacun se retire,
La fin d'amour donne mort ou martire.

Merops.

L'oyseau gentil que merops on appelle,
Porte sur soy un plumage azuré,
Qui comme l'or splendissant estincelle
Par les couleurs dont il est decoré.
Son vol souvent est de l'homme admiré,
Car quand il veut voler contre les cieux,
Droit vers sa queüe il contourne les yeux,
Ce qui souvent est trouvé fort estrange:

Sa grand bonté est digne de louange,
D'autant qu'il ha dès sa naissance soing
De secourir pere et mere au besoing,
Recongnoissant l'amour qui leur est deu.
O si plusieurs prenoient solicitude
D'estre en ce point exempts d'ingratitude,
Plaisir seroit à la grace rendu.

Le Gay.

Dedans le boys espais et umbrageux,
Et près des bords de mer large et profonde,
Leurs petits font les gays tant outrageux,
Ausquelz fallace et maint larcin abonde.
Si d'avanture on les void tard partir
Du pasturage, ils veulent advertir
Que l'yver triste ameine la froidure,
Pour despouiller les champs de leur verdure.
Entre eux ils hont amytié si extresme,
Que l'un l'autre ayme ainsi comme soy-mesme.
O quel poison nous peut envenimer,
Que ne pouvons noz semblables aymer!
Faudra-il doncq que cest oyseau louable
Enseigne l'homme à aymer son semblable?

La Cane.

Dessus le bord du lac plaisant et beau
La cane fait ses canarts par coustume,
Qui tout soudain (esclos) sautent dans l'eau:
Car la nature ainsi les acoustume.
De cest oyseau la nature est benigne,
Ses œufs souvent vient couver la geline,
Mais eux (esclos) ayant la congnoissance
Que du sien corps ilz n'ont point pris naissance,

Incontinent qu'ilz cheminent sur terre,
Dans la claire eau se vont ruer grand erre.
Par ce moyen void-on que la nature
Passe en vertu estat et nourriture.

La Huppe.

Lorsque l'yver ennemy de chaleur
Fait de son froid sentir la violence,
La huppe change et figure, et couleur :
Une creste ha belle par excellence.
Douce est sa voix, et son chant delectable,
Et dans le creux d'un lieu inhabitable
Tousjours el' vient son toict edifier,
Jamais ne veut en l'homme se fier,
Bien congnoissant qu'il machine contre elle
En tous endroits quelque fraude, ou cautelle,
Pour l'attraper par sa subtile ruse.
Par tel moyen l'homme discret et sage
Doit dechasser (pour eviter dommage)
L'homme pervers, qui de trahison use.

Le Plongeon.

Quand le printemps d'un beau verd gay paré,
Chasse l'yver fascheux et rheumatique,
Troys petits faict le plongeon aquatique,
Selon le cours qui luy est preparé.
Pour seureté il se tient emparé
D'un toict basty sur le sommet d'un arbre ;
Par ce moyen peur froide comme marbre
Est dextrement d'entour luy absentée ;
Et si bien est ceste chose notée,
En le voyant ses plumes agencer

De son bec long, on pourra bien penser
Que le fort vent veut exciter l'orage.
Le tout-puissant en ce point veut pourvoir
A noz dangiers, nous les faisant prevoir
Par ceux qui n'hont de raison nul usage.

Le Gerfaulx.

Beauté au corps, hardiesse en courage,
Ce sont deux dons louables grandement:
Le fier gerfaulx ha bien cest avantage,
Que de ces deux il reçoit ornement.
L'aigle royal il combat vivement,
Et maintes foys le surmonte et l'opresse.
O l'honneur deu à sa grande prouesse,
Si seulement il cherchoit ses semblables!
Mais les petits (hélas) trop miserables
Le plus souvent de luy sont envahys,
Tuez, meurtris en tous lieux et pays,
Quand du combat la plus grand force est sienne.
Hélas tousjours ceste playe ancienne
De plus en plus acquiert accoustumance:
C'est qu'aux petits les plus gros font nuysance.

L'Esmerillon.

Cœur gay, corps beau, courage avantureux,
A mon advis ce sont troys belles choses,
L'esmerillon en tout heur plantureux,
En soy les tient heureusement encloses.
Car il est beau, beau par extremité,
Son cœur gentil est plain de gayeté,
Mais (pour parler au vray) tout cela, qu'est-ce
Au seul esgard de sa grand hardiesse?

Rien pour tout seur : car sa proye il pourchasse
Si vifvement que jamais ne se lasse,
Et la poursuyt jusques dedans la flame
Qui en la fin et l'un et l'autre enflame.
Voila comment chose trop poursuyvie
Souvent ravist en poursuyvant la vié.

La Sauterelle.

Or sus, sauterelle jolye,
Verdoyante, douce et polye,
Puisque si bien sauter savez,
Ores ce blason recevez.
Bouche petite et assez belle,
Qui deux blanches dents dans soy celle,
Et cinq piedz de chacun costé,
Par nature avez conquesté.
Trois moys vous portez vos œufz beaux,
Qui croissent comme vermisseaux,
Et prennent au printemps naissance,
Dont vous recevez grand soufrance.
Car dès-lors que les avez faits,
Maints vermisseaux ords et infaits
S'engendrent en vous tellement,
Qu'ilz vous font mourir en tourment.

Le Putoys.

Voulant nature en sa sublimité
Former un corps plein de deformité,
Qui en laideur eust sur tous preference,
Fit le putoys laid par extrêmité,
Ayant un cœur plein de meschanceté,
Qui sans cesser à grever autruy pense.

Cela sachant le chasseur cauteleux,
Pour attraper en ses laqs perilleux
Oyseaux qui ont voix et nature franche,
Met ce putoys au dessus d'une branche,
Autour duquel d'un fol desir espris,
S'assemblent tous, et demeurent surpris.
Voila comment la personne est honnye,
Pour suivre trop meschante compagnie,
Qui par forfaits ressortissants en elle,
Là meine enfin en ruine éternelle.

La Guespe.

Du cheval mort, infect par pourriture,
La guespe prend durant l'esté son estre,
Qui à l'abeille est semblable en figure,
Mais à voler plus legiere et adextre.
Ell' tient cela de la nature bonne,
Qu'au fort cheval dame nature donne.
Les guespes hont entre elles un seigneur
Auquel rendent et hommage et honneur,
Et leur seigneur, par nature clement,
Les traicte aussi fort gracieusement:
Car de grêver n'a pouvoir ni vouloir.
Donq est-il cœur qui ne se deust douloir,
Quand les subjectz d'une belle province
Sont oppressez ou meurtris par leur prince,
Qui plustost doit conquerir (par adresse)
Cœurs par douceur, que les corps par rudesse.

La Mousche à miel.

En la saison que le filz de Latone
Fait sa chaleur sentir plus griefvement,

La mousche à miel tant bruyante, et felonne,
Naist d'un veau mort puant horriblement.
Et toutesfoys elle souefvement
Se paist de fleurs d'odeur delicieuse,
A travailler se monstre soucieuse,
Rendant honneur, et prompte obeissance
A cil qui ha dessus elle puissance.
A vostre advis, est-ce pas conjecture
D'une syncere et loyalle nature?
Aussi cela qui d'icelle prend estre
Passe en douceur toute chose terrestre;
Mais au larron qui luy pourchasse injure,
Ell' fait sentir l'effort de sa pointure.
Pour nous monstrer qu'on ne doit en nul âge
A son prochain faire injure ou dommage.

La Mousche.

Et puis, ma jolyette mousche,
Est-il pas temps qu'on s'escarmouche
A vous donner quelque blason?
A mon advis c'est bien raison,
Car alors que vers nous venez,
Tousjours l'esté chaut amenez;
En ce temps jolye vous estes,
Et grand bruit en volant vous faites,
Lequel maintesfoys fasche et nuit
Au plaisant repos de la nuit.
Mais si tost que l'esté decline,
Vostre nature aussi define:
Dont prenons seure congnoissance
Que toute humaine et basse essence
Qui de terre aura pris facture,

Retournera en pourriture.

Caprimulgus.

Dame nature en la diversité
Dont ell' voulut decorer ce beau monde,
Feit un oyseau despourveu de beauté,
Traistre, meschant, vilain, fier et immunde.
Caprimulgus des Latins est nommé
Pour les forfaitz dont il est renommé.
En beau plain jour point ne jouyt de veue,
Durant la nuyt il l'a claire et ague,
Pour ce suyvant son inclination,
Il s'en va droit dans l'habitation
Où le bergier ses chevrettes retire,
Desquelles tant le laict il succe, et tire,
Qu'elles enfin de douleur oppressées,
Perdent et laict, et mamelles succées.
Donq il appert que personne mal née
Est sans cesser à mal faire adonnée.

Le Pivert.

Le gay pivert degoise son ramage
Alors qu'il sent arriver le printemps,
Dont maints passants lassez de long voyage
Sont recruz, et leurs esprits contens.
Bec long, crochu, et fort pointu il ha,
Et savez-vous à quoy lui sert cela :
D'iceluy cave avecques peine grosse
Dedans un chesne une assez large fosse,
Où ses petits il loge gentement :
Et si quelcun (luy absent) finement
La vient boucher d'une pesante pierre,

En lieu loingtain certaine herbe va querre,
Qui par vertu d'admirable nature,
Brise l'effort de ceste pierre dure.
Si l'Eternel des oyseaux prend le soing,
Quel sera-il envers nous au besoing?

L'Onocrotal.

Le plasmateur de toute créature
Esmerveillable en sa perfection,
Donne à chacun corpulence et stature,
Selon qu'il void son inclination.
L'onocrotal sert d'approbation;
Car pour autant qu'il est abominable,
Larron parfait, gourmand insatiable,
Il l'a voulu de deux ventres pourveoir:
L'un gist au col (chose admirable à veoir)
Mais l'autre est fait en la semblance et sorte,
Que tout oyseau communément le porte.
Soleil luysant dont cieux sont decorez,
Esleve un peu tes beaux rayons dorez
Sur les humains, pour leur faire congnoistre
Le mal qui peut de gourmandise naistre.

Ibis.

Ibis oyseau de vertu ennobly,
N'a merité d'estre mis en oubly,
Pour le haut rang que tient son excellence:
En Egypte est tousjours sa demeurance,
Où maintefoys de luy sont envahys
Oyseaux vilains infectans son pays.
Mais s'il advient que par force dompté
Hors son terroir soit enfin transporté,

Pour bien venger sa franchise ravie,
Au ravisseur sacrifie sa vie,
Executant de son tort la vengeance.
Quoy n'est-ce pas d'un cœur plain de vaillance
Acte bien grand? Hommes effeminez,
Instruction sur ce miroir prenez,
Et congnoissez que de tout personnage
Le corps est vil, ou deffaut de courage.

Le Faisan.

Du beau faisan la nature est louable,
Et si n'est point à luxure adonné:
De la beauté qui se rend admirable,
Le sien plumage excellent est orné.
Mais si l'oyseau par la queue on estime,
Cestuy ci doit avoir los et estime.
Que diray plus? en l'heureuse saison
Du gay printemps il bastit sa maison,
Pour habiter avecques sa femelle:
Du coq il tient sa corpulence belle,
De la perdrix sa nature gentille,
A maint chasseur jouant ruse subtile,
Pour eschapper de ses laqs perilleux.
Las, tout ainsi pour se garder d'un traistre,
Pour se sauver d'un langard dangereux:
Fin contre fin maintenant il faut estre.

Le Lanier.

Dedans les boys umbragez d'arbres verds
Naist le lanier caut et fallacieux
En la saison du printemps gracieux,
Qui rend les champs d'herbe verte couverts.

En le voyant il cause grand merveille
Pour son plumage excellent en beauté;
Mais pour son vol et grand dexterité,
De tous reçoit louange nompareille.
En bataillant ha contenance fiere,
Et peut chasser sur terre et sur riviere,
Perdrix, faisans, et canes aquatiques.
Pour les avoir mainte ruse il leur dresse :
Helas, ainsi l'homme puissant oppresse
Les plus petits, par ses fausses pratiques.

Le Sacre.

En corps muni de beauté naturelle
Un cœur hardy est fort plaisant à voir,
Cela pour vray on peut appercevoir
Au sacre, ayant ceste vertu tant belle.
Vers l'orizon d'Orient il se trouve,
De sa naissance est le lieu ignoré,
De gris plumage heureusement paré;
Contre les forts sa prouesse il esprouve.
Butors, faisans, par forests et taillys
Si vifvement de luy sont assaillis,
Que leur fierté en souffre mort amère;
Mais aux petits il est bening et doux :
Ainsi chacun doit estre en son courroux,
Aux humbles doux, aux orgueilleux sévère.

Otis.

Tous animaux par boys fueillus errans,
Et aux rochiers demourance querans,
Sont fort hays d'Otis, oyseau sauvage:
Mais le cheval courageux et hardy,

Qui au besoing n'est point acouardy,
Seul d'estre aymé acquiert cest avantage.
En le voyant par les plaines troter,
Par amour grande il se vient à jetter
Droit dessus luy; il l'estraint, il l'embrasse,
Et peu s'en faut que d'ayse ne trespasse
Pour le plaisir reçu de sa présence.
Et vous, amans, en sçauriez-vous que dire?
Congnoissez donq que l'amour sans martire
Passe la vostre en degré d'excellence.

La Geline d'Affrique.

Vers le pays d'Affrique orientale
Naist une hideuse et sauvage Geline,
En sa grandeur au beau coq d'Inde égale,
Ayant cœur fier, et nature maline.
Col court et gros elle ha de sa nature,
Le bec crochu, et petite est sa teste,
Dessus laquelle (ainsi qu'on la figure)
Porte une ronde et merveilleuse creste.
Or ce qui plus la rend vituperable,
C'est que si tost qu'aux beaux champs verdelets
Fait ses petits elle ha, la miserable
Part et s'en va, les laissant tous seulets.
Plust or à Dieu qu'en l'homme vicieux
Ce grand péché (pour le moins) ne fust point,
Car rien en luy n'est plus pernicieux,
Fors quand des siens l'amitié ne le poingd.

Tragopa.

O combien grand en ses merveilleux faits
Est ton pouvoir, ô déité immense!

Astres et cieux annoncent ta clémence,
Tous animaux en sont tesmoings parfaicts,
Ta grand puissance est par-tout estendue,
Formant oyseaux d'une figure estrange
Pour servir l'homme. O la grande louange
Que rendre il doit à ta sagesse arduc.
Tu as formé cest oyseau tout puissant
Que Trogopa maint autheur grec appelle,
Lequel aussi en sa grandeur excelle
L'aigle royal en Orient naissant.
Et sa teste est de deux cornes armée,
Portant couleur d'un vieux fer enrouillé,
Ainsi tu rends tout homme esmerveillé
De ta puissance, et sagesse estimée.

BLASON DU BEAU CHEVAL.

PIERRE DAUCHE.

Pour blasonner un cheval proprement,
Il doit avoir la chiere relevée,
Hault à la main, marchier legierement,
Le muffle agu, la gorge bien widée,
Deliez crains, courte oreille affilée,
Yeux et nazeaux bien ouverts pour le mieux,
Prompt au partir, ne trop jeune, ne vieux;
En son maintien joyeuse contenance,
Bayard obscur, court poil délicieux,
Fier et puissant, c'est pour un roy de France.
Le col greslet vers le haut seulement,
Bon pied et creux, courte jointe emmolée,

Jamble plate et large mesurément,
Le trot aisé, queue longue et levée,
Un doux galop de connin à l'emblée,
Délibéré d'esperit en tous lieux,
Au monter franc, au panser gracieux,
Flancs et boyaux remplis à suffisance,
Gris argenté munificencieux,
Fier et puissant, c'est pour un roy de France.
La rencontre ait belle et ouvertement,
Bon esperon, bouche bien assurée,
Sur le chemin travailler franchement,
A son repas gueule demesurée,
Viste coureux, longue alaine à durée,
D'aller devant sans tousser envieux;
Le rohan roux est bon et précieux,
Au petit chef de noire demonstrance,
Le hannir gros, hautain et furieux,
Fier et puissant, c'est pour un roy de France.

Envoy.

Prince puissant, si vous le trouvez tieux
Comme dit est, soyez-en curieux;
Car ils seroient de tres-grand' excellence,
Sans qu'en trouvez meilleurs dessous les cieux,
Fier et puissant, c'est pour un roy de France,

BLASON DES BONS VINS DE FRANCE.

PIERRE DANCHE.

Vins de Paris, Pontoise et Soissonnois,
Par aucuns ans est chose singuliere;

Vins de Coucy, de Laon et Vernois,
Des Celestins de Mante, en ces endroits
Passables sont, mais que le temps affiere,
Les vins Chartrains n'ont point vertu planiere :
Somme, Louviers et Dreux laisse en rature,
Le vin du Mans peut bien en l'escriture
Et prepastour, mais que plus on n'y glose
De leurs voysins, combien que je suppose
Que Blais et Court sont dignes d'apparence.
Beaune a le bruit surtout par excellence.

Des vins d'Aunis au pays Xantongeois
Soubise en doit emporter la banniere,
Je laisse Ré, jusques à Talmandois,
Et prends Matas, Rouffec près Engoumois,
Ville Jenes, de fumeuse maniere.
Tousson n'est rien : Saint Messent ce n'est guere,
Chastelleraud est de pauvre morsure,
Amboise et Tours point ne vous les assure ;
Louer Chinon parfaitement je n'ose :
Pour abreger, je conclus et propose
Puys, Gremoiles, Curton et l'Alliance :
Beaune a le bruit surtout par excellence.

Les vins de Grave au pays Bordelois
Sont bien plaisans pour faire bonne chere ;
Saint Milyon, Gaillac en Challonoys,
De Rabastain, et vins Armignagois
Sont tous de mise en icelle frontière.
Tout Languedoc est chose bien austere,
Fort arrogant à douce nourriture,
A Dauzenat sont de bonne nature,
De Barruers à Sancerre me pose,
Vin d'Issoudun est assez bonne chose,

Mais

Mais pour vertu de la meure puissance,
Beaune a le bruit surtout par excellence.
De Saint Pourçain, le gentil bourbonnois,
A Souvigny je tiens la bonne chere,
De Saint Jangon, aussi de Nivernois,
Le vin de Ris, Turnon et d'Auxerrois
Ne desservent à demourer derriere;
Bar sur Aube est bien propre à la matiere,
Reims, Espernay peut-on avoir en cure,
De Gastinois rien ne vaut, ne procure;
Qui bien dira de Lyon je m'y oppose,
De Beauvoisin, du tout je le depose;
Mais pour liqueur douce sans violence,
Beaune a le bruit surtout par excellence.
A bien juger de tous les vins françois,
Orléans est bon, Jargiau et la Bruere,
Si est Anjou, la Flesche, Touarcoys,
Vin d'Estables, sans plus Mirebaloys,
Vins de Hersé, Privilesge, Trosniere,
Faye, Montiau à sa rouge visiere,
Pour bon cerveau qui sa puissance endure,
Est vertueux, vineux et sans verdure,
En temps d'hiver l'estomach bien arrose;
Mais tout ainsi comme la fleur de rose
Devant trestous fait sa seure assistance,
Beaune a le bruit sur tout par excellence.

Envoy.

A vous, Bacchus, prince de la boyture,
Et vous, gourmets, qui en ferez lecture,
Pardonnez-moy, si bien je n'en dispose:
Soit de couleur, saveur, rhyme ou en prose,

De vos suppostz dont j'ay experience,
Beaune a le bruit sur tous par excellence.

BLASON DE LA MARGUERITE

ET DES AUTRES PIERRES PRÉCIEUSES :

A très-illustre princesse Marguerite de France, Royne de Navarre.

JEHAN DE LA TAILLE DE BOUDAROY.

Je chante des pierres d'élite
La force et valeur non petite,
Dont l'une à la prospérité,
L'autre aide aux longueurs de la vie,
L'une à l'amour, à la santé,
L'autre aux biens de fortune amie :
Il n'est pierre (outre sa beauté)
Qui n'ait quelque proprieté.
Dy moy donc, ma douce Uranie,
Muse, qui me tiens compaignie,
Dy moy comment, et en quel lieu
Elles croissent, aussi les causes
De leurs belles vertus que Dieu
Ha pour nous dans elles encloses ;
Dy moy la couleur, et le nom
Des pierres de plus grand renom.
Aux lieux où l'aurore vermeille,
Se parant de roses, s'eveille :
Du suc des mettaux, endurcy
Au pris qu'il fond, les pierres croissent,

Entre rochers naissant ainsi
Que les enfans au ventre naissent ;
Qu'au corps de l'homme un porreau croist,
Qu'à l'arbre un nœu, ou glande naist.
Nul sçait de leurs vertus la cause ;
Mais quant à moy maintenir j'oze
Que Dieu moteur de l'univers
Leur départ diverse puissance
Par les sept planettes divers :
Au reste on peult par leur substance,
Par l'œil, la lyme, et le toucher
Les pierres vrayes rechercher.
Selon le métal et planette
D'elles la différence est faitte,
Celles qui d'or ou d'argent cler
Procedent, sont les plus exquizes ;
Qui du plomb, de l'airain, du fer
S'engendrent, sont les moins requizes :
Le diamant bien cher on tient,
Qui de l'or et du soleil vient.
Non seullement elles ont vie,
Mais subjectes à maladie,
Nourriture, vieillesse, et mort
Languissent la plus part, et mesmes
S'offusquent, si on leur fait tort,
Se rouillent et deviennent blesmes :
Les vertes plus subjectes sont
Au tort du feu qui les corront.
Entre les pierres merveilleuses,
On en tient sept plus précieuses,
Le diamant, le saphyr pers,
La ronde et blanche marguerite,

L'émeraude (1), l'opal divers,
Le jaune et luysant crysolite,
Puis le rubis au rouge esclair;
Sur eux n'entre lyme ni fer.
Mais l'escarboucle en taint diverse,
L'agathe, la turquoyse perse,
Le rouge jacinth', le coral,
L'éliotrope rouge et verte,
L'amatiste, et le crystal,
Si précieuses ne sont certe,
Ny l'onyx (2), le jaspe et l'aymant
Qui souffrent lyme et ferrement.
Mais quant aux vertus differentes,
Que par sept estoyles errantes
Dieu donne aux pierres icy-bas.
Juppiter au diamant donne
L'heur d'esbattre, (ô merveilleux cas!)
L'esprit et l'œil de la personne,
Et par sa beauté qui treluyt,
D'empêcher les frayeurs de nuict.
Mercure à l'émeraude vraye
Donne aussi, (par sa verdeur gaye)
Pouvoir d'éjouir cœur humain:
C'est de toutes la plus plaisante,
Qui plus entretient l'homme sain,
Et qui plus la mémoire augmente:
Elle émeut le songe, au surplus,
Souvent ront au jeu de Venus.

---

(1) Ou la Pantaure.

(2) Ou Calcédoine.

Au rubis qui est une espece
D'escarboucle, Phœbus adresse
Vertu de luyre en obscurs lieux,
D'eveiller l'esprit, rendant l'homme
Amyable envers tous et joyeux;
Ce que la lune donne en somme
Au bleu saphyr, qui au surplus
L'œil de l'homme éjouist le plus.
Le crysolite, ou la topasse
Du soleil a ce don, qu'il chasse
La mélancolie, estant beu,
La soif, estant mis en la bouche,
L'ardeur de Venus quand un peu
A nostre chair mesmes il touche;
Et les vains fantosmes de nuict
Par son jaune ver-gay qui luyt.
Le mesme soleil donne encore
A l'opale, ou à la pantaure,
Et les couleurs, et les vertus
Des autres pierres, qu'il attire
Comme l'ambre à soy les festus,
Poyson ne peult, à qui l'a, nuire:
Rien n'est si beau, ny de tel prix
Pour l'œil ébatre, et noz esprits.
A l'escarboucle estincelante
D'un rouge eclat, (celle qu'on vante)
Sur toutes le soleil depart
Sa clerté la nuit, et lui donne
D'eveiller nostre esprit gaillard,
Gardant de venin la personne,
Si vraye elle est, et si celuy
Qui l'a, n'est trop rongé d'ennuy.

L'agathe d'espece diverse,
Blanche, ou jaune, ou roug'astre, ou perse
Nous represente, ou prez, ou monts,
Forest, ou fleuve à l'onde bleue,
De Mercure elle a ces beaux dons
De faire (aydant à nostre veue)
Son porteur (qui en peult sceller)
Estre agréable, et bien parler.
La turquoyse à l'azur céleste
Rend sans mal nostre cheute, au reste
Phœbus encore, et Juppiter
Fait au jacinth ce don de rendre
L'homme aymé, s'il touche à la chair,
De l'éjouir, et le deffendre
Du tonnerre à l'eclattant son,
De foudre, de peste, et poyson.
L'eliotrope aux rouges vaines
Allonge nos vies humaines,
Rend l'homme aymable par Phœbus,
Voire invisible (ô grand merveille!)
Juppiter et Mars au surplus
Rend par l'amathyste vermeille
L'esprit, et le taint, vif et frais,
Et chasse les esprits mauvais.
L'onix (1) de l'ongle en toute sorte
Couleur, et forme et nom rapporte,
Esprit et corps plus forts nous rend,
Rabbat Venus, par qui en somme
Le corail et lui nous deffend
Du mal qu'epylepsie on nomme;

(1) Ou Calcédoine.

Le corail, qui fort rouge et beau
Nous conforte et cœur, et cerveau.
Qui d'une maladie extrême,
Ou d'un venin (par un taint blesme)
Nous advertist au col l'ayant;
Le jaspe rouge-vert arreste
(Par Saturne) le sang coulant,
Et l'ardeur d'amour des-honneste :
L'aymant (1) obscur (par Mars guerrier)
Attire le fer et l'acier.
Mais sur toutes pierres d'elite,
Je veux chanter la marguerite,
C'est une perle, et une fleur,
Qui en noblesse, honneur et grace,
Qui en beauté, qui en valeur
Les perles d'Orient efface,
Tant soient-elles à nos esprits
De grand merveille, et de grand prix.
Plus que toutes pierres du monde
La marguerite est blanche et ronde,
Qui née aux coquilles de mer
De rondes écailles consiste,
A qui la lune et Juppiter
Donnent de purger le sang triste;
Sa grace gist en sa rondeur,
En sa blanche et vifve splendeur.
De ce nom j'honore une royne,
En grace, et beauté souveraine,
Qui a plus de force et d'effect
Que tant de pierres qu'on admire,

(1) Ou Calamyte.

Qui tous cueurs par sa grace attrait
Comme à soy la pantaure attire
Toutes pierres, et qui estaint
Des plus belles pierres le taint.
De ce non l'aime aussi quelqu'une,
Qui rend par sa beauté cler-brune
Le cler taint des pierres deffaict,
Qui me fait, et vouloir et rire,
Qui range mon cueur et l'attrait,
Comme l'ambre et l'aimant attire
A soy l'acier et le festu,
N'a-elle pas donc grand' vertu?

BLASON DE L'AYMANT,

Traduit du latin de CLAUDIEN, *poëte Alexandrin.*

QUICONQUES contemplant les merveilles du monde,
Des choses la semence en son esprit resonde,
Qui sçait quelle raison fait la lune faillir,
Quelle cause contraint le soleil de pallir,
Qui fait rougir de nuit les comettes quouées,
D'où s'engendrent les vents, d'où sourdent les nuées,
Qui fait mouvoir parfois le ventre de la terre,
Qui fait bigarrer l'arc, qui cause le tonnerre,
Qu'il me donne raison de ce que je diray,
(Si nostre esprit peut veoir quelque chose de vray.)
Il y a une pierre (elle se nomme aymant.)
Obscure, noire et vile, et qui communément
N'orne le chef des roys, ny le col de la Vierge,
Et ne luyt enchassé au milieu d'une verge.

Mais qui regardera les miracles d'icelle,
Et sa nature estrange, il dira qu'elle excelle
Tout ce qui va peschant le voysin du soleil
Dans le riche sablon du rivage vermeil.
Elle vit de l'acier; et du fer la rigueur,
Quand il est auprès d'elle, entretient sa vigueur.
Par ses durs alimens épars dans tout le corps.
Mais s'il en est absent, elle languit, et lors
Tous ses membres mourants de triste faim perissent,
Et ses venes de soif peu à peu se flestrissent.
Or il y a un temple auquel Mars et Venus
Sur un autel doré luysent portraits tous nus,
Non d'un mesme métail : Mars est de fer massif,
Et Venus dans l'aymant est entaillée au vif.
Là les prestres dévôts les noces solemnizent,
Et les feux allumez le sacré cœur conduisent,
Les huis sont tapissez de beaux myrtes tous verts,
Et les lictz empourprez de roses sont couverts.
Quand soudain vous voyez un miracle apparent,
Venus va son mary de soy mesme attirant,
Et imitant du ciel son hymen ancien,
Elle souffle l'amour dans le cœur Martien :
Tant que par le moyen d'une occulte puissance
Le pur poix de l'image en l'air elle balance,
Et ceignant son armet de sa dextre lascive,
Elle l'estraint par-tout d'une accollade vive;
Luy doncques animé par la force divine,
De l'inspiration de sa femme aymantine,
Avec elle se joint d'un larcin amoureux,
Nature seule estant paranymfe d'iceux.
Bon Dieu, quelle chaleur ces durs métaux allie!
Mesmes le caillou brûle, et sa matière amye

Il sent estant blessé, non moins que fait l'acier :
Ainsi, ainsi Venus doute le Dieu meurtrier,
Et quand plus le felon allume aux estincelles
De l'homicide fer ses furies cruelles,
Elle vous l'adoucit, l'enchante et le corront,
Et d'une œillade abbat les rides de son front.
Elle seule attendrit les chevaux plus rebelles,
Et d'un feu doux-cuisant tempere leurs mouelles:
Elle appaise nos cueurs, et fait que l'on délaisse
La guerre, et qu'au baiser les crestes on abaisse.
Quelle puissance, amour, dy-moy, t'est deffendue?
Tu surmontes des cieux la foudre descendue,
Tu as le Dieu des Dieux tellement aveuglé;
Qu'au milieu de la mer il a par toy muglé;
Tu fais les pierres mesme, et les rocs échauffer,
Et fait régner ton feu dans le marbre et le fer.

BLASON DE PARIS.

PIERRE GROSNET.

Paisible domaine,
Amoureux vergier,
Repos sans dangier,
Justice certaine,
Science haultaine,
C'est Paris entier.

BLASON

DE LA NOBLE VILLE ET CITÉ DE PARIS.

PIERRE GROSNET.

Je suis Paris, cité de renommée;
Rien ne me fault, de Dieu suis gouvernée,
Auprès des bledz suis, et près des praeries,
Des beaulx jardins, boys et forestz flories.
Dessoubz y a la rivière de Seine,
Laquelle on tient à ung chascun bien saine.
Oultre visez le noble parlement,
Où l'on peult veoir faire bon jugement;
De nuyt le guet punit les malfaicteurs,
Met en prison ceux qui sont leurs faulteurs;
Des criminels verrez pugnition,
Et d'ung chascun on faict correction.
Biens temporels viennent de toutes pars
Et les beaulx murs sont garnis de rempars.
Oultre voyez les tours et grandes églises
Qui sont bastis par sumptueuses guises,
Sachez pour vray que l'on faict pénitence,
Compassion par moult grant excellence,
Dedans Paris avecques toute science
Toutes vertus avecques sapience,
Finablement c'est Paradis terreste,
Ne reste plus que Paradis celeste.

PETIT BLASON ET LOUENGE

DE LA NOBLE VILLE ET CITÉ D'ORLÉANS.

PIERRE GROSNET.

De grant renom est la cité d'Orléans,
L'or et l'argent a planté dort léans;
En cestuy lieu, blé trouvez et prou vins
Assez et plus que au pays de Provins.
Auprès y est la rivière de Loire
Pour bien garnir tous marchans à la foyre.
Finablement avez par excellence
Le grant tresor de legale science.

PETIT BLASON ET LOUENGE

SUS LA NOBLE ET ROYALLE CITÉ DE TOURS,

Ville capitale de Touraine.

PIERRE GROSNET.

Qui veult parler de Tours la souveraine,
Ville de pris du pays de Touraine,
Priser la peult de moult diverses choses
Qui contiendroient grans textes et grans gloses:
Premierement sa situation
Est en beau lieu et recréation.
Tours est assis entre le Cher et Loire,
Fleuves courans en chose necessaire,

Bons et marchans et portans gros bateaulx :
Dedans Tours sont maisons, vaillans chasteaulx
De moult grant pris et couvertes d'ardoyses,
Et si y a les fosses et fournaises
Là où on faict la grosse artillerie.
Tous bledz y sont et tous biens en partie,
Sans excepter herbes, fruictz et pastures,
Boys, vin et chair et toutes volatures.
S'il estoit bruit d'eglise ou montier,
Sainct Gracien y est et Marmontier,
Et Sainct Martin qui sont troys grans vaisseaulx
Plains de corps sainctz, chasses et telz joyaulx.
Quant est du bruyt et de la sonnerie,
On n'ouyt onc plus grosse melodie ;
Car quant ung coup on sonne à Sainct Martin,
Deux des bataulx c'est Marie et Martin,
Et d'aultre part qu'à Sainct Gracien sonne,
Par grant effroy Maurice qui resonne
Si haultement, on diroit par leurs erres,
Que ces troys sons sont accordz de tonnerres.
A Marmontier est aussi une cloche
Qui est quasi de tel pris sans reproche,
Et les oyt-on, quant le vent ne faict noyse,
Souvent sonner du hault chasteau d'Amboyse.
La chasse avez de Sainct Martin si noble
Qu'on n'en voit point jusques à Constantinoble
De si grant pris, car tous les rois de France
Y ont donné pierres de grant chevance ;
Et entre vingt ou vingt et deux parroysses,
Sans point compter huit ou neuf les adresses
Des grans faulxbourgs aussi beaulx que la ville,
Est le montier Sainct Saturnin utille,

Où est taillé ung si riche tableau
Qu'on n'en veit oncq comme on dit de plus beau.
Auprès du Cher en très-joyeuse assiete,
Les prez avez qu'on dit de Gloriete,
Et là joignant est le Plexis le Tours
Dedans ung parc grant à faire mains tours,
Qui est au vray ung lieu moult delectable,
Beau et royal, amene et honnorable.
De-là auprès à plain vol de chappon
Est le logis de la Motte Chappon;
Et deça l'eau tirant quasi à mesme
Est la maison très-belle d'Angolesme.
Près Sainct Martin est la Tresaurerie,
Ung beau chasteau et de grant seigneurie;
La tour Furon est vers Sainct Gracien,
Près le chasteau ja vieil et ancien;
Et à deux lieues, affin que je ne mente,
Est le beau boys qu'on dit le boys de Plante,
Où les faisans sont en grant quantité.
Dedans Tours sont mestiers d'antiquité,
Comme brodeurs et les filleurs de soye,
Et gens qui font le drap d'or et monnoye;
Paintres de pris et bons faiseurs d'ymaiges,
Subtilz plaisans sans faire aucuns oultraiges,
Sans oublier ungs et chascuns bons œuvres;
Architecteurs, charpentiers et orfeuvres;
Aultres avez choses de grant renom,
Mais briefveté m'a faict laisser le nom.

BLASON ET LOUENGE

DE LA NOBLE VILLE ET CITÉ DE SENS.

PIERRE GROSNET.

De grant renom est la cité de Sens,
Car dedans sont gens de moult nobles sens,
Tant procureurs comme aussi advocatz,
Ilz sont tous clercs entendans à voz cas;
Des malfaicteurs ilz font bonne justice;
Considerant hault et bas injustice,
Aussi avez beaucoup de gens d'eglise
Bien servant Dieu sans aucune faintise.
Sens est assis au – dessus la riviere
Où sont les prez et jardins par derriere;
Bon pain, bon vin en moult grant abondance,
Les boys trouvez en semblable affluence.
Quant au regard de bonne pescherie;
Vous en trovrez pour faire chere lye;
En oultre y sont les nobles et belles églises
Qui sont bastis par sumptueuses guises;
Et entre toutes est monsieur Sainct Estienne,
Selon bon droict la metropolitaine.
Auprès y est de Sainct Jehan l'abbaye,
Lieu fort devot, dequoy ne m'esbaye,
Encores avez troys moult beaulx monasteres
Qui sçavent bien entendre à leurs affaires;
C'est Sainct Remy avecq Saincte Colombe,
Esquelz gens doulx verrés comme colombe;
D'aultre part est de Sainct Pere le vif,

Religion, confortant l'homme vif.
Semblablement y sont les Cordeliers
Qui ne tiennent jamais aucuns deniers;
Les Celestins avez, et Jacopins,
Qui gueres n'ont à mengèr gras lopins.
Les Senonoys pour bien parler en somme,
Moult vaillamment ilz ont combatu Romme
Par bel arroy, portant lances et armes;
A plusieurs gens ont bien faict des alarmes.
Savinian premier prelat du lieu
A bien monstré comment fault servir Dieu;
Aussi a faict le bon Potencian,
Se gouvernant en sainct homme ancien.
Plusieurs corps sainctz y sont et gros joyaulx,
Que chascun voit les reputant moult beaulx.

BLASON ET LOUENGE

DE LA NOBLE VILLE ET CITÉ DE LYON.

PIERRE GROSNET.

Lyon qu'on dit très magnifique,
Est proprement en la Gaulle Celtique,
Entre deux eaux, c'est le Rosne et la Sonne,
Les plus en bruyt comme maint escript sonne.
Le Rosne eut nom d'une ville nommée
Rhoda jadis des Rhodiens peuplée.
La Sonne aussi est dicte Sagona,
Selon que maint autheur en raisonna,
Et vient ce nom du sang des martirs digne,

Car

Car paravant ce fleuve tant insigne
Estoit nommé Arar comme descript
Maron dedans son volume et escript.
Qui veult sçavoir la cause de renom
Pourquoy Arar changea ainsi son nom,
Et fut nommé la Sonne par mémoire
De sang effuz, lire convient l'hystoire?
Car là voit-on très-glorieux myracle
Dont à present me tais de ce signacle.
Ceste cité par deux foys fut destruicte
Par feu volant comme Strabo recite.
Au temps jadis ceste ville royalle
De Gaule estoit la cité capitalle,
Plaine de sens et de tous chascuns ars
Comme l'on voit de present par les arcs
Qui en ce temps furent faictz et construictz.
Lyon attraict tous les autres conduitz
De citoyens et toutes nations
Pour les marchez et grandz conventions
Qui là sont faictz, foyres et telz affaires
Où l'on peult veoir les choses necessaires.
Ce lieu aussi est faict le domicille
De toutes gens et reffuge facille,
Et si y est si notable police,
Que dire peultz, là domine justice.
Dedans Lyon sont eglises moult belles,
Chasses, corps sainctz, et choses solempnelles,
Et mesmement Sainct Jehan qui est fondée
Royallement, et de grandz biens dotée
Dont je me tais; et dis que ceste ville
A bon besoing de police civille
Pour la regir en si bonne union

Qu'il n'y ait plus si grant rebellion
Qu'il y a eu, puis peu de temps en ça,
Par ung malheur qui trop tost s'avança.
Lyon est dit du roy Lugdus premier,
Qui la bastit non pas en son entier,
Et Sainct Futin premier prelat du lieu,
Bon et devost fonda l'eglise à Dieu,
La preferant et de pensée saine
Voulut qu'el fust la metropolitaine,
Lequel defflunct succéda Hirenée,
Qui puis après eut la teste tranchée,
Et fust martir dessoubz Anthoyne Vere
Comme l'on veoit par l'escript qui l'avere.
Dedans Lyon sont en grant quantité
Livres moult beaulx pour garder verité,
Ainsi qu'on dit ung proverbe auctenticque
Sans bon sçavoir chascun est mecanicque.

BLASON

DE LA VILLE ET CITÉ D'AMIENS.

PIERRE GROSNET.

O Amiens, cité de grant renom,
Bien doys louer tout par tout ton affaire,
Et pour les armes, et aussi pour le nom,
Sans oublier ton gracieux repere.
Premierement tu fus dicte Abladene
Pour les beaulx blez et boys comme en Dardaine;
Ung peu après as esté dicte Some,

Pour la raison de la belle eau de Some.
Puis Sainct Fermin te mist nom Amiens ;
Quant fut martir, dit je m'envoys Amiens ;
Où mescréans feirent souffrir martire
A Sainct Fermin par leur fureur et yre.
Aussi trouvons par autheur auctentique
Que Amiens est ville tant magnificque ;
Qu'on la nomme de son tour de riviere ;
Pource qu'el va tant devant que derriere.
Tant de biens as et d'ancienneté,
Qu'on te descript ville d'amenité ;
Beaucoup devant que Egypte eust la fuite ;
Et Troys la grant devant que fust destruicte ;
Tu es bastis par sumptueuse guise
Au plus beau lieu des Picardz sans reprise.
L'eglise aussi cathedrale sans blasme ;
De mont grant pris y est de Nostre Dame ;
Où quasi sont deux grosses cloches telles
Qu'à Nostre Dame à Paris solempnelles.
La nef très-haulte est de marbre pavée,
Beau blanc et noir et très-bien estimée :
Là est le chef monsieur Sainct Jehan Baptiste ;
Et les pilliers au tour de façon mixte.
Tous arrivez au vif depinctz tableaux
Riches et beaulx, solempnelz et nouveaulx ;
Par chascun an, ainsi comme j'ay leu,
Est ung tableau mis par le maistre esleu.
Des confreres Nostre Dame du Puys
En oultre sont chaires de boys unis ;
De grant estat et les plus magnifiques
Qu'on pourroit veoir et sans aultres replicques.
Là est aussi la closture du cueur

De si grant pris, que s'esbahit tout cueur :
La vie y est Sainct Jehan Baptiste faicte,
Par personnages richement est pourtraicte.
En oultre y est de Monsieur Damyens
Le beau tumbeau riche de moult de biens ;
En la cité d'Amyens, la riviere
De la Some passe en belle maniere.
Par huit ou neuf parties de la ville,
Dont de la mer reçoit par Abeville
Grant quantité de toutes marchandises,
Assez y a pour aultres choses quises.
De vins frians, quant il faict grant challeur,
Les fossez sont de moult grande valleur,
Tous faictz à fond de cuve se m'aidieux,
Et y est l'eau tout autour pour le mieulx.
Et si y sont rempars grans à merveilles,
Subtilement faictz d'œuvres non pareilles,
Deux boulevers de grés y sont, parquoy
La cité est imprenable à recoy.
Maintes eglises y sont très-magnifiques,
Troys abbayes auprès bien autentiques.
Sainct Fuscien, Sainct Acheul et Sainct Jehan
Hors d'Amiens fondé en très-bon an.
Belles maisons, beau marché, quantité
De tout bon blé de maint lieu apporté ;
Maint aultres biens y sont, je vous affie,
Capitale est ville de Picardie.

BLASON ET LOUENGE

DE LA NOBLE VILLE ET CITÉ D'ANGIERS.

PIERRE GROSNET.

La ville d'Angiers est assise
En beau lieu et haulte divise
Des vins nobles et mesmement
De vins blancz excellentement.
Une espece de vin distincte
Est appellée vin de quinte;
L'autre est appellée du creu
Où bon vin est sonnant accru
De la Foyssiere la vignée,
Fremeur Pigeon les Pontz de Sée.
A Angiers sont bons bledz, bon pain
Et bonne eau de fleuve certain :
La fontaine pied de Bollet
Y court, boy en plain goubellet.
Troys rivieres, comme il me semble,
Là s'assemblent toutes ensemble,
A Esconflant par cours entiers
Dessus la riviere d'Angiers
A une lieue qu'on appelle
Sartemainne, et le Loir telle
Chascune qu'elle tumbe voyre
Dedans la riviere de Loyre;
La riviere de Loyre passe
Au pontz de Sées ung peu basse.

Sur tous climatz sans faire noyse,
Angiers est le pays d'ardoyse;
Oùdict lieu verrez ung chasteau
Imprenable, riche et fort beau.
Autres choses sont de renom,
Où maintenant laisse le nom

BLASON ET LOUENGE

DE LA VILLE ET CITÉ DE NANTES.

Nantes est ville principalle
De Bretaigne et episcopalle;
L'église cathédral fondée
Est de saint Pierre renommée,
Où est ung portal d'apparence,
Le plus beau qu'on peult voir en France.
A Nantes sont toutes sciences
Montrées à grans diligences;
Et est ladicte ville auprès
De la mer, en lieu bien exprès,
Par quoy il y a habondance
De poysson de peu de coustance,
Et n'y vault la lose au surplus
Que troys ou quatre blancz au plus :
De poysson est chascun fourny
En ce lieu et très-bien garny.
Par le voulloir du dieu divin
Bon pain, bonne chair et bon vin
Là sont et à juste et bon pris;
Item le peuple bien compris

Est blanc : femmes chapperons portent
Grans comme vens et s'en assortent,
Dont ilz ont les testes couvertes
Ainsi que saiges et bien discrettes.
C'est bonne ville à tous marchans,
Et y sont très-bons les marchans,
Très-riches. Elle est imprenable,
Mesment le chasteau honnorable,
Lequel est faict à fons de cuve,
Garny par toute l'estendue
D'artillerie en toutes sortes,
Comme sont aultres places fortes.
La ville de Nantes est petite,
Mais elle est de moult grant merite,
Pource qu'elle est très-bien peuplée
Et de belles maisons parée.
La marée chascun jour monte
Par deux ou troys lieues de conte
Au-dessus de ladicte ville,
Et là près est la place utille
A quatre lieues que ne mente,
De sainct Julien de Vouvante,
Où plusieurs miracles sont faictz;
Et sont aussi semblables faictz
A sainct Sebastian monstrez
A gens de leur sens outrez,
Dont appert que Nantes milite
Envers Dieu et acquiert merite.
Aultres choses sont de renom
Dont maintenant laisse le nom.

BLASON ET LOUENGE

DE LA NOBLE VILLE DE DYJON.

Dyjon est une bonne ville
Pour sa multitude civille,
Et pour tous ses biens variables
Qui sont à priser bien louables,
Et tous à pris et bon marché.
Elle respond à l'éveschié
De Langre, et y a parlement
Bel, et honneste, seullement
De vingt et quatre conseilliers
Très-constans et fermes pilliers.
En oultre la chambre des comptes
Y est, et forges et les fontes
A forger sans qu'on y desvoye
D'or et d'argent vraye monnoye
Qui sert au noble roy de France.
Maintz gens d'eglise d'excellence,
Lettrez et sçavans là habitent,
Et bons marchans qui y meritent.
Ung chasteau y est imprenable,
Garny pour estre deffensable
De tous efforts d'ardillerie
Pour faire grande tuerie.
Il y a très-bonne police,
Et une rivière propice
De bon poysson, nommée Louche
Qui chet en la Sonne et y touche

L'abbaye de sainct Benigne
Y est, qui est chose très-digne,
De moynes noirs, et sont de l'ordre
De sainct Benoist sans point destordre :
Là est le corps très-renommé
Sainct Benigne dessus nommé,
Lequel faict beaulx et grans myracles,
Et guarist les demonyacles.
L'abbaye y est de sainct Estienne,
Qui bien dessert que l'on retienne
Qu'il y a faisant grant effroy
La cloche qu'on dit le baffroy
De Dyjon, qui est grosse et belle.
Item plus y est la chappelle
Qu'on nomme saincte, bien garnie
De relicques, et de l'hostie
Mesmement où le beau myracle
Apparut par très-beau sinacle,
Où sont chanoynes honnorables :
Plusieurs paroisses notables
Y sont, dont l'une de grant fame
Y est dicte de Nostre Dame,
Où sont orgues très-singulières,
Bien sonnantes et fort entieres ;
Et ung beau portail tout doré,
Bien ouvré et très-honnoré.
La paroisse sainct Jehan y pert,
Et celle de sainct Philebert ;
Celle sainct Michel, sainct Medard,
Où mainte devotion ard.
Sainct Pierre y est semblablement,
Et Sainct Nycolas mesmement

Le grand, où gens ont appetit,
Et sainct Nycolas le petit.
L'eglise de la Magdaleine
Y est assez peuplée et plaine,
Et y sont les couvens notables
Des cordeliers gens vénérables,
Des carmes et des jacopins
Qui n'ont pas souvent gras loppins.
Une autre abbaye y est nommée
Le Vaulx des choux assez famée,
De moynes blancz, et hors la ville
Est l'Hostel-Dieu, lieu très-utile,
Où sont nourris gros et menus
Orphelins, et entretenus
Tous les malades de la peste,
Qui est œuvre bonne et honneste.
A Dyjon est maison de ville
Pour traicter l'affaire civile,
Et la maison semblablement
Du roy faicte bien richement.
En Dyjon sont six belles portes
Assez constantes et bien fortes :
La porte Formerot est l'une,
Et la porte bien opportune
Sainct Nycolas, la porte Neufve,
La porte Louche qui n'est veufve
D'habitans et passans par elle ;
La porte Sainct-Père bien belle,
Où il y a ung édifice
De boulevard beau et propice,
Et la porte aussi du Chasteau.
Item en ung lieu très-fort beau,

Joyeulx, plaisant et assez prouche
Hors la ville à la porte Louche
Sont les Chartreux, et en la ville
Est le beau grenier moult utille,
Tant de blanc sel qu'autre fourny.
Dyjon est de beaulx prez garny,
De bons vins, bledz et boys marché,
Et d'autres choses à bon marché.
La ville est bien environnée
De murs et fossez ramponée;
Les murs et rampars sont très-fors,
Merveilleux contre tous effors;
Et est la ville de plaisance
Dicte l'une des clefz de France.
Les habitans sont gens humains,
Bons, riches et courtoys du moins.
Près Dyjon vallant maint talent
Est le chasteau nommé Talent,
Lequel est quasi imprenable.
Près de là aussi l'honnorable
Ville de Beaulne est située,
Où est la meilleure vinée
Qui soit point en toute la terre,
Selon le bruyt commun qui n'erre:
Car on dit, *vinum Belnanse*
Super omnia recense.
A six lieues de Dyjon, Seine
Commence, qui est eau bien saine,
Et est ainsi dicte d'ung lieu
Dit sainct Saine, là où à Dieu
Servent moynes noirs jour et nuyt;
Et ainsi Dyjon a le bruyt

D'estre l'une sans point de tache
Des plus belles villes qu'on sache.
Se j'ay oublié la moustarde,
Néantmoins aux bancquetz ne tarde;
On l'appelle par excellence
Meilleure moustarde de France.

BLASON ET LOUENGE

DES SINGULARITÉS ET EXCELLENCES DE LA BONNE VILLE DE DIEPPE:

Dieppe est aussi belle ville
Qu'on peult veoir et assez civille,
Qui est dessus la mer assise
Soubz ung hault roc de belle guise:
Les marchans et les citoyens
Sont tous riches par tous moyens,
A cause de la mer exquise
Dont ilz ont mainte marchandise.
A Dieppe n'est qu'une rue
Longue et large de grant vallue,
Et est si droicte proprement,
Qu'el n'a aucun destournement.
Il y a deux belles églises,
Grandes et de belles maistrises,
L'une est de sainct Jacques fondée,
Qui est aussi bien accoustrée
Qu'on pourroit veoir, et est parroisse
De grant dignité et noblesse.
Et y est bonne chanterie

D'orgues et aultre mélodie :
Car tous les jours par voix bien traictes
On y chante de choses faictes.
Au pié du roc est le chasteau
Fort et puissant en lieu moult beau;
Et si y a semblablement
Une aultre eglise proprement
Très-belle en singularité,
Et y est par antiquité.
Ung paradis fait et trassé
Contre les voultes compassé,
Qui ne s'euvre qu'une fois l'an,
Plus beau n'en a jusq'à Milan :
Il est ouvert à moult grant coust
A la grant Nostre-Dame d'aoust,
Et met-on sus le grant autel
L'ymaige Nostre-Dame, tel
Qu'il représente son sainct corps,
Et les anges en mains accors
Descendent de ce paradis
Et l'emportent aux benedictz
A bien parler c'est si grant chose
Qu'aultre chose dire n'en ose,
Car à celluy bel edifice
Ne veoyt-on corde d'artifice,
Ne fil d'archal aucunement,
Mais sont pourtraictz les monumens
Si subtilement en pratique,
Qu'il semble que soit art magique.
Ceste eglise est de Sainct Remy,
Bien servie, non à demy;
Tous biens y sont à grant planté;

Bledz, boys et aultre bien planté;
Et là près les beaulx molins d'Argue
Sont à deux lieues, comme on marque.
Les jeux de pris y sont ouvers
A la my aoust des cierges vers,
Et des mais de cire nouveaulx
Qui semblent naturelz et beaulx.
Ceulx qui mieulx les font y ont gaiges,
Pratiquez y sont les usaiges
D'armonie semblablement,
Et y conviennent noblement
Chantres de diverses contrées,
Là où leurs voix sont estimées,
Et y a-on au jeu de pris
Selon son salaire compris.
Les dames de Dieppe font
Confrairies qui belles sont,
Et donnent prix aux balladeurs,
Et orateurs et Rondeleurs,
Et si presentent la couronne
Au mieulx disant que l'on luy donne;
Et pour breve conclusion,
La ville est d'estimation,
Et moult vaillamment renommée,
Car sus la mer est située.
Par chascun jour sans point rabatre
La mer vient contre les murs batre
De Dieppe, puis s'en retourne
Incontinent dedans sa bourne.

BLASON D'ULYSSE,

PAR FEDERIC MOREL.

Paris, 1602, *in*-8°.

C'est une traduction en prose de l'*Eloge d'Ulysse*, du grec de Libanius.

BLASON DES DANSES,

PAR GUILLAUME PARADIN,

A Beau-Jeu, pour Justinian et Philippe Garrils, 1566, *petit in*-8°.

C'est un Traité historique contre la Danse, dans lequel l'auteur rapporte plusieurs événemens malheureux qui en ont été la suite, entr'autres celui arrivé à Charles VI.

Ce Traité est en prose.

FIN.

TABLE.

BLASON *des Cheveux*, Pag. 1
– *des Cheveux coupés*, 4
– *du Front*, 6
– *du Sourcil*, 7
– *de l'OEil*, 8
– *du même*, 10
– *de la Larme*, 12
– *de l'Oreille*, 13
– *du Nez*, 16
– *du même*, 18
– *de la Joue*, 19
– *de la Bouche*, 21
– *de la Langue*, 23
– *de la Voix*, 25
– *du Souspir*, 26
– *de la Dent*, 28
– *des Dents*, 30
– *de la Gorge*, 31
– *du Tetin*, 33
Les Tetons, 35
– *du Cueur*, 36
– *du même*, 39
– *du Bras*, 40
– *de la Main*, 42
– *de l'Ongle*, 44
– *du Nombril*, 46
– *du Ventre*, 50
– *des Blasonneurs*, 53
Excuse du Corps pudique, ibid
Réponse à l'auteur du Blason des Blasonneurs, 57
Blason du Pet et de la Vesse, 62
Blason des Basquines et Vertugalles, Pag. 64
Complaincte de M. le Cul, 65
Réponse de la Vertugale au Cul, 70
Blason de la Cuisse, 79
– *du Genoil*, 81
– *du Pied*, 82
– *du même*, 87
– *du Corps*, 88
– *de la Belle Fille*, 91
– *de la Femme*, 92
– *contre les Blasonneurs des Membres*, 98
– *des cinq Contentemens en Amour*, 101
– *de l'Esprit*, 106
– *de l'Honneur*, 110
Description de Grace, 113
Blason de Grace, ibid
Autre Blason de Grace, 117
Blason de la Mort, 119
Devis Poictevin, 124
Blason de la Nuict, ibid
Epistre de Charles de la Huetterie, 127
Contre-Blason du Corps, 129
– *des yeux*, 130
– *du Cerveau*, 131
– *de l'Oreille*, ibid
– *de la Bouche*, 132
– *de la Joue, du Front et des Cheveux*, 133
Epistre de Clement Marot, ibid

Contre-Blason du Tetin, Pag. 136
– *du Cueur*, 138
– *du Méme*, 141
– *de la Main*, 142
– *du Ventre*, 143
– *de la Cuisse*, 145
– *du Genoil*, 146
– *de la Jambe*, 147
– *du Pied*, ibid
– *du Corps*, 148
Epistre aux Lecteurs, 151
– *Responsive*, 157
Dixain, 162
Blason des Barbes de maintenant, 163
Blasons Domestiques,
Blason de la Maison. 169
– *de la Court*, 171
– *du Jardin*, ibid
– *de la Cave*, 173
– *de la Cuisine*, 174
– *du Grenier*, 177
– *de la Salle*, 178
– *du Lict*, 179
– *de la Chaire*, 180
– *du Banc*, 181
– *de la Table*, 182
– *du Dressouer*, 183
– *du Coffre.* 184
– *de la Scabelle*, 185
– *du Placet*, 186
– *de la Verge à nectoïer*, ibid
– *de l'Estuy de Chambre*, 187
– *du Miroir*, 188
– *du Cabinet*, 189
– *de l'Estable*, 191
– *de l'Estude*, ibid
– *de la Chambre secrète*, 194
Blason de l'Honneur de la Maison, Pag. 194
– *du Miroir*, 195
– *de l'Anneau*, 200
– *de l'Epingle*, 201
– *de la Goutte*, 203
– *déclamatoire au deshonneur de honneur*, 210
– *de la Quarte*, 215
Description du Procès, 223
Blason de Praticque, 224
– *des Dames, en dialogue*, 225
– *des Dames, selon le pays*, 240
– *des Armes et des Dames*, 242
– *des célestes et très-chrestiennes Armes de France*, 259
– (*les*) *vertueux*, ibid
– *de la Guerre du Pape*, 260
– *du Platellet*, 269
– *des Hérétiques*, 272
– *de Brou*, 273
– *de le* Inexitu Israël *de France*, ibid
– *du mois de May*, 288
– *de la Bourre de la Caussas*, ibid
Blasons Anagrammatiques, ibid
Blasons des Fleurs,
– *de la Dame d'Honneur*, 289
– *de la Fleur du Lys*, ibid
– *de la Rose Blanche*, ibid
– *de la Rose Rouge*, 290
– *de la Rose Muscade*, ibid
– *de la Rose d'Eglantier*, ibid
– *de la Violette de Mars*, 291

- *de la Bourroche*, Pag. 291
- *de l'Aubifoins*, ibid
- *de la Pervenche*, 292
- *du Soucy*, ibid
- *du Pavot*, ibid
- *de l'Encholie*, ibid
- *de la Freze*, 293
- *de la Buglose*, ibid
- *des Coquelourdes*, ibid
- *de la Fleur de Margueritte*, 294
- *des Flambes*, ibid
- *de la Mauve*, ibid
- *des Giroflées* 295
- *de la Pensée*, ibid
- *de l'OEillet*, ibid
- *de la Fleur de Poix*, 296
- *des Groseillers*, ibid
- *de la Febve*, ibid
- *de la Vigne*, 297
- *de la Marjolaine*, ibid
- *de la Sauge*, ibid
- *de l'Abricot*, ibid

Blason de la Marguerite, 298

- *de la Rose*, 299
- *des Couleurs*, 300
- *sur le Jaune paillé*, 301

Blasons des Oiseaux,

- *du Phenix*, 303
- *de l'Épervier*, ibid
- *du Cigne*, 304
- *de la Cigogne*, ibid
- *de la Torterelle*, 305
- *du Corbeau*, ibid
- *du Passereau*, 306
- *de la Colombe*, ibid
- *du Pelican*, 307
- *de l'Aigle*, ibid
- *du Paon*, 308
- *de la Grue*, ibid
- *de la Perdrix*, 309
- *du Coquu*, Pag. 309
- *du Roussignol*, 310
- *du Coq*, ibid
- *de la Chauve-Souris*, 311
- *du Héron*, ibid
- *du Faucon*, 312
- *du Papillon*, ibid
- *de l'Hirunde*, 313
- *de la Palumbe*, ibid
- *de la Corneille*, 314
- *du Ver luysant*, ibid
- *de la Cigalle*, 315
- *de la Geline*, ibid
- *de l'Halcyon*, 316
- *de la Caille*, 317
- *du Millan*, ibid
- *du Merle*, 318
- *du Chat-Huant*, ibid
- *du Vautour*, 319
- *de l'Oyson*, ibid
- *Du Coq d'Inde*, 320
- *De l'Austruche*, ibid
- *de la Pie*, 321
- *du Perroquet*, ibid
- *de la Chuquette*, 322
- *du Merops*, ibid
- *du Gay*, 323
- *de la Cane*, ibid
- *de la Huppe*, 324
- *du Plongeon*, ibid
- *du Gerfaux*, 325
- *de l'Esmerillon*, ibid
- *de la Sauterelle*, 326
- *du Putoys*, ibid
- *de la Guespe*, 327
- *de la Mousche-à-miel*, ibid
- *de la Mousche*, 328
- *du Caprimulgus*, 329
- *du Pivert*, ibid
- *de l'Onocrotal*, 330

Blason de l'Ibis, Pag. 330
- *du Faisan*, 331
- *du Tanier*, ibid
- *du Sacre*, 332
- *de l'Otis*, ibid
- *de la Geline d'Affrique* 333
- *du Tragopa*, ibid
- *du Beau Cheval*, 334
- *des bons Vins de France*, 335
- *de la Marguerite et autres Pierres précieuses*, 338
- *de l'Aymant*, 344
- *de Paris*, 346
- *du Méme*, 347

Blason d'Orléans, Pag. 348
- *de Tours*, ibid
- *de la Ville et Cité de Sens*, 351
- *de la Ville et Cité de Lyon*, 352
- *de la Ville et Cité d'Amiens*, 354
- *de la Ville et Cité d'Angiers*, 357
- *de la Ville et Cité de Nantes*. 360
- *de la Ville de Dyjon*, 362
- *de la Ville de Dieppe*, 366
- *d'Ulysse*, 369
- *des Danses*, ibid.

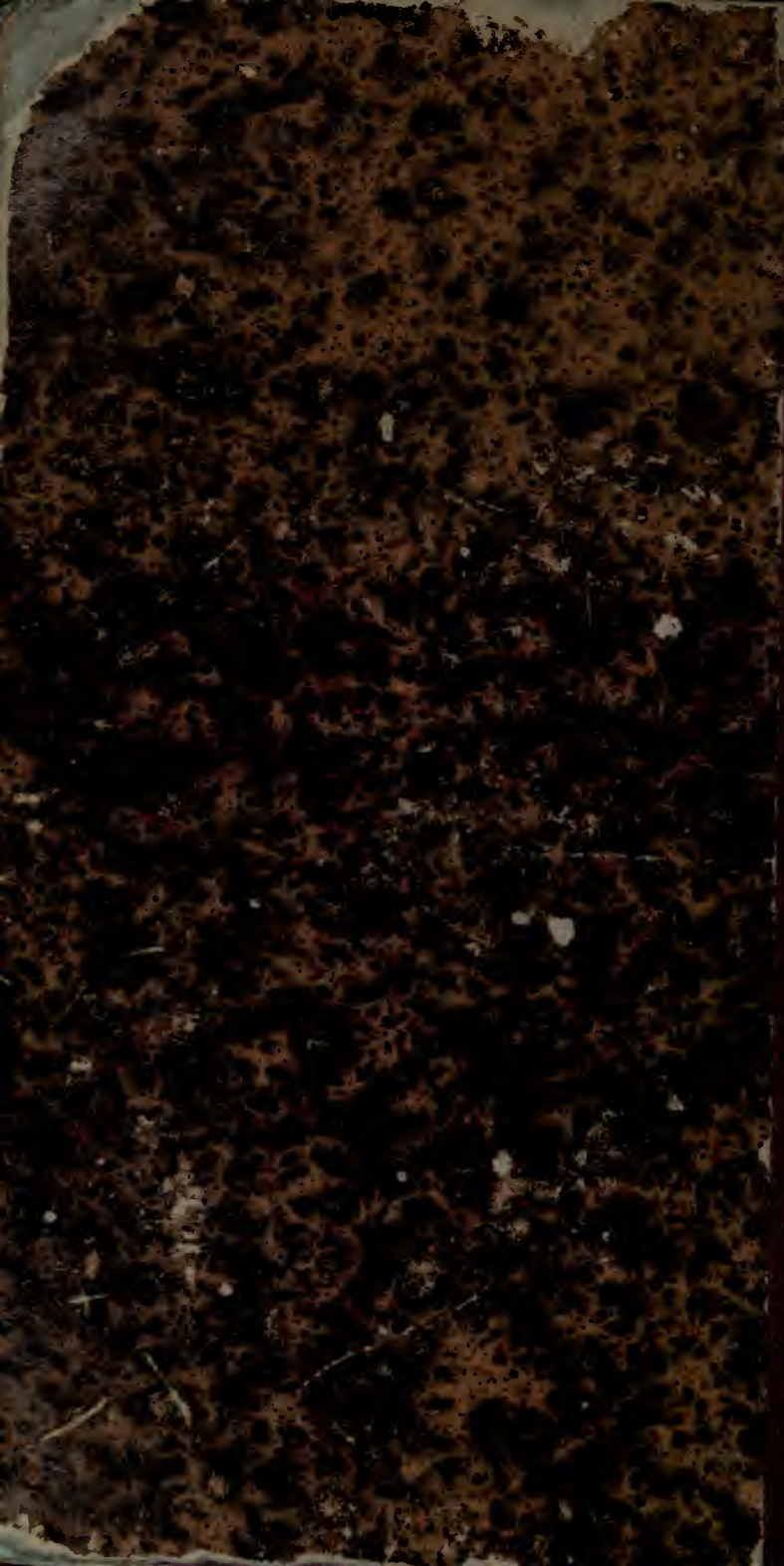
FIN DE LA TABLE.

1024

PQ
1324
M4
1809

Méon, Dominique Martin
Blasons

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

NOT WANTED IN RBSC